ESSAIS
SUR DIVERS SUJETS
DE
LITTERATURE
ET DE MORALE.
SECONDE PARTIE.

A PARIS,

Chez BRIASSON, ruë saint Jacques,
à la Science.

M. D. CC. XXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

BIBLIOTECA NAZIONALE

TABLE

DE LA SECONDE PARTIE.

Distinction de l'Orgueil & de la Vanité. 1

De ceux qui se loüent eux-mêmes. 8

Remarques sur quelques endroits de la Préface de M. Despreaux. 12

De la Politesse. 38

Du Naturel. 64

De l'Esprit. 97

Parallele de l'Etude & de la Vie. 136

Incertitude des jugemens sur les actions humaines : Que l'homme n'agit que par sentiment. 144

De l'Incredulité. 150

Sur les Richesses. 162

Conclusion. 186

Fin de la Table de la seconde Partie.

APPROBATION,

De Monſieur DANCHET, *de l'Academie Royale des Inſcriptions & belles Lettres, & l'un des Quarante de l'Academie Françoiſe.*

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit qui a pour titre : *Eſſais ſur divers ſujets de Litterature & de Morale, par M. l'Abbé Trublet*; l'Auteur a cherché à joindre l'agréable & l'utile, & je crois que l'impreſſion de ſon Ouvrage ſera reçuë favorablement du Public. A Paris ce 25. Octobre 1734.

DANCHET.

ERRATA

DE LA SECONDE PARTIE.

PAge 25, lig. 11, il dit que chacun penſoit, *liſez*, il dit ce que chacun penſoit.

Page 44, lig. 17, ſa jeuneſſe, ſon enfance même, annoncerent l'homme d'un genie ſuperieur; le grand homme, l'habile politique, *liſez*, ſa jeuneſſe, ſon enfance même, annoncerent l'homme d'un genie ſuperieur, le grand homme; l'habile politique, &c.

Page 48, lig. 13, à la petiteſſe d'eſprit, *liſez*, à petiteſſe d'eſprit.

Page 71, lig. 11, cela eſt vrai, ſur tout, *liſez*, cela eſt vrai ſur tout,

Page 73, lig. 24, pluſieurs des Auteurs, *liſez*, pluſieurs Auteurs.

Page 126, lig. 11, par le même motif, qui fait parler en d'autres par vanité, *liſez*, par le même motif qui fait parler en d'autres, par vanité.

ESSAIS
SUR DIVERS SUJETS DE LITTERATURE ET DE MORALE.

DISTINCTION DE L'ORGUEIL & de la Vanité.

I.

UN de nos meilleurs Ecrivains * distingue ainſi l'orgueil de la vanité. *J'entends par orgueil*, dit-il, *une haute opinion de ſon propre merite, & de ſa ſuperiorité ſur*

* *M. de la Motte, Diſcours préliminaire ſur la Tragedie.*

les autres. J'entends par vanité, l'envie d'occuper les hommes de soi & de ses talens, & la préference de cette opinion étrangere à la réalité même du mérite. Il seroit très à propos d'admettre ces définitions, pour mieux distinguer des termes qu'on confond assez ordinairement. A l'orgueil j'opposerois la modestie, & l'humilité à la vanité. L'humilité ne cherche point l'estime & les loüanges des hommes; elle va jusqu'à desirer leur oubli, leur mépris même, quoiqu'injuste. La vanité n'est point condamnée par la morale purement humaine; elle en a fait une vertu sous le nom d'amour de la gloire. Le vain, bien-loin de déplaire aux autres hommes, les flatte & les honore en quelque sorte, comme remarque le même Auteur; *puisqu'il les regarde comme ses juges, & qu'il n'ambitionne que leurs suffrages.* On n'est pas haï pour aimer la loüange, mais pour s'en croire trop digne. La morale chrétienne au contraire condamne la vanité, & ne condamne l'orgueil ou la bonne opinion de soi-même, comme un vice proprement dit, que lorsqu'il est l'effet de la vanité, & qu'il a sa source dans la corruption du cœur, plutôt que dans la foiblesse de l'esprit.

II.

On peut conſiderer toutes les paſſions par rapport au cœur, & par rapport à l'eſprit ; toute paſſion eſt la combinaiſon d'un certain amour, & d'une certaine connoiſſance, de certains deſirs, & de certains jugemens. Sur cela je dis qu'on remarquera bien de la difference entre la vanité d'un homme d'eſprit & celle d'un ſot, ſi on les conſidere du côté de l'eſprit; mais elles ſont les mêmes, conſiderées du côté du cœur : d'où il s'enſuit qu'elles ne different l'une de l'autre que dans ce qu'elles ont de moins eſſentiel, car l'eſſentiel de la paſſion eſt dans le cœur. La vanité d'un ſot & celle d'un homme d'eſprit, conſiſtent également à déſirer l'éclat, la diſtinction ; mais celle-ci eſt éclairée & bien placée : elle a pour objet cet éclat, cette diſtinction, qui réſultent des choſes vraiment loüables, vraiment eſtimables en elles-mêmes. Au contraire la vanité d'un ſot eſt bornée à des choſes frivoles, à de petits objets. L'homme d'eſprit déſire la réputation d'homme d'eſprit : il ambitionne que l'Ouvrage qu'il a compoſé ſoit preferé à ceux de ſes rivaux, &c. Le ſot veut paſ-

ſer pour riche, pour avoir la meilleure table, la plus belle maiſon, le plus ſuperbe équipage, &c. L'entendement, pour parler le langage philoſophique, eſt mieux reglé dans l'homme d'eſprit, ſes idées ſont plus juſtes; mais ſa volonté n'eſt pas pas plus pure. Il faut faire ce qui eſt dans l'ordre, préciſément parce qu'il eſt dans l'ordre. Tout autre motif, & celui même de la gloire, eſt imparfait. Il corrompt & dégrade le cœur, qui ne doit être animé que de l'amour de l'ordre. Il n'y a de grand que cet amour : tout le reſte, à parler exactement, eſt petit & mépriſable.

Il faut pourtant maintenir l'amour de la gloire parmi les hommes, afin de ſuppléer à l'amour de l'ordre, trop foible dans la plûpart d'entr'eux pour leur faire ſurmonter les grandes difficultés, ordinairement attachées aux actions vertueuſes & utiles à la ſociété. Il vaut mieux faire le bien par un motif imparfait, que de ne le point faire : Si c'eſt le faire mal, c'eſt toujours un moyen de parvenir à le bien faire.

Montaigne dit à ce ſujet : *Puiſque les hommes par leur inſuffiſance ne ſe peuvent aſſez payer d'une bonne monnoye, qu'on y employe encore la fauſſe.*

III.

Du deſir de l'eſtime des hommes, naît celui de tout ce qui l'attire ; & comme par l'illuſion naturelle que le cœur fait à l'eſprit, on croit facilement ce qu'on ſouhaite, le deſir de tout ce qui eſt eſtimable, produit la perſuaſion qu'on le poſſede en effet. Ainſi notre amour pour l'eſtime, eſt preſque toujours la principale cauſe de la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes. La vanité produit l'orgueil & la préſomption.

La préſomption dans un homme d'eſprit, eſt plus vice que dans un ſot.

Les ſots ont ordinairement plus de préſomption que les gens d'eſprit, parce qu'ils en ont comme vains, & comme ſots.

Il peut abſolument y avoir de la préſomption ſans vanité, & de la vanité ſans préſomption.

Il y auroit une ſorte d'humilité dans celui qui ſe croyant, par une ſimple erreur d'eſprit, plus eſtimable qu'il ne l'eſt en effet, ne ſe donneroit préciſément que pour ce qu'il croit être. Il ne s'en tiendroit pas là, s'il étoit vain.

IV.

On n'eſt pas préſomptueux pour ſe croire de grands talens & de grandes lumieres, ſi on en a effectivement. On n'eſt préſomptueux qu'autant qu'on ſe trompe dans la bonne opinion qu'on a de ſoi-même. Qui ſe trompe de beaucoup, l'eſt beaucoup; qui ſe trompe de peu, l'eſt peu. Ainſi un homme d'eſprit eſt ſouvent moins préſomptueux en ſe croyant capable de grandes choſes, qu'un ſot ne l'eſt, en ſe croyant capable de choſes médiocres.

V.

Un ſot qui ſe croit un bon eſprit, nous choque moins, qu'un bon eſprit qui ſe croit un genie ſuperieur. Cependant le premier ne ſe trompe pas moins que le ſecond; mais l'un ſe fait tout au plus notre égal; l'autre s'éleve au-deſſus de nous, & par-là nous eſt plus odieux.

VI.

Chacun croit ſe connoître, & croit que les autres ne ſe connoiſſent point.

Les hommes, du moins ceux qui ont

de l'eſprit, ſe connoiſſent mieux qu'ils ne paroiſſent ſe connoître. Ils ne croyent pas toujours tout ce qu'ils diſent à leur avantage, tout ce qu'ils voudroient faire croire aux autres. Ils ont communément plus de vanité que de préſomption. L'amour propre, qui les fait penſer d'eux-mêmes au-delà de la verité, les en fait encore parler au-delà de ce qu'ils en penſent. Tout homme vain eſt menteur; & on pourroit dire à la plûpart de ceux qui vantent leur mérite, qu'on croiroit leur faire tort de penſer qu'ils parlent ſincerement, & qu'ils ſe trompent ſi groſſierement ſur leur ſujet.

Un homme d'eſprit étonneroit ſouvent ſes admirateurs, & déſarmeroit ſes envieux, s'il leur faiſoit connoître combien ils s'eſtime peu lui-même.

DE CEUX QUI SE LOUENT eux-mêmes.

I.

LE plus grand plaiſir qu'on puiſſe faire à un homme vain & orgueilleux, n'eſt pas toujours de le loüer ; c'eſt de l'écouter ſe loüer lui-même. Outre qu'il croit mieux connoître ſon mérite que perſonne, & par conſequent être plus capable d'en bien parler, il a un double plaiſir en ſe loüant lui-même ; celui de vous entretenir d'une choſe dont il eſt rempli, & à laquelle il penſe toujours ; & celui de s'imaginer qu'il va vous apprendre à l'eſtimer davantage. Or il eſt bien plus flatteur pour lui d'augmenter votre eſtime, que d'en recevoir ſimplement des marques.

D'ailleurs loüer quelqu'un, ce peut n'être qu'une politeſſe ; mais l'écouter attentivement lorſqu'il ſe loüe lui-même, l'écouter auſſi long-tems qu'il le veut, paroître y prendre plaiſir, l'engager adroitement à continuer, lui inſpirer une confiance qui le faſſe parler ſans réſerve & avec une entiere liberté, cela paſſe de

beaucoup la ſimple politeſſe : aucune loüange n'auroit l'air ſi vrai.

I I.

Il n'eſt pas facile de loüer un orgueilleux à ſon gré. Le trop & le trop peu ont également leurs inconveniens. Il s'offenſe du trop peu, comme d'une injure. Il vaudroit mieux ne le point loüer du tout ; ce ne ſeroit pas lui dire poſitivement qu'on ne l'eſtime pas. Mais il ſemble que le loüer peu, ce ſoit lui dire qu'on l'eſtime peu.

D'un autre côté, il peut connoître qu'il eſt vain, ou du moins qu'on le ſoupçonne de l'être ; & par-là quelque avide qu'il ſoit de loüanges, il peut en prendre l'excès pour une raillerie, & pour un réproche de vanité. On n'a rien à craindre de tout cela en l'écoutant ſe loüer lui-même. Ce ſilence attentif ne peut gueres être interpreté que favorablement ; & s'il eſt quelquefois l'effet de la complaiſance, c'eſt peut être la ſorte de complaiſance qui coûte le plus, & par conſequent la moins vraiſemblable. Il eſt rare qu'il n'échappe quelque marque de dépit ou d'ennui à l'auditeur le plus complaiſant, & à plus forte raiſon à celui qui jouë un rôle

forcé. Il eſt rare que l'air de ſon viſage ne trahiſſe ſa penſée. S'il eſt aſſez maître de lui-même, s'il ſe contraint aſſez pour ſoutenir juſqu'au bout ſon perſonnage, comment l'orgueilleux n'y ſeroit-il pas trompé ? & n'eſt-il pas en droit de penſer, que qui l'écoute de cette maniere, le croit ?

III.

Quoique ce ſoit un orgueil plus groſſier de ſe loüer ſoi-même, que de paroître recevoir avec plaiſir les loüanges qu'on nous donne, il y a cependant des orgueilleux qui affectent de ne pouvoir ſouffrir qu'on les loüe, & qui ſe loüent beaucoup eux-mêmes ; c'eſt qu'ils ſe loüent ſans s'en appercevoir. Quand on les loüe ils ſont ſur leurs gardes, & paroiſſent modeſtes. Viennent-ils à parler d'eux-mêmes, ils s'oublient, ou plutôt ils oublient toute bienſéance, & paroiſſent extravagans. Il y a deux manieres toutes contraires de les amener à ce point ; les flatter, leur applaudir, feindre de donner dans leur ſens, ou bien les contredire. La premiere eſt aſſez ennuyeuſe ; l'autre a du moins cela d'agréable, qu'on dit ce que l'on penſe ; mais on a encore le plaiſir d'humilier un orgueilleux, &

de joüir de ſon dépit. Les effets d'un orgueil piqué ſont quelquefois ſi plaiſans, qu'on a toutes les peines du monde à s'empêcher d'en rire ; & ſouvent la ſcene finit parce que les aſſiſtans, & le contradicteur même, ne peuvent plus tenir leur ſerieux. Cette maniere d'amener un orgueilleux à ſe loüer avec excès, eſt encore la plus ſûre ; & il en eſt peu auprès de qui elle ne réuſſiſſe. C'eſt un ridicule bien viſible que celui d'encherir ſur les loüanges qu'on nous donne, & il eſt plus facile de l'éviter ; mais on croit avoir droit de repouſſer le mépris, & il eſt difficile de le repouſſer ſans colere. Or un homme en colere ne ſçait plus ce qu'il dit. Enfin n'éprouvons-nous pas tous les jours dans les choſes les plus indifferentes, que la contradiction nous porte naturellement à l'éxageration ?

REMARQUES sur quelques endroits de la Préface des Oeuvres de M. Despreaux.

I.

UN Ouvrage a beau être approuvé d'un petit nombre de connoisseurs, s'il n'est plein d'un certain agrément & d'un certain sel propre à piquer le goût general des hommes, il ne passera jamais pour un bon Ouvrage, & il faudra à la fin que les connoisseurs eux-mêmes avoüent qu'ils se sont trompés en lui donnant leur approbation.

Si M. Despreaux a voulu seulement dire que les plus habiles connoisseurs se trompent quelquefois dans le jugement qu'ils portent d'un Ouvrage, il n'a rien dit que l'experience ne justifie; mais alors ces connoisseurs ont contre eux d'autres connoisseurs aussi habiles, & en plus grand nombre. S'il a voulu dire qu'en matiere d'Ouvrages d'esprit, les voix se comptent & ne se pesent pas, & qu'un Ouvrage plein d'un certain agrément & d'un certain sel, plus propre à piquer le goût des gens d'esprit, que le goût general des hommes, n'est point un bon Ou-

vrage, je crois qu'il s'eſt trompé, & que cette maxime ne peut être approuvée que des Auteurs & des Lecteurs qu'elle flatte & qu'elle favorife. Il eſt certain qu'il y a des Ouvrages très-eſtimés des gens d'eſprit, & moins goûtés du grand nombre que d'autres Ouvrages, moins eſtimés à leur tour des gens d'eſprit. Or prétendre que les meilleurs de ces Ouvrages ſont ceux que le grand nombre goûte le plus, ce ſeroit, comme je l'ai dit ailleurs, un paradoxe inſoutenable.

II.

Que ſi on me demande, continuë M. Deſpreaux, *ce que c'eſt que cet agrément & ce ſel, je répondrai que c'eſt un je ne ſçai quoi qu'on peut beaucoup mieux ſentir que dire. A mon avis néanmoins il conſiſte principalement à ne jamais préſenter au Lecteur que des penſées vraies & des expreſſions juſtes.*

Si la beauté des Ouvrages d'eſprit conſiſte à préſenter au Lecteur des penſées vraies & des expreſſions juſtes, ce n'eſt plus un je ne ſçai quoi, qu'on peut mieux ſentir que définir. M. *Deſpreaux* ajoute le mot *principalement*, mais ce n'eſt pas encore aſſez dire. La beauté des Ouvrages d'eſprit eſt quelque choſe au-delà

de la ſimple verité des penſées & de la juſteſſe des expreſſions. Le beau eſt du reſſort du goût : or on ne peut pas toujours rendre raiſon de ſon goût. Une choſe nous plait, ſans que nous puiſſions dire, & que nous ſçachions pourquoi elle nous plaît ; ce qui ne ſeroit pas, ſi le beau conſiſtoit principalement dans le vrai, car on peut toujours rendre raiſon du vrai.

Le beau, c'eſt le vrai bien exprimé, c'eſt-à-dire exprimé avec élégance, avec délicateſſe, avec vivacité, & non pas ſeulement exprimé avec juſteſſe. Cette verité des penſées, & cette juſteſſe des expreſſions, ne fait encore que le bon. Si les penſées d'un Ouvrage ſont vraies & nouvelles, ſi les expreſſions en ſont juſtes, & en même tems délicates, ſublimes, &c. voilà le beau, & le beau parfait ; car il y a du beau à moins. Une penſée nouvelle en elle-même, n'a pas beſoin d'être relevée par le tour & par l'expreſſion, c'eſt aſſez qu'elle ſoit renduë avec juſteſſe. De même, un tour ingénieux ſuffit le plus ſouvent pour faire valoir une penſée aſſez commune en elle-même, & pour la faire paroître très-belle. Ainſi quant au fonds de la penſée, le bon conſiſte dans la verité, le beau conſiſte dans la nouveauté

de la penſée Quant au tour & à l'expreſſion, le bon conſiſte dans la juſteſſe, le beau conſiſte dans l'élégance, la fineſſe, &c. du tour & de l'expreſſion. Le beau ſuppoſe donc le bon : mais le bon eſt plus eſſentiel, plus important que le beau. On peut donc dire que le mérite d'un Ouvrage étant l'effet de la réunion du bon & du beau, il conſiſte principalement dans le bon, dans la verité des penſées, & dans la juſteſſe des expreſſions. Mais il ne faut pas dire que le beau conſiſte principalement dans cette verité des penſées, & dans cette juſteſſe des expreſſions ; car ce ſeroit dire qu'il conſiſte principalement dans le bon, & par conſequent brouiller toutes les idées.

III.

Il faut remarquer qu'il s'agit d'Ouvrages d'eſprit dans les paroles que j'ai citées de M. *Deſpreaux*, de ces Ouvrages dont l'Auteur a voulu s'attirer la réputation d'homme d'eſprit, & pour tout dire, de bel eſprit. Or comme l'a dit M. *Huet*, un bel eſprit digne de ce titre, eſt neceſſairement un bon eſprit, mais un bon eſprit n'eſt pas toujours un bel eſprit. De même une penſée pour être belle doit être vraie,

mais une penſée n'eſt pas belle préciſément parce qu'elle eſt vraie. J'avouë qu'une penſée vraie & nouvelle plaira toujours, ſi elle eſt bien exprimée; mais entre pluſieurs manieres également juſtes d'exprimer le même fonds de penſée, il peut y en avoir de plus agréables les unes que les autres, & c'eſt de cet agrément qui naît du tour & de la maniere de dire chaque choſe, qu'il eſt quelquefois difficile de rendre raiſon. Un Ouvrage peut faire dire de ſon Auteur, qu'il eſt un bon eſprit, un grand eſprit même, ſans faire dire qu'il eſt un bel eſprit. C'eſt proprement à cette derniere ſorte de réputation, que tendent les Auteurs des Ouvrages d'agrément. L'Academie Françoiſe, compoſée pour la plus grande partie de cette eſpece d'Ecrivains, fut nommée dans les commencemens l'Academie des beaux eſprits. Ce nom eſt fort juſte, il marque ſon principal objet; & il la caracteriſe plus préciſément que le nom d'Academie Françoiſe: mais peut-être n'eſt-il pas aſſez noble; il y a long-tems que le titre de bel eſprit eſt preſque devenu une injure. Pluſieurs mépriſent le bel eſprit, & tout ce qu'il peut produire : un Ouvrage eſt aſſez agréable pour eux, dès qu'il eſt judicieux & ſolide; il eſt aſſez beau, s'il eſt bon. Il

y a pourtant bien de la difference entre un bon Ouvrage & un bel Ouvrage; & pour éclaircir ma penſée par quelques exemples pris en differens ſiécles, je dirois volontiers que les Ouvrages de *Quintilien*, de *Charron*, de M. l'Abbé *Fleury*, ſont très-bons; & que ceux de *Ciceron*, de *Montaigne*, de M. *Boſſuet*, ſont très-beaux. Il y a quelque choſe de commun à tous ces Ouvrages, par où ils méritent d'être appellés bons, je veux dire, la verité des penſées, & juſqu'à un certain point l'exactitude du ſtile; mais en même tems il y a quelque choſe dans ces Ouvrages que j'ai appellé beaux, qui manque aux autres, & par où ils leur ſont bien ſuperieurs. Les Auteurs de ceux que j'ai cité les premiers, étoient des hommes très-ſenſés, de très-bons eſprits; les Auteurs des ſeconds étoient par deſſus tout cela des hommes de genie & d'imagination; & il n'appartient qu'aux Ecrivains de ce caractere de faire de beaux Ouvrages. Un bel Ouvrage, un Ouvrage agréable, c'eſt proprement celui dans lequel on ſent du genie & de l'imagination. Si toutes les penſées n'en ſont pas exactement vraies, ſi toutes les expreſſions n'en ſont pas parfaitement juſtes, l'effet du genie & de l'imagination qui brillent dans tout l'Ou-

vrage, eſt d'empêcher le Lecteur de s'en appercevoir, & de lui cauſer un plaiſir vif; de le tenir toujours dans une admiration, qui ne lui permette pas de ſonger à reprendre des fautes ſi habilement couvertes, ou ſi heureuſement réparées. Mais je n'entends pas ſeulement par imagination, cette chaleur & cet enthouſiaſme qui fait les Orateurs & les Poëtes. Une imagination moins vive, & moins forte que délicate & gracieuſe, eſt auſſi la ſource d'un infinité d'agrémens, témoin les Ouvrages, & ſur tout la converſation des femmes d'eſprit.

I. V.

Platon compare la Réthorique à l'art de la cuiſine. Je puis en ſuivant ſon idée, comparer un Ouvrage ſenſé & ingenieux, un Ouvrage bon & beau, à une bonne viande miſe en ragoût par un habile cuiſinier; (qu'on me permette les termes propres, les termes figurés, où les périphraſes affoibliroient ma penſée :) Je démande à M. *Deſpreaux* pourquoi tel Ouvrage lui plaît; il me répond que c'eſt principalement parce qu'il ne lui préſente que des penſées vraies & des expreſſions juſtes. C'eſt comme ſi quelqu'un que je verrois

manger d'un ragoût avec plaiſir, & à qui je démanderois pourquoi il trouve ce ragoût bon, me répondoit, que c'eſt principalement parce que la viande en eſt bonne & cuite à propos. On ſent tout d'un coup que c'eſt là préciſément la réponſe de M. *Deſpreaux*. Je laiſſe au Lecteur à ſuivre la comparaiſon de l'art de la cuiſine avec l'art d'écrire ; elle eſt très-propre à éclaircir la matiere dont il s'agit ; mais peut-être n'eſt-elle pas aſſez noble pour être détaillée.

V.

Les plus belles penſées de M. *Flechier*, de M. de *la Bruyere*, de M. *Deſpreaux* lui-même, dépoüillées de leurs ornemens, & exprimées d'une maniere juſte, mais ſimple & ordinaire, ceſſeroient de paroître belles. Il ſeroit aiſé d'en donner des exemples, mais c'eſt encore une choſe qu'il vaut mieux laiſſer faire au Lecteur.

V I.

Comme par rapport aux penſées il y a verité & verité, de même par rapport aux expreſſions, il y a juſteſſe & juſteſſe. Il y a une verité & une juſteſſe qui plai-

ſent, il y a une verité & une juſteſſe qui ne plaiſent point, & avec leſquelles on eſt à l'abri de la cenſure, ſans pourtant mériter de loüanges. Il ne faut donc pas dire, que la beauté des Ouvrages d'eſprit *conſiſte à ne préſenter au Lecteur que des penſées vraies & des expreſſions juſtes*; il faut dire ſeulement, que c'eſt la premiere condition d'un bel Ouvrage. Il ne faut pas dire *qu'une penſée n'eſt belle qu'en ce qu'elle eſt vraie*, qu'une expreſſion n'eſt belle qu'en ce qu'elle eſt juſte; il faut dire qu'une penſée n'eſt belle que lorſqu'elle eſt vraie, & qu'une expreſſion n'eſt belle que lorſqu'elle eſt juſte. C'eſt tout ce qu'on peut accorder à M. *Deſpreaux*.

VII.

Il cite le mot fameux de *Louis XII*, à ceux de ſes Miniſtres qui lui conſeilloient de faire mourir pluſieurs perſonnes, qui ſous le regne précedent, & lorſqu'il n'étoit encore que Duc d'*Orleans*, avoient pris à tâche de le déſervir. Un Roi de France, leur répondit-il, ne vange point les injures d'un Duc d'Orleans. *D'où vient*, ajoute M. *Deſpreaux*, *que ce mot frappe d'abord? n'eſt-il pas aiſé de voir que c'eſt parce qu'il préſente aux yeux une verité*

que tout le monde ſent, & qu'il dit mieux que tous les plus beaux Diſcours de morale : Qu'un grand Prince lorſqu'il eſt une fois ſur le Trône, ne doit plus agir par des mouvemens particuliers, ni avoir d'autre vûë que la gloire & le bien de ſon Etat.

Je démande à mon tour, d'où vient que le mot de *Louis XII* plaît infiniment davantage, que la maxime qui en eſt le principe & la paraphraſe ? Si le bon mot préſente aux yeux une verité que tout le monde ſent, la maxime la préſente auſſi, & avec les expreſſions les plus juſtes. Cependant ce mot dit mieux cette verité *que tous les plus beaux Diſcours de morale.* Mais pourquoi la dit-il mieux ? C'eſt ce que M. *Deſpreaux* ne nous apprend point ; il nous apprend ſeulement, qu'il contient une verité ſans laquelle il ne nous plairoit pas, ou du moins ne devroit pas nous plaire.

L'Auteur *des Agrémens du langage réduits à leurs principes*, un des meilleurs Ouvrages qu'ait produit l'eſprit philoſophique appliqué aux belles Lettres, l'Auteur, dis-je, de ce Livre nous donne la vraie raiſon du plaiſir que nous fait cette réponſe de *Louis XII. La duplicité de perſonnes qu'elle ſuppoſe dans une ſeule*, dit-il, *cauſe à l'eſprit une ſorte de ſurpriſe qui*

le rend plus attentif à la verité qu'on lui preſente. Cette ſurpriſe naît de l'apparence de fauſſeté qu'il y a à ſuppoſer deux perſonnes dans une ſeule. Ainſi le mot de *Louis XII* nous plaît, & par la verité qu'il renferme, & par cette eſpece de fauſſeté qu'il préſente, que *Louis XII*, Roi de France, n'étoit pas le même homme qui avoit été auparavant *Duc d'Orleans*, & que les injures faites à celui-ci, ne le regardoient pas. J'avouë que cette eſpece de fauſſeté n'auroit rien d'agréable, ſans la verité où elle méne; mais cette verité toute ſimple, n'auroit non plus rien de piquant & de frappant. C'eſt le tour qui fait valoir la penſée; c'eſt principalement par le tour qu'elle eſt belle. La preuve de ce que je dis, ou plutôt de ce que dit l'Auteur que je viens de citer, c'eſt que toute verité exprimée de la même maniere, c'eſt-à-dire en doublant un ſujet ſimple, & en le diſtinguant de lui-même, nous plaira toujours. Par exemple, la prétenduë réponſe d'un Païſan à un Electeur Eccleſiaſtique, qui prétendoit juſtifier ſur ſa qualité de Prince temporel une conduite peu digne d'un Prélat; *ſi M. L'Electeur eſt damné, que deviendra M. l'Archevêque?* Ce mot, dis-je, eſt abſolument de la même eſpece que le mot de

Louis XII; c'eſt le même tour dans l'un & dans l'autre. Le mot de *Louis XII* eſt un beau mot, & la réponſe à l'Archevêque eſt un mot plaiſant, quoique ce qu'elle exprime au fonds ſoit fort ſerieux. Mais le même tour peut être employé en differens genres; & ſelon les ſujets & les occaſions il fait tantôt une penſée plaiſante, tantôt une penſée ſimplement agréable, & tantôt une penſée ſublime. M. *Flechier* a dit en parlant de *Louis XIV*:

Son Ame eſt au-deſſus de ſa Grandeur ſuprême,
La vertu brille en lui plus que le Diadême:
Et quoiqu'un vaſte Etat ſoit ſoumis à ſa Loi,
Le Heros en Louis eſt plus grand que le Roi.

Le Roi & le Heros, dit l'Auteur des *Agremens du langage, ſe confondent dans la même perſonne, & ne font réellement qu'un ſeul homme; cependant cela n'empêche pas que le Poëte ne les diſtingue; auſſi eſt-ce par cette diſtinction qu'il donne du tour à ce qu'il dit.* Mais peut-être que ce tour commence à être un peu uſé: on a fait mille fois ces ſortes d'oppoſitions.

Je conviens, dit l'Auteur des *Agrémens*, &c. *qu'il y a quelque choſe d'ingenieux dans la Réflexion de M. Deſpreaux.*

Si la critique doit toujours être polie, c'eſt ſur tout lorſqu'elle s'adreſſe à des Auteurs du mérite & de la réputation de M. *Deſpreaux*. On leur doit toutes ſortes d'égards ; & ces égards conſiſtent, non-ſeulement à leur donner les loüanges qu'ils ont méritées par leurs talens, mais encore à loüer ce qu'il peut y avoir de bon dans les endroits mêmes qui ſont l'objet de la critique. Il eſt rare que ces grands hommes faſſent de pures fautes, & qu'on n'ait pas ſujet de les loüer dans le tems même qu'on a droit de les reprendre. Mais j'avouë que je ne ſens pas ce qu'il y a d'ingénieux dans la Réflexion de M. *Deſpreaux*. Qui eſt-ce qui n'eſt pas capable de faire une pareille remarque ? Et y a-t-il quelqu'un qui lorſqu'il eſt frappé d'un bon mot, ce qui ſuppoſe qu'il l'entend, ne puiſſe l'exprimer en d'autres termes, ou du moins marquer en general la penſée & l'intention de celui qui a dit le bon mot ? Si tous ceux qui liſent, ou à qui on rapporte la réponſe fameuſe de *Louis XII*, ne remontent pas juſqu'à cette verité generale : *Qu'un grand Prince lorſqu'il eſt une fois ſur le Trône, ne doit plus agir par des mouvemens particuliers, &c* ; il n'y a du moins perſonne qui ne comprenne que *Louis XII*, a voulu

a voulu dire qu'il étoit au-deſſous de lui de ſe venger, depuis qu'il étoit devenu Roi.

De plus, l'Auteur des *Agrémens* fait entendre que M. *Deſpreaux* & lui, ont donné deux raiſons differentes de l'agrément du mot de *Louis XII.* Ce n'eſt point cela du tout, M. *Deſpreaux* n'a point donné de raiſon ; car l'agrément de ce mot conſiſte dans la maniere vive, fine & nouvelle, dont il dit que chacun penſoit. *Un bon mot, n'eſt bon mot*, dit M. *Deſpreaux, qu'en ce qu'il dit une choſe que chacun penſoit, & qu'il la dit d'une maniere fine & nouvelle.* Il falloit donc montrer en quoi conſiſte la fineſſe de ce tour & de cette maniere ; c'eſt ce que tout le monde ne voit pas ; & M. *Deſpreaux* ne l'a point fait.

Quant à rendre pour raiſon de l'agrément du mot de *Louis XII* le ſens qu'il préſente à l'eſprit, il eût été mieux de dire que ce mot nous plaît, parce qu'il exprime un ſentiment noble & genereux, que d'attribuer ce plaiſir à la maxime generale qu'on en peut tirer : maxime très-ſenſée à la verité, mais peu capable de plaire par elle-même. Tout le monde ſçait que les ſentimens nous plaiſent beaucoup plus que les ſentences. De-là ce

précepte des Maîtres de l'art par rapport aux Ouvrages dramatiques, qu'il faut autant qu'il eſt poſſible tourner les maximes en ſentimens, & éviter les maximes formelles. Or la réponſe de *Louis XII* eſt l'expreſſion du plus beau de tous les ſentimens ; car il n'y a rien de plus grand que de pardonner, quand on pourroit ſe venger. Elle ne préſente pas à l'eſprit une ſimple verité, mais elle nous fait voir un Souverain penetré de cette verité, & agiſſant en conſequence. Cependant ce n'eſt point encore en cela que conſiſte toute la beauté. *Louis XII* pouvoit répondre à ceux qui l'excitoient à la vengeance ; *Qu'un Prince lorſqu'il eſt une fois ſur le Trône, ne doit plus agir par des mouvemens particuliers, ni avoir d'autre vûë, &c.* & il auroit debité une belle ſentence. Il pouvoit temoigner qu'il étoit dans les diſpoſitions que preſcrit cette maxime, en diſant, par exemple : *cette vengeance que vous me conſeillez, je la crois indigne de moi*, ou quelque choſe de ſemblable ; & il auroit exprimé un beau ſentiment. Mais en répondant *qu'un Roi de France ne venge point les injures d'un Duc d'Orleans*, il a dit en même tems un beau mot & un bon mot ; & ce tourbadin, qui pourroit d'abord paroître peu proportionné à la nobleſſe

du ſentiment qui fait le fonds de la réponſe, y ajoute une nouvelle beauté, non-ſeulement parce qu'il eſt ingenieux, mais encore parce que *Louis XII*, en ne daignant pas réfuter ſerieuſement les conſeils de ſes Miniſtres, fait voir que la clemence & la bonté étoient en lui des vertus naturelles, qu'il les poſſedoit dans le degré le plus éminent, & que pour pardonner il ne lui en coûtoit aucun de ces efforts, qui prouvent autant la force de la paſſion, que celle de la vertu qui la ſurmonte. Ainſi cette fameuſe réponſe eſt d'autant plus un beau mot, qu'elle eſt en même tems un bon mot.

VIII.

L'eſprit de l'homme eſt naturellement plein d'un nombre infini d'idées confuſes du vrai, que ſouvent il n'entrevoit qu'à demi ; & rien ne lui eſt plus agréable, que lorſqu'on lui offre quelqu'une de ces idées bien éclaircie, & miſe dans un beau jour.

La maxime de Morale que M. *Deſpreaux* compare au bon mot de *Louis XII*, contient une verité bien éclaircie, & miſe dans tout ſon jour. Mais comme cette verité, aſſez commune & aſſez claire d'elle-même, n'a pas beſoin d'être éclaircie,

le bon mot qui la préſente d'une maniere enveloppée & indirecte, fait beaucoup plus de plaiſir que la maxime.

M. *Deſpreaux*, dans les paroles que je viens de citer, a bien marqué le caractere des Ouvrages dogmatiques, des Ouvrages d'inſtruction ; mais elle ne ſuffiroient pas pour expliquer la nature des Ouvrages d'eſprit proprement dits, & pour rendre raiſon de l'agrément de ce qu'on appelle une penſée ingenieuſe, ou un bon mot.

I X.

Qu'eſt-ce qu'une penſée neuve, brillante, extraordinaire ? Ce n'eſt point, comme ſe le perſuadent les ignorans, une penſée que perſonne n'a jamais euë ni dû avoir ; c'eſt au contraire une penſée qui a dû venir à tout le monde, & que quelqu'un s'aviſe le premier d'exprimer.

On eſt peut-être ſurpris de trouver ici le mot d'*extraordinaire*. Il me ſemble que ce mot, quand on le dit d'une penſée, ne ſe peut prendre qu'en mauvaiſe part. Une penſée extraordinaire eſt une penſée bizarre, & vicieuſement ſinguliere, *une penſée que perſonne n'a dû avoir*. M. *Deſpreaux* veut pourtant parler d'une belle penſée. Mais il a crû le mot d'*ex-*

traordinaire ſuffiſamment déterminé par ceux *de neuve* & de *brillante* qui le precedent : Et en effet on entend bien ce que M. *Deſpreaux* veut dire. Je ne m'arrête donc point à cela ; mais je demande où ſont les ignorans qui ſe perſuadent qu'une penſée neuve & belle, (car il s'agit ici de belles penſées,) ſoit celle que *perſonne n'a jamais dû avoir* ? Il n'y en a point d'aſſez ignorans pour cela. Une penſée que perſonne n'a jamais dû avoir, eſt une penſée fauſſe, & même une penſée extravagante. Or tout le monde convient en general qu'une penſée, pour être belle, doit être vraie, quoiqu'il arrive quelquefois à des gens d'eſprit même, d'être ébloüis de l'éclat d'une fauſſe penſée, & de ſe laiſſer ſeduire par une apparence de verité. Mais le plus ſouvent ils ſentent bien le faux de cette penſée, & ils n'approuvent que la maniere ingenieuſe dont elle eſt renduë. Quelques-uns font gloire d'être plus ſéveres, de n'aimer que la parfaite juſteſſe, & de ne reconnoître aucune ſorte de beauté où ils apperçoivent du faux. Ils ont tort, car il faut tout voir & tout ſentir. Une penſée fauſſe peut-être exprimée avec beaucoup d'eſprit. J'avouë que c'eſt de l'eſprit mal employé ; mais enfin c'eſt toujours de l'eſprit. Il faut

donc dans ces occaſions condamner, & approuver tout enſemble, condamner le fonds de la penſée, & approuver le tour qu'on lui a donné.

X.

Qu'eſt-ce qu'une penſée neuve ?.... Ce n'eſt point, comme ſe perſuadent les ignorans, une penſée que perſonne n'a jamais euë.

Les ignorans ont raiſon de croire qu'une penſée qu'ils rencontrent dans un Ouvrage n'eſt point neuve, lorſqu'ils ſçavent qu'elle eſt déja venuë à quelqu'un, & même qu'elle ſe trouve dans quelque Ouvrage anterieur. A la vérité celui qui employe cette penſée après un autre, peut l'avoir véritablement inventée ; il peut ignorer qu'elle eſt ailleurs ; & en ce cas elle eſt neuve pour lui, & pour ceux de ſes Lecteurs qui ne la connoiſſoient pas avant de l'avoir vûë dans ſon Ouvrage ; mais elle n'en eſt pas plus neuve en elle-même.

Les ignorans ont encore raiſon de croire qu'une penſée que perſonne n'a jamais euë, ou du moins qu'on ne trouve nulle part, eſt une penſée neuve, & qu'un Ouvrage qui contiendroit beaucoup de penſées de cette eſpece, ſeroit un Ouvrage

très estimable, pourvu que ces pensées fussent vraies ; mais ils sçavent bien aussi que ces sortes de pensées sont assez rares. Peut-être néanmoins les croyent-ils plus rares qu'elles ne le sont. On a bien trouvé du nouveau, depuis qu'on dit qu'il est impossible d'en trouver. Les uns l'ont dit, parce qu'ils sçavoient bien qu'il n'y en avoit guéres dans leurs Ouvrages ; & les autres moins interessés à le dire, ont parlé comme les premiers, pour mieux faire valoir ce qu'ils ont en effet inventé de nouveau. C'est une grande gloire, & qui devient plus grande de jour en jour à mesure que les Livres se multiplient, de trouver de nouvelles pensées ; c'en est une aussi de trouver de nouveaux tours, & de nouvelles manieres de dire une même chose. Car les tours s'épuisent comme les pensées ; & il seroit quelquefois plus difficile d'exprimer une certaine pensée d'une maniere nouvelle, qu'il ne l'a été de trouver d'abord cette pensée.

XI.

Pour combattre ce que personne n'a jamais crû, qu'une pensée neuve est celle *que personne n'a dû avoir*, M. *Despreaux* se jette dans l'extrêmité opposée, lorsqu'il

dit, que *c'eſt au contraire une penſée qui a dû venir à tout le monde.* Il eſt vrai que quelquefois une penſée très-brillante n'eſt au fonds qu'une idée commune, revêtuë d'un tour ingenieux. Il eſt vrai encore qu'une penſée neuve paroît quelquefois ſi naturelle, qu'on eſt ſurpris qu'elle ſoit neuve, & qu'on s'imagine qu'elle a dû venir à tout le monde. Mais il y a auſſi des penſées qui annoncent & qui caracteriſent un genie ſuperieur, des penſées dont on ſent bien que tout le monde n'eſt pas capable ; & ce ſont ſans doute les plus belles. Les autres nous font plaiſir, celles-ci s'attirent notre admiration; & tel Auteur a mérité pour un petit nombre de ces penſées, d'être mis au rang des plus grands hommes.

XII.

Puiſqu'une penſée n'eſt belle qu'en ce qu'elle eſt vraie &c.

J'ai déja remarqué qu'il ne faut pas dire qu'une penſée n'eſt belle qu'en ce qu'elle eſt vraie, mais qu'elle n'eſt belle que lorſqu'elle eſt vraie ; avec cette reſtriction encore, qu'une penſée qui n'eſt pas vraie, peut être renduë d'une maniere ingenieuſe, & par cet endroit mériter une ſorte d'eſtime.

Puiſqu'une penſée n'eſt belle qu'en ce qu'elle eſt vraie, & que l'effet infaillible du vrai, quand il eſt bien énoncé, c'eſt de frapper les hommes, il s'enſuit que ce qui ne frappe point les hommes, n'eſt ni beau, ni vrai, ou qu'il eſt mal énoncé.

Eſt-ce donc l'effet infaillible du vrai de frapper, ſinon tous les hommes, du moins le plus grand nombre des hommes? Si cela eſt, d'où vient que preſque tous les hommes, les ſçavans auſſi bien que les ignorans, ſont livrés à tant de préjugés ridicules, à tant d'erreurs groſſieres, quoique ces erreurs ayent été combattuës, confonduës mille fois? Les hommes aiment le vrai, & ils s'attachent à tout ce qu'ils prennent pour vrai; mais la plûpart ſont bien peu habiles à le diſtinguer du faux, même dans les choſes les plus ſimples & les plus ordinaires. *Ce n'eſt pas ſeulement dans les ſciences*, dit l'Auteur de *l'Art de penſer, qu'il eſt difficile de diſtinguer la verité de l'erreur, mais auſſi dans la plûpart des ſujets dont les hommes parlent.* Ainſi ce que dit M. *Deſpreaux* des hommes en general, que l'effet infaillible du vrai, c'eſt de les frapper, ne ſe peut dire que d'un petit nombre d'eſprits juſtes & pénetrans; & le plus bel éloge qu'on puiſſe faire de quelqu'un de

côté de l'eſprit, c'eſt de dire qu'il ſaiſit le vrai & le faux par tout où ils ſont, & qu'il en eſt frappé.

On dira ſans doute que M. *Deſpreaux* ne veut parler que de cette ſorte de vrai & de faux qui ſe rencontre dans les Ouvrages d'agrément. J'en conviens ; mais il s'eſt encore trompé à cet égard. Il n'y a point d'Ouvrages qui donnent lieu à tant de faux jugemens, ſelon l'Auteur que je viens de citer, que ceux dont il s'agit ici. *Les faux jugemens*, dit-il, *ne ſont pas ſi ordinaires dans les Arts, parce que ceux qui n'y ſçavent rien, s'en rapportent plus aiſément au ſentiment de ceux qui y ſont habiles ; mais ils ſont bien frequens dans les choſes qui ſont de la juriſdiction du Peuple, & dont le monde prend la liberté de juger, comme l'Eloquence, &c.* Ces jugemens néanmoins ne ſont pas abſolument faux. Cet Orateur qui plaît au monde, ne lui plaît que parce qu'il a véritablement du talent. Au défaut d'un eſprit juſte, il eſt doué d'une belle & brillante imagination : ſes penſées ne ſont pas toujours vraies, mais ſon expreſſion eſt élegante, ſes images ſont vives & ſes figures hardies. Il n'éclaire pas, mais il amuſe, ou il émeut. Un Diſcours peut avoir de l'agrément, ou de la force, ſans beaucoup de juſteſſe. Ce ſont trois

choſes eſſentiellement differentes ; & il n'eſt que trop ordinaire de les voir ſeparées. M. *Deſpreaux* lui-même a bien des penſées fauſſes, & des raiſonnemens peu exacts ; mais il eſt admirable quant au tour & à l'expreſſion. Il eſt quelquefois mauvais Philoſophe ; mais il eſt preſque toujours grand Poëte ; & voilà ce qui a fait ſon ſuccès. Il en eſt de même de la plûpart des Orateurs & des Poëtes. Il ne faut pas chercher dans leurs Ouvrages une grande juſteſſe, & une grande exactitude de penſées. Et comment l'y trouveroit-on ? Les Orateurs & ſur-tout les Poëtes ſont gens d'imagination ; & il eſt trés-rare que cette qualité de l'eſprit ſe rencontre avec un jugement ſolide. Ce ſeroit faire injure à un Poëte, ou à un Orateur, que de dire de lui qu'il a plus de jugement que d'imagination ; ce ſeroit dire qu'il n'eſt pas Poëte, qu'il n'eſt pas Orateur. *Virgile* eſt le plus judicieux de tous les Poëtes anciens, &, par exemple, il l'eſt beaucoup plus qu'*Homere*. Tout le monde s'accorde à lui donner cette loüange, & il ſemble d'abord qu'il n'y en a point de plus belle. Elle éleveroit au-deſſus de tous ſes rivaux tout autre Ecrivain qu'un Poëte, ou qu'un Orateur. Cependant ceux qui ſe piquent

de se bien connoître en Poësie, préferent *Homere* à *Virgile*. Parce que le premier a beaucoup plus d'imagination que le second ils le trouvent beaucoup plus Poëte. Il en seroit de même de deux Orateurs qui l'emporteroient reciproquement l'un sur l'autre du côté de l'imagination & du jugement. En matiere de Poësie & d'Eloquence, la palme sera toujours donnée à la premiere de ces qualités, préferablement à l'autre.

XIII.

Ce défaut de verité & de justesse dans la plûpart des Ouvrages de ce genre les plus estimés, en a dégoûté de tout tems plusieurs bons esprits, & c'est le fondement des accusations tant de fois intentées contre la Poësie & l'Eloquence. On répond que ces accusations sont injustes, parce qu'il ne faut pas confondre l'abus de l'art, avec l'art même, & imputer ainsi aux arts les défauts des artisans. Mais cette réponse elle-même n'est pas juste; car on n'attaque pas une idée abstraite d'Eloquence & de Poësie; on attaque ce qui existe réellement; on attaque la Poësie & l'Eloquence telles qu'elles sont dans les Ouvrages des Orateurs & des

Poëtes les plus fameux. On demande ſi ces Ouvrages ne ſont pas remplis de penſées fauſſes, ou du moins peu ſolides? Ceux qui les admirent le plus ſont obligés d'en convenir. Quelques-uns même ſont allés juſqu'à dire qu'il faut compter preſque pour rien le fonds des choſes dans les vers, & conſiderer ſeulement la maniere dont elles ſont exprimées. De-là n'a-t'on pas droit de conclure que l'Eloquence & la Poëſie qui exiſtent & qu'on connoît, ne ſont pas fort eſtimables, ſi on en juge ſur ce principe inconteſtable, que le plus grand mérite d'un Ouvrage n'eſt pas d'être bien écrit, mais d'être bien penſé? On a ſans doute raiſon d'excepter de cette regle les Ouvrages de Poëſie & d'Eloquence, & de ſoutenir qu'il nous plaiſent principalement par l'élocution & par le ſtile; mais alors il n'y a plus moyen de les défendre contre leurs adverſaires, & il faut abſolument convenir que les accuſations de ceux-ci ſont bien fondées.

DE LA POLITESSE.

I.

LA politeſſe conſiſte à ne rien faire & à ne rien dire qui puiſſe déplaire aux autres ; à faire & à dire tout ce qui peut leur plaire , & cela avec des manieres, & une façon de s'exprimer qui ayent quelque choſe de noble , d'aiſé, de fin, & de délicat.

Il faut donc conſiderer dans la politeſſe, & le fonds des choſes , & la maniere de les dire & de les faire.

Cette maniere eſt le point le plus important. Un homme auroit beau être obligeant , ſerviable , complaiſant ; ſans une certaine maniere d'être tout cela, il ne paſſeroit que pour un honnête homme, un bon homme , & point du tout pour un homme poli. Il faut même diſtinguer la politeſſe de la civilité. Etre poli dit plus qu'être civil.

L'homme poli eſt néceſſairement civil, mais l'homme ſimplement civil n'eſt pas encore poli , ne paſſera point du tout pour poli auprès des connoiſſeurs , & ne

doit point être appellé poli, à prendre ce terme dans toute l'étenduë de ſa ſignification. La politeſſe ſuppoſe la civilité, mais elle y ajoute. Celle-ci regarde principalement le fonds des choſes, l'autre la maniere de les dire & de les faire.

A la verité, on ne parle pas ordinairement dans la converſation avec cette ſcrupuleuſe exactitude; il y auroit même du ridicule à l'affecter, ce ſeroit une ſorte de pedanterie. Cependant il y a des occaſions de l'employer avec agrément, & quelquefois elle fait un bon mot. Par exemple, on loüera quelqu'un d'être poli. Un autre répliquera: C'eſt un peu trop dire, M.*** n'eſt pas poli, il n'eſt que civil. Certainement on l'entendra. Si ſon jugement eſt vrai, on le trouvera bien exprimé; & ceux mêmes qui n'y avoient pas fait réflexion juſqu'alors, ſentiront que ces deux mots, civil & poli, ne ſont pas ſynonimes, & que l'un ſignifie plus que l'autre, ou même ſignifie tout autre choſe. La civilité nous fait rendre à chacun ce qui lui eſt dû, & témoigner aux autres, ſelon ce qu'ils ſont à notre égard, de l'amitié, de l'eſtime, de la conſideration, du reſpect. La politeſſe proprement dite eſt une maniere agréable & délicate d'agir & de parler. C'eſt ce que les *Romains*

appelloient, *urbanité*, *urbanitas*, *morum elegantia.* Ce mot qu'on vouloit introduire en notre langue, n'a point paſſé, parce que nous avons celui de politeſſe qui lui répond parfaitement. On pourroit croire que le mot de civilité ſignifie préciſément la même choſe que celui d'*urbanité*, ſi on n'avoit égard qu'à ſon étymologie; mais l'uſage lui donne une ſignification moins étenduë. Un homme du peuple, un païſan, peuvent être civils; mais il n'y a qu'un homme du monde qui puiſſe être poli; ainſi les termes de politeſſe & de civilité, expriment plutôt des qualités differentes, que les differens degrés d'une même qualité.

II.

Comme on a appellé l'eſprit, *raiſon aſſaiſonnée*, on pourroit appeller la politeſſe, bonté aſſaiſonnée. La politeſſe eſt au bon cœur, ou au bon caractere, ce que l'eſprit eſt au bon ſens. L'eſprit, la politeſſe, ſont je ne ſçai quoi de fin, de délicat & de brillant, ajoutés l'un à la raiſon, l'autre à la bonté.

Mais comme le grand uſage du monde donne ſouvent un air d'eſprit à des perſonnes qui au fonds en ont très-peu, de même & plus ſouvent encore il donne une

une apparence de bonté, à des gens qui ſont en effet très-méchans & très-durs; leur politeſſe n'eſt que dureté aſſaiſonnée, comme l'eſprit des autres n'eſt que ſotiſe aſſaiſonnée.

III.

Il y a beaucoup d'arbitraire dans la politeſſe, dans la maniere de dire & de faire les choſes, de témoigner aux autres les diſpoſitions avantageuſes où nous ſommes à leur égard, de leur marquer du reſpect, de l'eſtime, de l'amitié. Ainſi elle varie ſelon les differentes Nations. L'uſage du monde peut ſeul la faire bien connoître, & y former. L'inſtruction la plus étenduë n'apprend pas tout, parce qu'elle ne ſçauroit tout exprimer; à plus forte raiſon ne met-elle pas en état d'agir. Il y a bien loin de la politeſſe ſpeculative, à la politeſſe pratique. Tout ce qui conſiſte en action, ne s'apprend bien que par l'action même.

IV.

Il y a des perſonnes qui ſont peu polies dans le centre de la politeſſe, à la Cour même. Pour acquerir la politeſſe, l'uſage du monde ne ſuffit pas toujours ſans

certaines qualités naturelles, comme les plus belles qualités naturelles ne ſuffiſent pas ſans l'uſage du monde: ces qualités ſont beaucoup de bonté & de douceur dans le caractere; beaucoup de fineſſe de ſentiment pour diſcerner promptement ce qui convient, eu égard aux circonſtances où l'on ſe trouve; beaucoup de ſoupleſſe dans l'humeur, & une grande facilité d'entrer dans toutes les diſpoſitions, de prendre tous les ſentimens qu'exige l'occaſion preſente, ou du moins de les feindre.

Mais il eſt très-difficile de feindre & de diſſimuler. L'homme eſt naturellement ſincere; il aime à dire ce qu'il penſe, à témoigner ce qu'il ſent. Cette diſpoſition, quoique loüable en elle même, eſt un grand obſtacle à la politeſſe. Elle preſcrit de ne rien faire & de ne rien dire qui puiſſe déplaire aux autres; d'où il s'enſuit qu'il ne faut pas dire tout ce qu'on penſe, ni faire tout ce qu'on voudroit, lors même qu'on ne penſe, ou qu'on ne veut que des choſes raiſonnables.

Une grande partie des fautes qu'on commet contre la politeſſe, viennent de trop de ſincérité, de ce qu'on ne ſçait point ſe contraindre pour agir & pour parler comme la politeſſe l'exigeroit, ou

du moins pour ſe taire. C'eſt un bon homme, dit-on de quelqu'un, un homme d'eſprit même, mais il eſt trop naïf & trop ſincere. Cet homme d'eſprit voit & entend mille choſes qui le choquent malgré la douceur de ſon caractere, & il témoigne trop naturellement ſon impreſſion. Quand on a l'eſprit juſte & le cœur bienfait, on n'a preſque rien à déguiſer, ou à taire avec ſes pareils ; ils ſeroient même offenſés d'une conduite moins ſincere. Mais ne vit-on qu'avec ſes pareils, & plutôt, où les trouve-t'on ? Plus on a de diſcernement dans l'eſprit, & , ſi cela ſe peut dire, dans le cœur, plus on rencontre dans le commerce du monde d'occaſions de diſſimuler.

Ce penchant à la ſincerité eſt fort commun. Le monde, à la verité, eſt rempli de trompeurs, de fourbes ; mais ils ne ſont pas nés tels pour la plûpart, ils le ſont devenus. Ils ſont nés avec les paſſions qui les obligent à ſe déguiſer pour les mieux ſatisfaire ; mais en même tems ils ſont nés avec le penchant à agir ouvertement, à ſe montrer tels qu'ils ſont. L'experience leur en a fait voir les inconveniens ; & il leur a fallu bien des efforts pour le ſurmonter. J'en appelle aux plus habiles dans l'art de diſſimuler. L'habi-

tude ſur ce point ne détruit jamais la nature. La diſſimulation conſtante eſt un état violent, une eſpece d'eſclavage auquel on ne s'accoutume point. Elle coûte plus ou moins ſelon qu'on s'y eſt plus ou moins exercé, & à proportion des interêts qui engagent à la pratiquer ; mais elle coûte toujours, & ne ceſſe jamais d'être une contrainte.

L'homme du monde qui a pouſſé le plus loin la diſſimulation & le déguiſement, le Pape *Sixte-Quint*, étoit né avec le caractere le moins propre à diſſimuler. La premiere partie de ſa vie offre une foule de traits d'une vivacité imprudente, & d'une ſincerité indiſcrete. Sa jeuneſſe, ſon enfance même, annoncerent l'homme d'un genie ſuperieur ; le grand homme, l'habile politique, l'homme ruſé & artificieux, n'avoient point été prévus. Il trompa d'autant mieux qu'on l'avoit vû moins capable de tromper. Quelle fut la cauſe d'un ſi grand changement ? l'ambition ; c'eſt-à-dire, la plus violente de toutes les paſſions. Elle ne le changea néanmoins que par degrés.

On ne ſe bornera pas à accuſer la ſincerité d'impoliteſſe. Comme il y a d'ordinaire plus de mal que de bien à dire des hommes, comme il y a une infinité d'oc-

caſions de les contredire avec juſtice, ſoit dans leurs opinions, ſoit dans leurs paſſions, celui qui leur parleroit toujours avec une entiere ſincerité, paſſeroit pour malin.

V.

Il eſt difficile d'être poli avec ceux qui ne nous plaiſent pas, & le malheur des gens d'eſprit eſt que très-peu de gens leur plaiſent. Plus on a d'eſprit, plus on apperçoit de défauts dans les autres. D'ailleurs les gens d'eſprit ont de la peine à s'aſſujettir à une infinité de petites formalités, qui ſont néanmoins partie de la politeſſe. Il eſt donc plus difficile d'être poli lorſqu'on a beaucoup d'eſprit, que lorſqu'on n'en a que médiocrement ; mais quand un homme d'eſprit eſt poli, il l'eſt plus qu'un autre, & d'une maniere plus agréable. Tout eſt pour lui une occaſion de dire des choſes polies; & le tour ingenieux qu'il leur donne, les rend encore plus flatteuſes. Cette ſorte de politeſſe eſt très-rare ; mais il ſuffit d'avoir quelque uſage du monde, du bon ſens, & un bon caractere, pour ne rien faire & ne rien dire d'impoli. Telle eſt la politeſſe de beaucoup de perſonnes d'un eſprit médiocre, qui ne laiſſent pas de ſe faire

rechercher, & d'être de bonne compagnie juſqu'à un certain point par leur complaiſance, leurs attentions, &c.

V I.

Il y a une impoliteſſe de malice & une impoliteſſe de groſſiereté. Celle-ci eſt l'impoliteſſe proprement dite, & il me ſemble qu'il faudroit lui en réſerver le nom. Quoiqu'un homme malin & ſatirique ſoit impoli dans un ſens, puiſqu'il offenſe par ſes diſcours, je ne voudrois pas me ſervir de ce terme à ſon égard, parce qu'il ne lui convient pas dans toute ſon étenduë. L'uſage contraire a néanmoins prévalu; mais c'eſt la malice même qui a établi cet uſage. On ſe ſert du terme d'impoli plutôt que de celui de malin, parce qu'il dit plus. On inſpire du mépris pour celui qu'on traite d'impoli; on n'inſpireroit que de la haine pour celui qu'on traiteroit de malin, & même on n'en inſpireroit pas toujours. Pour haïr véritablement un homme malin, il faut ordinairement avoir été l'objet de ſa malice; au lieu qu'un homme impoli eſt toujours mépriſé de ceux qui le croyent tel, n'euſſent-ils jamais eſſuyé ſes impoliteſſes. En nous ſervant du mot d'impo-

liteſſe pour marquer une parole, ou une action qui nous a offenſés, nous en rejettons toute la honte ſur l'Auteur de l'offenſe ; mais en nous plaignant d'une raillerie maligne, d'un trait ſatirique, nous préſentons à ceux qui nous écoutent, l'idée de notre propre deshonneur, plutôt que celle de la faute commiſe à notre égard. Nos plaintes nous aviliſſent, & ne nous vengent pas.

VII.

L'accuſation d'impoliteſſe eſt une des plus grandes injures ; parce qu'un homme qui a une certaine meſure d'eſprit, un caractere raiſonnable, qui a été bien élevé, & qui voit d'honnêtes gens, ne ſçauroit être ce qu'on appelle proprement impoli ; il peut être ſeulement moins poli qu'un autre. Il n'eſt pas impeccable, ſi je puis me ſervir de ce terme, en matiere de politeſſe, mais ſes fautes ſont rares & legeres. Ainſi l'impoliteſſe proprement dite, ſuppoſe pluſieurs choſes très-deshonorantes.

VIII.

Les perſonnes extrêmement vives ne ſont pas ordinairement fort polies ; ce-

pendant la vivacité la plus extrême, n'eſt pas par elle-même un défaut deshonorant; mais elle l'eſt ſouvent par d'autres défauts auſquels elle eſt jointe, & dont elle eſt en quelque ſorte le principe & la cauſe.

Les perſonnes extrêmement vives ſont preſque toujours coleres, impatientes, opiniâtres, du moins pour le moment. Ceux qui ne les connoiſſent pas à fonds, attribuent ſouvent ces défauts à une cauſe plus honteuſe que la ſimple vivacité; ils les attribuent à orgueil, à la petiteſſe d'eſprit. D'ailleurs la vivacité fait agir & parler précipitamment & ſans réflexion. Elle emporte ceux en qui elle domine, tantôt vers un objet, tantôt vers un autre, & les rend incapables de cette attention continuë, ſans laquelle il eſt impoſſible qu'on ne faſſe bien des fautes contre la politeſſe.

IX.

Il eſt bien difficile d'être poli, du moins de l'être conſtamment, quand on a de l'humeur. On diſſimule ſa haine & ſon mépris; on réprime ſa colere; on cache ſon mauvais cœur; on déguiſe ſon orgueil: mais l'humeur eſt preſque indomptable. C'eſt ſouvent un dérangement de la

machine, une vraie maladie, pour laquelle il faudroit des remedes phyſiques plutôt que des remedes moraux. Quand les mauvais momens ſont paſſés, que le ſang a repris ſon cours ordinaire, & que la machine s'eſt remontée, on rougit, on gémit d'avoir été ſi peu raiſonnable, ſi aiſé à piquer, ſi different de ſoi-même; on ſe promet bien d'être une autrefois plus ſur ſes gardes. Le lendemain, nouvel accès d'humeur, & mêmes travers.

Une perſonne qui a de l'humeur doit ſe contraindre autant qu'il lui eſt poſſible. L'impoſſibilité d'une entiere victoire ne diſpenſe pas de la réſiſtance. En cette matiere, comme en toute autre, il n'y a d'excuſable que ce qui n'eſt pas libre: mais comme les autres n'en ſouffrent pas moins parce que c'eſt involontairement que nous les faiſons ſouffrir, nous leur devons toujours pour ces fautes, quoiqu'involontaires, des excuſes, des dédommagemens; il faut, quand la raiſon eſt revenuë, qu'une politeſſe plus attentive répare les caprices de l'humeur. Il faut reconnoître & avoüer notre foible; & prier ceux avec qui nous avons à vivre, de nous ſupporter, & même de nous ménager.

X.

La réputation d'homme poli eſt une des plus avantageuſes qu'on puiſſe avoir dans le monde : toute ſorte de mérite ne plaît pas à tous ; mais il n'y a perſonne qui ne ſoit bien aiſe de connoître un homme poli, & de ſe lier avec lui. La politeſſe eſt au moins l'apparence des plus excellentes vertus ; elle attire tout enſemble l'eſtime & l'amour.

La politeſſe eſt dans un ſens plus importante que les qualités mêmes du cœur. On peut, abſolument parlant, ſe paſſer d'amis & d'amitié ; mais on ne peut ſe paſſer de ſociété, & il n'y a point de ſociété ſans politeſſe.

X I.

Souvent pour vouloir être poli, on donne dans l'affectation & dans les façons; ce qui eſt plus ridicule & plus déſagréable que la ſimple groſſiereté. Ainſi on peut pécher contre la vraie politeſſe, par excès & par défaut.

Les témoignages exceſſifs & trop fréquens d'eſtime, de reſpect, &c. ne flattent plus, ne font que gêner ceux auſquels ils s'adreſſent, & par-là ſont con-

traires à la vraie politeſſe, dont le but eſt de plaire. C'eſt un grand art de ſçavoir les meſurer ſelon les perſonnes & les circonſtances. Ce qui s'appelle faire des façons avec ſon inferieur, ou ſon égal, s'appelle faire ſon devoir avec ſon ſuperieur.

Les défauts qui nous choquent le plus dans les autres, ſont ceux qu'ils prennent pour des agrémens. Ils ſont fort contens d'eux-mêmes pendant qu'ils nous font pitié. C'eſt-là le vrai ridicule. Ils nous deviennent même odieux par l'orgueil qui eſt d'ordinaire le principe & la ſuite de cette mépriſe. L'air affecté & précieux choque également tout le monde ; la vraie politeſſe en rit, l'impoliteſſe en murmure.

Mais ſouvent ce reproche d'affectation n'eſt point fondé. Tel homme dont on admire la politeſſe à Paris & à la Cour, paroîtroit affecté dans certaines Villes de Province. J'ai connu un Provincial, aſſez poli avant qu'il eût été à Paris, où il acheva de ſe former & de ſe défaire de tout ce qui ſentoit en lui la Province. Ses compatriotes trouverent à ſon retour qu'il s'étoit bien gâté, & qu'il n'étoit plus naturel. Il éprouva qu'on n'en eſt que mieux aux yeux de certaines gens

avec un peu de groſſiereté. Revenez ; lui dit quelqu'un, à vos premieres façons, remettez-vous au niveau de ceux avec qui vous avez à vivre, & ne ſoyez pas plus poli que vous l'étiez il y a un an: nous autres gens ſimples, nous ne portons pas les choſes ſi haut ; vous avez paſſé le but à notre égard ; &, ſi vous continuez, vous ſerez plus ridicule ici avec vos airs de Paris, que ceux qui vous paroiſſent maintenant ſi groſſiers, ne le ſeroient à Paris avec leurs airs de Province.

XII.

La politeſſe conſiſtant principalement à obſerver les bienſéances, & la bienſéance conſiſtant, comme on l'a dit, en des actions, des diſcours, des manieres où l'on ne remarque rien qui ne réponde préciſément à ce que l'on eſt, la politeſſe dont perſonne ne peut ſe diſpenſer doit être differente ſelon l'état, l'âge, le ſexe, &c. Le violement de cette regle eſt la ſource de bien des ridicules. Il ne ſuffit pas que nos paroles & nos manieres conviennent aux autres, il faut encore qu'elles nous conviennent à nous mêmes.

XIII.

La familiarité contractée par la plus étroite & la plus ancienne amitié, ne diſpenſe pas de la politeſſe ; & la liberté permiſe entre amis doit toujours être accompagnée d'égards, ſur-tout en préſence des autres. Comme il n'y a point de véritable amitié ſans eſtime, deux amis ſe doivent l'un à l'autre des marques d'eſtime, auſſi bien que des marques d'amitié. On a vû bien des amitiés rompuës, ou du moins conſiderablement alterées, parce que ſous prétexte d'agir librement & ſans façon les uns avec les autres, on en étoit venu inſenſiblemtnt à agir avec impoliteſſe.

Le grand uſage de la politeſſe avec un ami, eſt lorſqu'il eſt queſtion de lui dire quelque verité utile, mais déſagréable d'elle-même, de l'avertir de ſes défauts & de ſes fautes : c'eſt un des devoirs de l'amitié ; & la politeſſe lui aide à s'en acquitter avec ſuccès. Elle ſçait reprendre ſans humilier.

XIV.

Comme la plus forte paſſion des hommes eſt celle d'être eſtimés & conſiderés, la politeſſe conſiſte ſur-tout à leur té-

moigner de la conſidération & de l'eſtime, à ménager, à flatter même leur amour propre. La vanité eſt la ſource & l'aſſaiſonnement de nos plus grands plaiſirs.

Sacrifier ſans ceſſe ſon amour propre à celui des autres, voilà la meilleure définition qu'on puiſſe donner de la politeſſe.

Quand je parle de flatter l'amour propre des autres, je n'entends pas qu'on employe la flatterie & l'adulation. Ces derniers mots ſe prennent toujours en mauvaiſe part. La flatterie eſt eſſentiellement une loüange fauſſe, au lieu qu'on peut flatter par des loüanges véritables. Le terme de *flatter* ne ſignifie ſouvent que plaire, parler & agir dans le deſſein de ſe rendre agréable. On dit, avoir des manieres flatteuſes, pour dire, avoir des manieres douces & inſinuantes. Il n'eſt jamais permis de donner de fauſſes loüanges, non pas parce que ces loüanges pourroient inſpirer de l'orgueil, mais parce qu'il n'eſt jamais permis de parler contre la verité. Au contraire on peut, & même on doit ſouvent donner des loüanges véritables, quoiqu'elles puiſſent flatter l'orgueil & la vanité de ceux à qui on les donne. En un mot on peut flatter l'amour propre d'autrui ſans flatterie &

ſans adulation. Par exemple, lorſqu'à la faveur de quelques loüanges ont fait paſſer des avis ſalutaires, une correction utile ; lorſque dans la converſation, ſoit en la faiſant tomber ſur certains ſujets, ſoit par une contradiction adroite, on donne lieu aux autres de paroître & de briller, & qu'on fait valoir leur eſprit, ne flatte-t'on pas leur vanité ? Le mot n'eſt point trop fort, & bien entendu il ne choque en rien la bonne morale. *

* *Si la pratique de la civilité eſt utile pour nous*, dit M. *Nicole*, *elle ne l'eſt pas moins pour les autres. S'ils ſont ſpirituels, l'affection qu'on leur témoigne redouble leur charité ; & s'ils ſont charnels, elle flatte à la verité leur amour propre, ce qui eſt un mal qui vient de leur mauvaiſe diſpoſition ; mais elle les preſerve d'un beaucoup plus grand, où ils tomberoient ſi l'on n'avoit ſoin de les ſoutenir en leur faiſant paroître de l'affection..... Il eſt donc de la charité de les ſoutenir dans cette foibleſſe, en leur faiſant paroître qu'on les aime & qu'on les eſtime, en attendant que la charité ſuccede à cette diſpoſition imparfaite.* Traité de la Civilité chrétienne.

Il faut nourrir l'amour propre, dit-il encore ailleurs, *mais la fin de cette nourriture n'eſt pas de faire ſubſiſter l'amour propre, (on doit avoir au contraire pour but de le détruire,) mais d'empêcher que manquant d'alimens, il ne renverſe l'eſprit de ceux qui ſont trop foibles pour ſe ſoutenir ſans cela.* Penſées diverſes.

Au reſte, quand on ne peut plaire qu'en employant le déguiſement & le menſonge, il faut alors renoncer à plaire. Quand la verité & la politeſſe ſont en concurrence, & qu'on ne peut les accorder entr'elles, il faut ſacrifier la politeſſe à la verité.

XV.

Il ne ſuffit pas de ne rien dire, & de ne rien faire qui puiſſe bleſſer les autres, il faut encore ſouffrir ce qu'ils peuvent dire ou faire d'offenſant ou de moins poli. Ainſi une grande partie de la politeſſe conſiſte à ſouffrir l'impoliteſſe, & à n'y oppoſer que l'exemple du contraire.

Témoigner aux autres qu'ils nous offenſent, c'eſt preſque toujours les offenſer.

Il eſt d'autant plus difficile d'être poli, qu'il y a moins de gens qui le ſoient véritablement.

XVI.

Il eſt utile de ſe trouver quelquefois avec des gens impolis. Leur impoliteſſe déplait; on apperçoit leurs fautes, & par-là même on n'y tombe pas. D'ailleurs

rien n'eſt plus propre à nous confirmer, pour ainſi dire, dans la politeſſe, que la néceſſité de la pratiquer avec des perſonnes impolies. Ceux qui ſont polis nous donnent des exemples de politeſſe, c'eſt un grand ſecours pour l'acquerir: mais ceux qui ne le ſont pas, nous fourniſſent bien des occaſions où il eſt très-difficile de l'être. Or des occaſions fréquentes d'agir en ſurmontant une difficulté conſiderable, avancent bien mieux que de ſimples exemples. La politeſſe ne s'apprenant bien que par l'uſage, comment apprendra-t'on cette partie de la politeſſe, qui conſiſte à ſouffrir poliment l'impoliteſſe des autres, ſi l'on ne ſe trouve quelquefois avec des gens impolis? Suppoſons un jeune homme qui n'a encore vécu qu'avec des perſonnes polies, dont par conſequent il n'a jamais reçu d'impoliteſſe; elles lui auront dit ſans doute qu'il n'y a jamais de raiſon légitime de manquer à la politeſſe; qu'il en faut avoir avec ceux-mêmes qui n'en ont pas avec nous, & que les fautes d'autrui ne juſtifient point celles qu'elles nous font faire. Belles & utiles leçons! foibles armes contre la premiere impoliteſſe qu'on lui fera. Il en ſera d'autant plus choqué, qu'il eſt lui-même plus poli; & par-là il

ceſſera peut-être de l'être dans cette occaſion. Mais l'uſage du monde où il ne trouvera que trop de gens impolis, lui donnera bientôt une politeſſe plus forte & plus robuſte, ſi j'oſe parler ainſi ; une politeſſe capable de ſe ſoutenir contre l'impoliteſſe même. La politeſſe, comme les autres vertus, ne ſe perfectionne que par les difficultés vaincuës.

XVII.

Le commerce des femmes eſt, dit-on communément, la meilleure école de politeſſe. Cela eſt vrai, non pas tant néanmoins parce que les femmes ſont polies, que parce qu'il faut l'être beaucoup avec elles. Il n'y a pas tant à profiter des exemples de politeſſe qu'elles nous donnent, que de la néceſſité où nous ſommes d'en avoir beaucoup à leur égard, non ſeulement pour en être goûtés, mais pour en être ſoufferts. Le mérite le plus eſſentiel d'un homme auprès des femmes ſages, c'eſt une grande politeſſe. Quelques femmes ont des amans à qui manquent toutes les qualités qui ſe peuvent nommer, l'eſprit, la politeſſe, & les agrémens mêmes de la figure : très-peu ſont capables de choiſir pour ami un hom-

me à qui rien ne manqueroit du côté de l'eſprit & du cœur, mais qui n'auroit pas ces dehors agréables, ces manieres nobles, aiſées, qu'on appelle l'air du monde.

Il eſt utile de voir des femmes pour ſe perfectionner dans la politeſſe, à peu près comme il eſt utile de fréquenter les Grands. Les femmes en Europe, & ſurtout en France, ſont des Grands pour les hommes, lors même que ceux-ci ſont d'une condition ſuperieure à la leur. Mais on n'a ſouvent avec les Grands qu'une politeſſe de bienſéance, une politeſſe forcée, où le cœur n'a aucune part, & qui coûte à l'amour propre; au lieu qu'on ne rend aux femmes que des hommages volontaires &, pour ainſi dire, de ſentiment. On ſe plaît à les flatter preſque autant qu'elles ſe plaiſent à être flattées. Ainſi les femmes ſont pour les hommes d'excellens maîtres de politeſſe, parce que ce ſont des maîtres très-ſeveres, & pourtant très-aimés.

On peut diſtinguer trois ſortes de mérites: le mérite eſtimable, le mérite aimable, & le mérite agréable. Le mérite eſtimable eſt celui de la ſuperiorité des lumieres, ou des talens, de la parfaite probité. Le mérite aimable eſt celui des ſen-

timens, de la douceur dans le caractere, de l'égalité dans l'humeur, & ſur-tout de la politeſſe. Le mérite agréable eſt celui de la gayeté, & du talent de l'inſpirer aux autres.

XVIII.

Une hardieſſe & une timidité exceſſives ſont également contraires à la vraie politeſſe, qui veut qu'on parle & qu'on agiſſe d'un air modeſte & d'un air aiſé.

La timidité ne ſe corrige guéres par de ſimples avis, encore moins par des railleries & par des reproches : elle ne ſe corrige que par l'uſage du monde ; & même il y a des perſonnes qui n'ont jamais pû ſe vaincre entierement là-deſſus. La moindre choſe les déconcerte. Ils n'agiſſent, & ils ne parlent librement qu'avec leurs amis particuliers ; & ils donnent lieu à ceux devant qui ils paroiſſent avec cet air contraint & embarraſſé, de juger peu favorablement de leur eſprit.

Il eſt bon de paroître ne faire pas trop d'attention à une perſonne timide ; cela la met plus à ſon aiſe. Il faut quelquefois exciter ſa confiance par des loüanges courtes & meſurées. Elle plairoit ſi elle pouvoit ſe flatter de plaire ; mais des éloges trop forts ne feroient qu'augmenter ſon embarras.

La timidité a toutes les apparences de la modeſtie, mais ce ne ſont ſouvent que de fauſſes apparences. Elle ne ſuppoſe pas toujours l'exemption d'orgueil ou de préſomption, encore moins l'exemption de vanité. J'ai vû des gens timides, étonnés eux-mêmes de ſe trouver tels, parce qu'ils ſçavoient bien, diſoient-ils, qu'ils ne manquoient pas d'eſprit, & qu'ils n'étoient pas plus dépourvus que d'autres des moyens de plaire. Il y a donc des timides préſomptueux. Loin de l'occaſion, ils s'animent par la vûë & le ſentiment de leur prétendu mérite. Ils croyent qu'ils vont ſe préſenter en compagnie avec aſſurance, & y parler avec liberté : mais à peine y ſont-ils, qu'ils ſe démontent & s'étourdiſſent.

D'autres, & c'eſt le plus grand nombre, ont plus de vanité que de préſomption. Ils ne ſont timides que parce qu'ils veulent trop plaire, & qu'ils ſont trop ſenſibles aux jugemens qu'on peut faire d'eux. Ils ne parlent qu'en tremblant, parce qu'ils ne ſçavent comment on prendra ce qu'ils diſent, & s'il eſt propre à leur faire honneur.

La préſomption produit le mépris des autres, & par-là le manquement aux égards qui leur ſont dûs. Le défaut d'une

juſte confiance en ſoi-même produit une pudeur niaiſe, & un embarras ridicule. Ainſi il faut avoir bonne opinion des autres, & n'avoir pas trop mauvaiſe opinion de ſoi-même.

XIX.

Il y a de la politeſſe à ſe livrer de bonne grace dans la converſation, à n'avoir pas plus d'eſprit que ceux avec qui on ſe trouve, à n'affecter point trop de juſteſſe, à donner quelquefois lieu à la contradiction & à la critique, en un mot à n'avoir pas toujours raiſon.

Je connois un homme qui parle aſſez bien, mais il ne dit rien dont il n'ait fait auparavant le broüillon dans ſa tête; auſſi parle-t'il peu : les broüillons emportent trop de tems ; le moment de l'à-propos s'enfuit. Par-là un homme eſt toujours gêné, & toujours gênant. C'eſt orgueil, c'eſt vanité, & par conſequent impoliteſſe ; car la politeſſe, je le repete, conſiſte à ſçavoir cacher ſa vanité, & à flatter celle des autres. Or on ne ſçauroit la flatter plus adroitement, qu'en leur donnant occaſion de nous combattre avec avantage, de croire qu'ils ont mieux penſé que nous ſur quel-

que choſe, & que nous avons été contraints de nous rendre à leurs raiſons. Plus on a d'eſprit, plus on eſt obligé à cette ſorte de politeſſe, & plus elle eſt flatteuſe pour les autres.

On craint trop d'être mépriſé, & on ne craint point aſſez d'être haï. Nous agiſſons en cela contre nos vrais interêts, en même tems que nous montrons notre mauvais cœur ; car il nous importe beaucoup plus d'être aimés, que d'être eſtimés. L'amitié eſt la ſource des avantages les plus ſolides que nous puiſſions tirer des autres hommes. Ce n'eſt pas à ceux qu'on eſtime, qu'on ſe plaît à faire du bien, c'eſt à ceux qu'on aime. L'eſtime toute ſeule n'eſt point bienfaiſante.

DU NATUREL.

JE dis *du naturel*, comme on dit *du ſublime*. J'éclaircis mon titre en le juſtifiant.

I.

Ecrire naturellement, c'eſt écrire d'une maniere qui paroiſſe n'avoir point coûté.

Ce n'eſt que par réflexion qu'on juge qu'un bel Ouvrage écrit naturellement a dû couter. On ſçait par expérience, & par l'aveu des meilleurs Ecrivains, que des beautés continuës ne peuvent être que le fruit du travail; qu'il eſt impoſſible que tout ſe préſente d'abord à l'eſprit dans le point de perfection néceſſaire pour ſoutenir les yeux d'un Lecteur éclairé; & que quand l'homme qui a le plus de talent & de facilité, écrit tout ce qui ſe préſente à ſon imagination, & de la maniere qu'il s'y préſente, ſon Ouvrage eſt mêlé de bonnes & de mauvaiſes choſes, & de choſes tantôt bien, tantôt mal exprimées. On rencontre quelquefois tout d'un coup la meilleure penſée

ſée ſur un ſujet, & la meilleure maniere de l'exprimer ; mais le contraire arrive plus ordinairement.

I I.

Les penſées les plus convenables à un ſujet, & l'expreſſion la plus convenable à ces penſées, donnent un air naturel au diſcours. Il ſemble que rien n'a dû moins coûter que ce qui convient le mieux, & que l'expreſſion propre a dû s'offrir d'abord.

Une ſuite de ce principe, eſt que l'ordre & la liaiſon des penſées entr'elles rendent le Diſcours naturel. Il ne ſuffit pas que toutes les penſées qu'on employe conviennent au ſujet, il faut qu'elles ſe conviennent entr'elles ; que les unes amenent les autres & les préparent, enſorte que l'eſprit du Lecteur y ſoit conduit ſans effort.

L'omiſſion de ce que le Lecteur ſupplée aiſément, n'empêche pas que le Diſcours ne paroiſſe naturel & coulant, parce qu'il eſt naturel de retrancher ce qu'il eſt aiſé de ſuppléer. Au contraire il y auroit une ſorte d'affectation à proceder en toutes ſortes de matieres, comme en Géometrie, par une ſuite d'idées liées immédiatement

les unes aux autres. D'ailleurs le retranchement de ce qui ſe ſupplée de ſoi-même, rend le Diſcours plus rapide & plus vif, & par-là plus naturel. Il n'eſt donc pas néceſſaire pour que les idées ſe ſuccedent dans un ordre qui paroiſſe naturel, qu'elles naiſſent immédiatement les unes des autres. Une conſequence peut être éloignée de ſon principe, & néanmoins paroître naturelle, quand on apperçoit aiſément les autres conſequences qui la lient au principe. Il faut aller rapidement à ſon but, en franchiſſant tous ces petits intervalles. L'eſprit aime à appercevoir pluſieurs choſes à la fois, pourvû qu'il les apperçoive facilement. Mais ce qui eſt facile à l'un, ne l'eſt pas à l'autre; ce qui n'eſt qu'un pas pour un géant, eſt un ſaut pour un nain. Ainſi un Diſcours qui paroîtra très-naturel & très-clair à certains Lecteurs, ne le paroîtra pas à d'autres moins pénetrans.

En general ce qui demande beaucoup d'application pour être bien compris, ce qui ſemble obſcur d'une obſcurité qui vient plutôt du ſtile que des choſes mêmes, ne paroît pas naturel, du moins la premiere fois qu'on le lit. Ce que nous liſons avec effort nous paroît avoir été compoſé de même. Ce qui nous coûte à

entendre, nous paroît avoir coûté à penſer. Mais il arrive ſouvent que nous trouvons fort naturel à une ſeconde lecture, ce qui ne nous l'avoit pas paru à une premiere.

III.

On peut écrire facilement & peu naturellement. Un grand exercice, joint à un tour d'eſprit particulier, peut rendre facile à de certaines perſonnes une maniere d'écrire peu naturelle, qui coûteroit beaucoup à d'autres, ou même leur ſeroit impoſſible. Il eſt ſi vrai que le naturel dans ſon origine, & ſelon l'acception la plus commune de ce mot, c'eſt le facile, ou ce qui le paroît, que lorſque quelqu'un eſt parvenu à écrire facilement d'un ſtile peu naturel, on dit qu'il lui eſt devenu naturel.

IV.

Le ſtile peut être ſingulier & naturel tout enſemble. Tel ſtile nous frappe par ſa ſingularité; il ne reſſemble en rien aux autres ſtiles que nous connoiſſons; nous ne ſommes point tentés de croire que nous l'imiterions aiſément; & cependant nous y trouvons quelque choſe de

naturel, de ſimple, & d'aiſé. Nous ſentons bien qu'il coule d'une plume facile. Tel eſt, à mon avis, le ſtile de M. *de Fontenelle.*

V.

La converſation ordinaire, & même celle des derniers d'entre le peuple, eſt pleine d'une infinité d'expreſſions très-heureuſes, qui de la bouche de ceux qui en ſont les auteurs, ont paſſé inſenſiblement dans toutes les bouches : à force de les avoir entenduës, on les entend ſans réflexion ; elles ne frappent plus, & on eſt bien éloigné d'y ſoupçonner de l'eſprit. Cependant quelques-unes de ces façons de parler ſont ſi ingénieuſes, qu'on les trouveroit peut-être précieuſes & affectées, ſi elles étoient nouvelles ; & je croirois volontiers qu'on les a trouvées telles dans leur naiſſance. L'habitude nous fait paroître naturel ce qui nous avoit paru d'abord trop recherché ; & à la fin on en vient quelquefois juſqu'à le trouver plat & inſipide.

VI.

Les négligences donnent un air naturel au Diſcours, en lui ôtant l'air de tra-

vail ; & c'eſt en ce ſens qu'on dit qu'elles ſont quelquefois des graces. Elles embelliſſent le Diſcours, non par elles-mêmes, & en tant que beautés, puiſqu'au contraire elles ſont au moins de petites fautes, mais parce qu'elles nous font juger que l'Ouvrage où elles ſe trouvent a peu coûté. La preuve que les négligences ne plaiſent que par-là, c'eſt qu'elles déplaiſent lorſqu'elles ſe rencontrent dans un Ouvrage, qui paroît d'ailleurs écrit avec beaucoup de ſoin. Alors elles ne peuvent ſervir à faire juger qu'il a peu coûté, parce que le gros de l'Ouvrage éloigne cette impreſſion. Au lieu donc de faire croire qu'il a peu coûté, elles font ſeulement voir qu'il n'eſt pas par-tout également travaillé, que l'Auteur n'a pas voulu ſe donner la peine d'en corriger les fautes, ou même qu'il ne les a pas apperçuës. Or cette impreſſion eſt déſagréable. Les négligences déparent un Ouvrage qui a l'air travaillé, ou qui devroit être travaillé.

Nous ſommes quelquefois bien aiſes, pour me ſervir de l'expreſſion de M. *Paſcal*, de trouver un homme, où nous nous attendions de trouver un Auteur. Quelquefois auſſi nous voulons trouver un

Auteur, & non point un homme.

Mais, dit-on, les négligences relevent les beautés d'un Ouvrage, & les font paroître avec plus d'éclat : elles font dans un Ouvrage l'effet que les Ombres font dans un Tableau.

Je réponds qu'il n'eſt pas toujours vrai qu'une beauté précedée ou ſuivie d'une faute, en paroiſſe plus belle ; car je ne parle que des négligences qui ſeroient des fautes, & non pas d'un tour plus ſimple, ou plus familier, d'une expreſſion moins pompeuſe ou moins délicate. Bien-loin que ce qui eſt moins brillant ſoit une faute, ce n'eſt pas même toujours une négligence, & c'eſt ſouvent une beauté.

Je dis donc qu'il ne faut quelquefois qu'une de ces négligences qui ſont des fautes, pour gâter un bel endroit d'un Ouvrage, & un certain nombre d'endroits négligés dans un Ouvrage, pour en diminuer conſiderablement le prix, & même pour le gâter tout entier ; enſorte que les beautés y ſeront preſque en pure perte. Quelque plaiſir que vous ayent fait certains endroits d'un Ouvrage, vous ne le reliſez pas volontiers, ſi d'autres endroits en auſſi grand nombre vous ont conſiderablement déplû. Les Ouvrages

qui réuſſiſſent le plus, du moins dont le ſuccès eſt le plus conſtant & le plus durable, ne ſont pas ceux dans leſquels il y a plus de beautés, mais ceux dans leſquels il y a moins de défauts. A tout prendre, ils ſont plus de plaiſir. C'eſt un grand vice dans un Ouvrage d'agrément, que d'être inégal. Nous aimons les plaiſirs purs, & nous les préférons ſouvent à de plus grands plaiſirs mêlés de peines. Cela eſt vrai, ſur-tout du plaiſir de la lecture, lorſqu'on ne lit que pour le plaiſir. Il n'y en a guéres où le mélange du dégoût ſe faſſe ſentir plus vivement.

Homere & *Virgile* parmi les Anciens; *Corneille* & *Racine* parmi les modernes, ſont un grand exemple de ce que je dis. Et pour ne parler que des deux derniers, tous les connoiſſeurs conviennent que les beautés de *Corneille* ſont bien au deſſus de celles de *Racine*; mais celui-ci eſt plus égal, il a bien moins de défauts. Auſſi *Corneille* eſt-il plus eſtimé de la plûpart des gens du métier, & *Racine* plus goûté du Public. Il y a ſans doute d'autres raiſons de cette préference qu'on donne communément à *Racine* ſur *Corneille*; mais celle-ci eſt une des principales.

Quand il ſeroit vrai qu'une beauté précedée d'une faute en paroîtroit plus belle,

on perdroit d'un côté ce qu'on gagneroit de l'autre ; car une faute precedée d'une beauté en paroîtra plus choquante ; mais la verité eſt qu'il y a bien plus à perdre qu'à gagner dans ce mélange. On apperçoit plus facilement, comme je l'ai dit dans une autre occaſion, & on ſent plus vivement les défauts que les beautés. D'ailleurs les défauts que nous rencontrons dans un Ouvrage, diminuent notre eſtime pour l'Auteur ; & par-là, le plaiſir que nous prenons à la lecture de ſon Ouvrage. Nous concevons de l'eſtime pour un Auteur, parce que ſon Ouvrage nous fait plaiſir ; & cette eſtime augmente enſuite le plaiſir que nous cauſe ſon Ouvrage.

La comparaiſon tant de fois répetée, des Ombres dans les Tableaux, ne peut ſervir à juſtifier les négligences des Ecrivains. Car les Ombres ne ſont pas des négligences dans les Tableaux, mais des couleurs obſcures ou moins vives, qui ont leur beauté comme les autres couleurs. Ce ſont les endroits les plus ſombres d'un Tableau, qui rehauſſent l'éclat de ceux qui doivent frapper davantage. Ils les embelliſſent, & ils en ſont embellis à leur tour. Cette comparaiſon ne prouve donc que la néceſſité de la variété dans le

ſtile.

ſtile. Il ne peut jamais y avoir trop de beautés dans un Ouvrage fait pour plaire; mais il peut y avoir trop d'une ſorte de beautés. Un ſtile trop uniforme, quelque beau qu'il ſoit, ennuye bientôt. C'eſt par exemple le défaut du ſtile de M. *Flechier* : il ſeroit plus agréable s'il étoit plus varié. L'antitheſe y domine trop, & revient trop ſouvent. D'ailleurs c'eſt de toutes les figures celle qui demande le plus d'art & de travail, pour être bien maniée, & par conſequent la plus capable de faire paroître le Diſcours peu naturel, ſi on l'employe trop frequemment.

V I I.

Le naturel n'eſt une perfection & un mérite dans le ſtile, qu'autant que les autres qualités d'un bon ſtile s'y trouvent jointes. Ainſi quand on dit qu'il faut écrire naturellement, on ne veut pas dire que le ſtile eſt bon dès qu'il eſt naturel, on veut dire ſimplement qu'il ne vaut rien, ou qu'il vaut moins, s'il ne l'eſt pas.

Pluſieurs des Auteurs écrivent fort naturellement & fort mal, d'un ſtile plat & négligé ; d'autres écrivent peu naturellement & mal ; leur ſtile eſt bizarre

& forcé ſans être ingénieux. Ils voudroient bien être naturels, & ils ne le peuvent. Ils ne dédaignent pas les tours & les expreſſions ordinaires, mais ils ne ſçauroient les trouver. Tout leur coûte à exprimer juſqu'aux choſes les plus ſimples & les plus communes. Enfin quelques Auteurs écrivent fort bien, à cela près que leur ſtile n'eſt pas aſſez naturel, aſſez ſimple. On ne dit pas pour cela qu'ils écrivent mal, du moins on ne doit pas le dire.

Le défaut de naturel vient quelquefois d'un défaut d'eſprit, quelquefois d'un défaut de goût.

VIII.

Voyons maintenant les raiſons du plaiſir que nous fait le naturel. Je les ai déja inſinuées en faiſant voir en quoi il conſiſte ; mais il eſt bon de les marquer plus expreſſément.

Un Ouvrage écrit naturellement pour les penſées & pour le ſtile, nous plaît, parce que nous le liſons ſans peine & ſans effort. Il n'exige point trop d'application.

IX.

Les belles choſes qui n'ont point coûté nous en plaiſent davantage, par l'eſtime

qu'elles nous donnent pour leur Auteur. Elles n'en ſont pas plus eſtimables en elles-mêmes, puiſque le plus ou le moins de facilité à les produire ne les change point ; mais l'eſtime pour l'Auteur ſe meſure également, & ſur le mérite des choſes qu'il produit, & ſur le plus ou le moins de facilité avec lequel il les produit. Or cette eſtime pour l'Auteur augmente celle qu'on a pour ſon Ouvrage. On dit pourtant : Que m'importe qu'un livre ait coûté, ou qu'il n'ait pas coûté à ſon Auteur ; c'eſt une circonſtance étrangere au livre même : tout ce qui m'importe, c'eſt qu'il ſoit bon. Tout cela eſt exactement vrai ; on ne peut s'empêcher de le penſer ; mais cela ne regle ni l'impreſſion que nous recevons d'un Ouvrage, ni le jugement que nous en portons en conſequence de l'impreſſion qu'il nous a faite. Beaucoup de Recueils de lettres, beaucoup de Mémoires, de Piéces de Vers, ne nous plaiſent tant, que parce que nous ſçavons que ces Ouvrages ont peu coûté à leurs Auteurs. Nous avons raiſon d'eſtimer ceux-ci. Quoique leurs Ouvrages ſoient très-imparfaits, il a fallu beaucoup d'eſprit pour les faire auſſi facilement ; mais c'eſt une illuſion d'eſtimer les Ouvrages à cauſe des Auteurs.

X.

On n'excuſe point un mauvais Ouvrage, en diſant qu'il n'a point coûté, lorſque l'Auteur à dû le travailler; au contraire il en deplaît davantage par le mauvais gré qu'on ſçait à l'Auteur de ſa négligence. C'eſt un mépris pour le Public que de lui donner des choſes négligées & faites à la hâte ; ce mépris l'offenſe & l'indiſpoſe contre l'Ouvrage. Cela eſt vrai, ſur-tout des Piéces de théatre, & des Diſcours publics faits en certaines occaſions éclatantes. Un homme qui fait un livre, invite en quelque ſorte tout le monde à le lire. Mais il ſemble que faire joüer une Piéce de théatre, prononcer publiquement une Harangue, une Oraiſon funébre, c'eſt une ſorte d'invitation plus expreſſe. Or il eſt offenſant d'inviter le monde, quand on n'a pas fait tout ce qui dépend de ſoi pour le bien traiter. Il y a des occaſions où il faut donner à manger à ſes amis familiérement, & ſans cérémonie ; il y en a d'autres où ils exigent en quelque ſorte qu'on leur faſſe des façons.

XI.

Ce ſeroit nous prévenir contre un Ou-

vrage, que de nous dire qu'il a été fait ſans peine & en peu de tems, parce qu'ordinairement ce qui a été fait ainſi ne vaut rien. Cette prévention augmente quelquefois notre plaiſir, parce que le beau fait d'autant plus d'impreſſion, qu'on s'attendoit moins à le trouver; mais le plus ſouvent elle le diminue, & ce qui eſt bon paroît mauvais, ſi on s'eſt attendu à le trouver tel. Par la même raiſon il arriveroit preſque toujours que notre eſtime diminueroit pour un Ouvrage, ſi l'on nous diſoit, après que nous l'avons lû, qu'il a peu coûté à ſon Auteur. La prévention auroit, ſi j'oſe le dire, un effet rétroactif: nous penſerions que nous nous ſommes mépris, & que nous avons trouvé l'Ouvrage plus beau qu'il n'eſt en effet. Enfin nous jugerions que l'Auteur auroit toujours eu tort de ne pas le travailler davantage; parce qu'il l'auroit rendu encore plus parfait, en y employant plus de tems & de ſoin. Il y a quelquefois de petits Ouvrages excellens, qu'un moment, pour ainſi dire, a enfantés; mais il eſt rare, pour peu qu'ils ayent d'étenduë, qu'il n'eût pas été poſſible de les perfectionner davantage.

XII.

Le naturel nous plaît encore, parce qu'il a un air de modeſtie : au contraire l'affectation a un air de vanité. On ſçait bien que la plûpart des Auteurs, ſurtout les Auteurs d'Ouvrages d'agrément, n'écrivent que par vanité ; mais on ne veut pas que cela s'apperçoive trop ſenſiblement dans leurs Ouvrages, & qu'ils paroiſſent s'y être propoſé autre choſe que l'inſtruction ou le plaiſir des Lecteurs.

Les Auteurs veulent paſſer pour gens d'eſprit, & ceux qui écrivent avec affectation veulent paſſer pour beaux eſprits. Or cette vanité eſt plus choquante que l'autre. Il n'y a perſonne qui ne croye avoir de l'eſprit, mais on ne croit pas toujours avoir du bel eſprit ; & quelque mépris qu'on attache à cette qualité, il n'y en a guéres qu'on ambitionne davantage. Quand on dit de quelqu'un pour le loüer, que c'eſt un bel eſprit, on croit dire bien plus que ſi l'on diſoit ſimplement que c'eſt un homme d'eſprit. On donne plus volontiers cette derniere loüange, on la prodigue même ; on ne croit pas élever celui à qui on la donne au deſſus de ſoi. Ce n'eſt preſque pas une diſtinc-

tion que d'avoir de l'eſprit ; mais c'en eſt une bien flatteuſe que d'être un bel eſprit. Si ce titre eſt preſque devenu une injure, l'envie y a bien contribué.

XIII.

Si le deſſein de montrer de l'eſprit en écrivant, fait trouver beaucoup de belles penſées & d'heureuſes expreſſions, c'eſt auſſi une occaſion de penſées fauſſes, & d'expreſſions peu juſtes. Quand on cherche le brillant, il arrive ſouvent qu'on le préfere au ſolide. On aſſocie de mauvaiſes pointes à des traits vrayement ingenieux. On va, ſi je puis m'exprimer ainſi, de la fleur à la fleurette, du vrai beau à ce qui n'en a que l'apparence ; & c'eſt en effet ce qui eſt arrivé à pluſieurs de nos meilleurs Ecrivains, juſqu'au regne de *Louis XIV.*

Quelques perſonnes ſemblent craindre aujourd'hui que nous ne retombions inſenſiblement dans ce mauvais goût ; & véritablement il faut avoüer que le goût de notre ſiecle, eſt un peu different du goût du ſiecle paſſé. Les bons Ouvrages qui paroiſſent aujourd'hui, ſont peut-être moins ſimples, &, ſi cela ſe peut dire, plus brillantés que ceux de *Moliere*, de

la Fontaine, de *Racine*, &c. Ceux mêmes qui recommandent le plus l'ancienne ſimplicité, donnent dans le brillant moderne auſſi bien que les autres. Mais il faut avoüer en même tems, qu'on n'a jamais mieux connu le prix de la juſteſſe, qu'on le connoît maintenant ; qu'on n'a jamais été plus ſevere contre tout ce qui s'en écarte, plus ennemi du faux, plus ami du vrai, plus habile à le diſtinguer du faux le plus ſpecieux & le mieux déguiſé, en un mot plus difficile à contenter en matiere d'Ouvrages d'eſprit ; & qu'enfin nous n'en avons point de plus ſolides & de plus judicieux que ceux de quelques Auteurs, à qui on a le plus reproché dans ces derniers tems l'affectation & l'envie de briller. Ainſi je dirois volontiers que l'alliance du bel eſprit avec la juſteſſe, eſt le caractere de notre ſiecle.

XIV.

Les Ouvrages où l'on ſe propoſe un but ſérieux, comme de perſuader une verité importante, ne ſçauroient être trop naturels, & ne doivent pas être trop ingénieux, parce que trop d'eſprit porte à ſe défier de celui qui parle, ou de l'Auteur d'un Livre. On ne perſuade point,

quand on donne lieu de douter ſi on a véritablement en vuë de perſuader, plutôt que de montrer qu'on a de l'eſprit. En faiſant douter ſi vous voulez ſincerement perſuader, vous faites douter ſi vous êtes vous-même véritablement perſuadé. Or pour perſuader, il faut paroître fortement perſuadé ; & c'eſt pour cela qu'on dit qu'il faut l'être effectivement, parce qu'il eſt difficile de le paroître lorſqu'on ne l'eſt pas.

Si l'on n'avoit affaire qu'à des perſonnes raiſonnables, il ne ſeroit pas néceſſaire pour les perſuader, de leur paroître perſuadé, il ſuffiroit de leur dire de bonnes raiſons. Mais le commun des hommes ne ſe connoiſſant guéres en bonnes & en mauvaiſes raiſons, il eſt très-naturel qu'ils ſe défient de celles qui ne perſuadent pas celui qui leur parle, & qu'ils s'en défient même à proportion qu'il les leur expoſe avec plus d'eſprit & d'habilité. Car plus celui qui parle a d'eſprit & de ſçavoir, plus il eſt probable que ce qu'il croit eſt vrai, & que ce qu'il ne croit pas eſt faux. Si donc on a lieu de croire qu'il n'eſt pas perſuadé de ce qu'il dit, plus les raiſons qu'il apporte pour le prouver paroiſſent fortes & convaincantes par le grand jour où il les met, & le beau tour qu'il ſçait leur donner,

plus ceux qui l'écoutent ont ſujet de les croire fauſſes.

Nous ſommes machinalement diſpoſés à recevoir l'impreſſion des ſentimens dont les autres ſont affectés ; & cette diſpoſition machinale eſt ſi forte dans le commun des hommes, qu'un moyen preſque certain de les perſuader de quelque choſe que ce ſoit, c'eſt d'en paroître ſoi-même bien perſuadé. Ce ne ſont ni les bons raiſonnemens, ni les ſophiſmes qui éclairent ou qui ſéduiſent la multitude, ce ſont les mouvemens qui l'entrainent.

Trop d'eſprit eſt encore un obſtacle à la perſuaſion, en détournant l'attention du fonds des choſes, pour l'appliquer à la maniere dont elles ſont exprimées. Ce n'eſt pas que pour faire recevoir la verité, il ne faille la dire d'une maniere qui plaiſe ; mais c'eſt au cœur qu'il importe de plaire plutôt qu'à l'eſprit : or on ne plaît au cœur qu'en y excitant des ſentimens. Dans les Ouvrages deſtinés à la perſuaſion, il en eſt du ſtile comme de l'eau ; la meilleure eſt celle qui n'a aucun goût. Le meilleur ſtile eſt celui qui n'attire point par lui-même l'attention de l'Auditeur ou du Lecteur, & qui l'applique uniquement au fond des choſes. Jamais l'Orateur n'eſt plus admirable que lorſ-

que faiſant goûter de certaines choſes par la maniere dont il les dit, l'Auditeur rapporte néanmoins ſon plaiſir aux choſes mêmes, & s'imagine qu'elles lui plairoient également de quelque maniere qu'elles fuſſent exprimées.

La regle de ne pas montrer trop d'eſprit, regarde encore les Ouvrages de pur agrément, dans leſquels on ſe propoſe d'intereſſer & de toucher, comme les Tragedies. Elle regarde les Hiſtoires & les Ouvrages de narration, où le Lecteur cherche principalement les faits mêmes ; & enfin tous ceux où l'on introduit des perſonnages, & dans leſquels l'Auteur ne parle pas en ſon nom. Comme ces perſonnages ſont cenſés parler ſur le champ, ce ſeroit aller contre la vraiſemblance, que de les faire parler avec trop d'eſprit.

Mais il y a d'autres Ouvrages où l'on ne cherche guéres que le plaiſir qui naît des choſes ingénieuſes. Tels ſont un Diſcours Academique, un Compliment, un Eloge, &c... Je mets dans le même rang les Ouvrages où l'on ſe propoſe à la verité d'inſtruire, mais ſur des matieres dont la plûpart des Lecteurs ne veulent s'inſtruire que pour le plaiſir, comme la Poëſie. Les Ouvrages de cette eſpece ne

ſçauroient être trop ingénieux, pourvû néanmoins qu'ils ſoient ſolides.

Il me ſemble donc que ceux qui pour condamner un Ouvrage tel, par exemple, que *les Caracteres de la Bruyere*, diſent qu'il y a trop d'eſprit, ne s'expriment pas exactement. Car qu'eſt-ce qu'un Ouvrage plein d'eſprit ? C'eſt un Ouvrage rempli de penſées & d'expreſſions neuves, fines, délicates, ſublimes. Or plus y a de ces ſortes de penſées & d'expreſſions dans un Ouvrage de la nature de celui de M. *de la Bruyere*, plus il eſt parfait, plus il eſt agréable à ceux qui ont eux-mêmes beaucoup d'eſprit. J'avouë qu'il fatigue ceux qui en ont moins ; mais, comme je l'ai dit ailleurs, il ne les fatigue que parce qu'ils ſont foibles. Il leur faut plus d'application qu'à d'autres pour bien ſentir toutes ces beautés, & cette application les laſſe : mais l'Ouvrage n'en vaut pas moins pour être au-deſſus de leur portée ; c'eſt au contraire ce qui prouve ſon excellence. Eſt-ce un défaut dans le ſoleil de répandre une lumiere éclatante, parce qu'il y a des yeux foibles qui ne peuvent la ſoutenir, & qui ſont incommodés d'un trop grand jour ?

XV.

Je ne voudrois pas dire, comme M. *Deſpreaux*, que les Ouvrages les plus naturels ſont ordinairement ceux qui ont été travaillés avec le plus de ſoin. La raiſon & l'expérience, & en particulier les Poëſies de M. *Deſpreaux* même, ſont la preuve du contraire. Il eſt certain néanmoins qu'un Ouvrage deſtiné à l'impreſſion, ne ſçauroit être trop travaillé; s'il en eſt moins naturel, il en ſera plus exact & plus châtié, & c'eſt ce qu'exige principalement le Lecteur.

La regle d'écrire naturellement, quoique ce ſoit une regle generale, regarde plus particulierement certains Ouvrages que d'autres, les Lettres, par exemple. Celles de Madame *de Sevigné*, ſeroient moins belles qu'elles ne le ſont, en tant que Lettres, ſi elles les avoit plus travaillées. Il ſeroit dangereux d'y toucher, & d'en vouloir corriger les négligences. Auſſi Madame *de Sevigné* conſeille-t-elle à Madame *de Grignan* ſa fille, d'éviter toute recherche dans ſes Lettres, de les écrire rapidement, & ſans ſonger à faire de belles Lettres. C'eſt que d'une part il eſt eſſentiel au ſtile épiſtolaire d'être extrêmement naturel, & que de l'autre

l'effet néceſſaire de la recherche & du travail, c'eſt d'ôter plus ou moins l'air naturel au diſcours. Cette propoſition révoltera peut-être, je crois pourtant qu'elle doit paroître exactement vraye à ceux qui l'entendront bien. La preuve tirée du ſtile épiſtolaire eſt ſans réplique. Des Lettres travaillées ne ſeront jamais de bonnes Lettres : ce ſeront peut-être de fort belles Piéces, des Ouvrages très-ingenieux & très-eſtimables en eux-mêmes ; mais ce ne ſeront point de vraies Lettres, des Lettres eſtimables en tant que Lettres, & propres à ſervir de modele en ce genre ; parce que dès qu'elles ſeront travaillées, elles ne ſeront plus auſſi naturelles que des Lettres doivent l'être. Mais il n'en eſt pas des Ouvrages d'eſprit, proprement dits, comme des Lettres : le naturel eſt moins eſſentiel à la plûpart de ces Ouvrages, que la ſolidité, la juſteſſe & l'exactitude ; & ſi le travail peut leur ôter quelques agrémens, lui ſeul en récompenſe peut y mettre les grandes beautés qui en font le principal mérite.

Par-là je réponds à l'objection qu'on pourroit me faire, qu'il y a des Ouvrages fort naturels, & pourtant fort travaillés, par exemple, les Tragedies de *Racine*,

& par conſequent qu'on ne peut pas dire que l'effet du travail ſoit d'ôter l'air naturel. Je réponds, dis-je, que le degré de naturel néceſſaire dans un Ouvrage, n'eſt pas le même qui eſt néceſſaire dans un autre. Ainſi un Ouvrage eſt dit naturel, quoiqu'il le ſoit moins qu'un autre Ouvrage d'un autre genre, lorſqu'il l'eſt autant qu'il doit l'être. Par exemple, *Racine* eſt moins naturel que Madame *de Sevigné*, mais il l'eſt aſſez pour le genre dans lequel il a écrit; & s'il l'étoit davantage, il le ſeroit trop. C'eſt ce qui fait dire abſolument & ſans reſtriction, que *Racine* eſt fort naturel, & même qu'il l'eſt autant que Madame *de Sevigné*; mais on veut dire ſeulement par-là, qu'il l'eſt autant à proportion. Le travail auroit ôté aux Lettres de Madame *de Sevigné* ce naturel qui nous y charme, & il a mis dans les Tragedies de *Racine*, cette correction & cette élegance qui font un de ſes principaux caracteres. Si le ſtile de *Racine* dans ſes Tragedies, n'étoit pas plus travaillé que celui de Madame *de Sevigné* dans ſes Lettres, il nous paroitroit foible & négligé; & ſi le ſtile de Madame *de Sevigné* étoit auſſi travaillé que celui de *Racine*, il nous paroîtroit recherché & affecté.

XVI.

Les perſonnes qui ont beaucoup de vivacité, & celles qui ſont ſans étude, parlent & écrivent ordinairement d'une maniere plus naturelle & plus aiſée, que ceux dont l'eſprit eſt plus peſant & plus lent, & que ceux qui ſont profeſſion expreſſe de Litterature. Les femmes, par exemple, parlent & écrivent plus naturellement que les hommes : la raiſon en eſt, que ceux-ci ayant moins de facilité, ils ſont obligés à plus de travail ; & qu'ayant plus d'étude, ils s'attachent davantage à ſuivre les regles de l'art.

XVII.

Il eſt difficile qu'un Ouvrage beaucoup travaillé ne le paroiſſe pas, & qu'au contraire un Ouvrage fait rapidement paroiſſe travaillé. Quelquefois ce n'eſt qu'après bien des recherches qu'on trouve les penſées & les expreſſions les plus naturelles, & qui ſemblent avoir dû ſe préſenter d'abord. Il peut donc être vrai de quelques endroits d'un Ouvrage, qu'on les ait rendus plus naturels par le travail, mais cela eſt rarement vrai d'un Ouvrage entier.

Ainſi

Ainſi ce ſeroit donc mal réfuter les Ecrivains, qui alleguent pour excuſer leur pareſſe, qu'ils auroient peur en travaillant trop leurs écrits, de les rendre moins naturels ; ce ſeroit, dis-je, les réfuter mal ; que de leur dire que c'eſt le travail même qui donnera à leurs écrits un air facile & naturel, bien-loin de le leur ôter. Ce n'eſt point pour rendre ſon Ouvrage plus naturel, qu'un Auteur le remanie ſans ceſſe, & y repaſſe la lime à pluſieurs repriſes ; c'eſt pour y mettre plus de juſteſſe, plus d'ordre, plus de préciſion : voilà ce qui ne peut être ordinairement que le fruit du travail. Mais ſi un Ouvrage n'eſt pas naturel la premiere fois qu'il ſort des mains de ſon Auteur, il ne le ſera jamais, le travaillât il pendant toute ſa vie. J'aimerois donc mieux répondre à ces Auteurs pareſſeux qui ne reviennent jamais ſur ce qu'ils ont fait, & qui croyent avoir achevé leurs Ouvrages quand ils en ont écrit la derniere ligne ; j'aimerois mieux, dis-je, leur répondre que l'inconvenient qu'ils apprehendent de paroître moins naturels eſt très-peu de choſe, en comparaiſon des autres avantages qu'ils peuvent procurer à leurs écrits en les travaillant & en les corrigeant avec tout le ſoin dont ils ſont capables ; qu'au

reſte un Ouvrage fait pour le Public & deſtiné à l'impreſſion, eſt toujours aſſez naturel, quelque travaillé qu'il puiſſe être, lorſque celui qui l'a compoſé eſt d'un goût & d'un tour d'eſprit qui le portent à penſer & à s'exprimer d'une maniere naturelle.

On m'objectera peut-être qu'il s'enſuit de ce que je viens de dire, qu'un Ouvrage fait à la hâte, & comme on dit, au courant de la plume, doit toujours paroître naturel, ce qui eſt contraire à l'expérience. La réponſe eſt aiſée : j'avoüe qu'un Ouvrage compoſé ſans peine & ſans effort paroît quelquefois beaucoup moins naturel qu'un autre Ouvrage extrêmement travaillé, mais compoſé par un Auteur ami des beautés ſimples & naturelles, & ennemi de toute affectation. Lorſqu'un Lecteur ordinaire lit des Ouvrages dans le goût de ceux de *Lucain* & de *Seneque*, il s'imagine qu'un ſtile ſi affecté eſt le fruit d'un grand travail, au lieu qu'un connoiſſeur ſçait bien que des penſées & des expreſſions que tout autre ne trouveroit qu'avec peine, ne coutent point à de certains Ecrivains, & qu'il leur ſeroit même très-difficile, comme je l'ai déja dit, de penſer & de s'exprimer autrement. Mais un Auteur de ce caractere rendroit ſon Ouvrage

moins naturel encore, en le travaillant davantage ; parce que plus il le travailleroit, plus il y mettroit de ces tours qu'il aime, moins il y laiſſeroit de tours ſimples, & de ces négligences qui malgré la ſingularité du gros de ſon Ouvrage, font voir qu'il l'a peu travaillé.

Quelquefois un Auteur très-affecté dans ſes écrits, paroît aſſez naturel & aſſez ſimple dans la converſation ; mais il ne faut pas toujours lui en ſçavoir gré, & lui en faire un mérite. Il ne ſçauroit trouver ſur le champ ces tours, qui font que le ſtile de ſes Livres n'eſt point naturel. Il voudroit parler comme il écrit, & heureuſement il n'y peut réuſſir.

Je conviens qu'un Auteur qui par un tour d'eſprit particulier, ou par une longue habitude, s'eſt fait une maniere d'écrire qui n'eſt point naturelle, & qui cependant ne lui coûte point, ne pourroit ſans beaucoup de travail réuſſir à écrire naturellement. Mais c'eſt qu'alors il forceroit ſon genie, & n'écriroit plus ſelon ſon goût. Ainſi quand je dis que plus un Auteur de ce caractere travailleroit ſon Ouvrage, moins il ſeroit naturel, c'eſt en ſuppoſant qu'il le travailleroit pour le rendre le plus parfait qu'il pût être, conformement à l'idée qu'il a de la perfection.

Quelques Auteurs qui écrivent peu naturellement, ne tombent dans ce défaut que parce qu'ils cherchent trop à bien écrire : s'ils ſe contentoient des premieres penſées & des premieres expreſſions qui leur viennent à l'eſprit, ils écriroient bien. En cherchant le meilleur, ils manquent le bon.

Un homme d'un goût ſûr, ne ſçauroit trop travailler ſes Ouvrages : il ſçaura toujours bien faire un bon choix entre ſes idées ; & ſi les ſecondes ne valent pas les premieres, il en ſera quitte pour revenir à celles-ci. Mais il en eſt d'autres qui trouvant aſſez aiſément le bon, & ne jugeant néanmoins de la bonté de leurs penſées que parce qu'elles leur ont coûté, choiſiſſent ordinairement celles qui valent le moins. Il n'y a d'autre conſeil à leur donner, que de ſe mettre dans l'impoſſibilité de faire un mauvais choix, en bornant leurs recherches à leurs premieres idées, &, pour ainſi dire, de ne pas faire trop d'uſage de leur eſprit, de peur de jetter leur goût dans l'embarras.

Un Auteur très-fécond, & d'un génie extrêmement vif, faiſant part à un de ſes amis du projet d'un Ouvrage qu'il méditoit, étaloit à ſes yeux tous les materiaux qu'il avoit raſſemblés pour la

compoſition de cet Ouvrage. C'étoit d'abord trois ou quatre plans ou deſſeins generaux, tous differens l'un de l'autre; enſuite une infinité de penſées qu'il étoit viſiblement impoſſible de faire toutes entrer dans un Ouvrage, qui ne devoit avoir que peu d'étendue; & enfin pluſieurs manieres de dire chaque choſe en particulier. En verité, lui dit ſon ami, après l'avoir écouté juſqu'au bout ſans l'interrompre, je vous plains de votre abondance : vous ne ſerez pas peu embarraſſé à faire un choix dans un ſi grand nombre de choſes. Votre imagination taille bien de la beſogne à votre jugement.

XVIII.

L'équivoque des mots eſt ſouvent une ſource de diſputes entre des gens d'eſprit même. Par exemple, j'ai vû agiter la queſtion, lequel eſt le plus naturel de *Corneille* ou de *Racine*; l'un ſoutenoit que c'eſt *Racine*, l'autre que c'eſt *Corneille*; & ils avoient tous les deux raiſon à differens égards. *Corneille* eſt plus naturel que *Racine*, en ce ſens qu'il eſt moins travaillé, moins ſoigné, plus négligé. Il ſonge plus à penſer qu'à s'exprimer. Il eſt plus occupé du fonds des choſes

que du ſtile, & du total de ſon Ouvrage que de ſes differentes parties. Il penſe à bien faire plutôt qu'à plaire. Il obéit à ſon genie, ſans chercher à s'accommoder au goût du Public & du grand nombre. D'un autre côté *Racine* eſt plus naturel que *Corneille*, en ce ſens qu'il eſt plus égal & plus uni, qu'il n'eſt point forcé, ni outré, qu'il employe ordinairement l'expreſſion propre, qu'il ne donne preſque jamais dans la pointe ni dans l'enflure, & qu'il eſt plus à la portée de tout le monde que *Corneille*. Celui-ci penſe & s'exprime ſouvent d'une maniere qui a quelque choſe de fier, de hazardé, &, ſi cela ſe peut dire, de détourné. *Racine* eſt toujours élegant, toujours correct, toujours arrangé. Ainſi un Auteur moins brillant & moins ſingulier que le premier, moins pur & moins châtié que le ſecond, paroîtroit peut-être plus naturel que l'un & que l'autre. Tel eſt, par exemple, *Homere*, c'eſt le plus naturel de tous les bons Poëtes. Il l'eſt même beaucoup plus que *Virgile*, qui comme *Racine* eſt un peu trop ſoigné, trop ſage, trop ami de l'exacte juſteſſe. Au reſte s'il falloit décider la queſtion entre nos deux Poëtes François, je la déciderois ſelon l'opinion commu-

ne, en faveur de *Racine*; il eſt plus naturel que *Corneille*, à prendre ce mot dans ſa ſignification la plus ordinaire. A la verité les faux brillants, les antitheſes affectées, les hyperboles outrées, ne ſont bien fréquentes que dans les premieres Piéces de *Corneille*; au lieu que celles de *Racine* ſont toutes écrites avec une correction, & une régularité qui ne ſe dementent preſque jamais. Ainſi on pourroit dire encore, que lorſque *Corneille* n'eſt point naturel, il l'eſt beaucoup moins que *Racine*, mais auſſi que quand il l'eſt, il l'eſt beaucoup plus. Quelquefois il l'eſt trop, il faut l'avoüer. Il donne tour à tour dans les deux extrêmes de l'enflure & de la négligence. Mais en récompenſe c'eſt dans ſes Ouvrages qu'il faut chercher les plus beaux exemples de ces traits admirables par l'union du grand & du ſimple, du naturel & du noble; témoin le *Qu'il mourût* du vieil *Horace*; le *Moy* de *Medée*, & tant d'autres traits que le Lecteur ſe rappelle ſans doute: *Racine* n'a rien de cette force-là.

Achevons, s'il ſe peut, d'éclaircir la matiere, & de marquer par quelques exemples les differens ſens dans leſquels on prend le mot de *naturel*. Tout le monde convient que les Vers de *Deſpreaux* ne ſont

pas ſi naturels que ceux de *Racine*, c'eſt-à-dire, qu'ils ne ſont pas ſi doux, ſi aiſés, ſi coulans ; car on n'entend pas qu'ils ſoient affectés, qu'on y trouve des pointes, des jeux de mots, ou même trop d'eſprit. On y ſent beaucoup de travail, mais nulle ſorte d'affectation.

Le ſtile de M. *Boſſuet*, tout admirable qu'il eſt par la force & le ſublime qui ſont ſon caractere, a de tems en tems je ne ſçai quoi de dur, d'embarraſſé, de forcé. M. *Flechier* a toujours été accuſé d'affectation, d'une juſteſſe & d'une élegance trop recherchée. M. de *Fenelon* eſt également éloigné de ces deux défauts, ſon ſtile brillant, pompeux & délicat, eſt néanmoins libre, facile & gracieux : c'eſt dommage qu'il ſoit quelquefois un peu trop diffus.

En voilà ſans doute aſſez pour mettre le Lecteur en état d'appliquer mes principes aux bons Auteurs anciens & modernes, de connoître diſtinctement ce qu'il n'avoit peut-être que ſenti confuſément, je veux dire, pourquoi le naturel nous plaît, en quoi il conſiſte, & en combien de manieres plus ou moins vicieuſes on peut s'en écarter.

DE

DE L'ESPRIT.

I.

IL n'y a perſonne qui n'ait de l'eſprit, & qui ne ſoit capable de quelque choſe. Il n'y a perſonne qui ne manque d'eſprit, & qui ſoit capable de tout. Cela doit inſpirer aux uns de la modeſtie, aux autres de la confiance & du courage.

II.

Il y a plus d'hommes qui faute d'éducation, faute d'occaſions d'exercer leurs talens, ou même par pareſſe, ne ſont point ce qu'ils auroient pû être, qu'il n'y en a qui par préſomption s'imaginent être ce qu'ils ne ſont pas, & en conſéquence rempliſſent des places, où s'occupent à des choſes dont ils ne ſont point capables.

Je ne ſçai s'il eſt auſſi vrai qu'on l'a ſouvent dit, que le véritable génie ſurmonte tous les déſavantages de la naiſſance, de l'éducation, de la fortune; qu'un homme né avec beaucoup de génie

pour la Poëſie, la Peinture, &c. deviendra toujours grand Poëte, grand Peintre, &c. Il y a ſans doute pluſieurs exemples qui paroiſſent favoriſer cette opinion : ils ſont éclatans, & on les ſçait ; mais on ignore les exemples contraires ; & ſi on les ſçavoit, peut-être trouveroit-on qu'ils ſont en bien plus grand nombre.

Si l'eſprit eſt ſi rare, c'eſt que tous ceux qui ſont nés pour en avoir, n'en ont pas.

S'il étoit permis d'appliquer le ſacré au profane, je dirois qu'à cet égard, comme par rapport au ſalut, il y en a beaucoup d'appellés & peu d'élus.

Il en eſt des talens comme de l'or & des pierres précieuſes ; nous ne joüiſſons pas de tout ce qui exiſte en ce genre. La plûpart des talens reſtent enfoüis dans des hommes inconnus, comme les Diamans dans les Mines où la nature les a formés.

III.

Je dis dans une compagnie que M. N... a de l'eſprit ; je dis dans une autre qu'il n'en a point, & cela ſans me contredire, ſans mentir, ſans tromper ceux à qui je parle ; au contraire je les tromperois en

leur parlant autrement. Ils n'ont pas les uns & les autres la même idée d'un homme d'eſprit ; ils prennent ces termes dans des ſens fort differens : je dois donc me conformer à leur dictionaire, ſi je veux qu'ils m'entendent.

A la vérité ils ſont peut-être d'accord ſur la définition generale du mot *Eſprit*, & ſur la nature des qualités qui font l'homme d'eſprit ; mais ils ne conviennent pas ſur le degré dans lequel il faut poſſeder ces qualités pour mériter ce titre. Les uns exigent plus, les autres moins, ſelon qu'eux-mêmes, ou ceux qu'ils fréquentent, ont plus ou moins d'eſprit. Ce n'eſt que la connoiſſance de la perfection qui nous dégoûte de la médiocrité, & on ne juge de l'une & de l'autre que par comparaiſon. Toutes les grandeurs ſont relatives ; les grandeurs ſpirituelles, auſſi bien que les materielles.

I V.

Les perſonnes les moins ſuſceptibles d'inſtruction, ſont celles qui ont en même tems peu d'eſprit, & beaucoup de vivacité. Les ſots péſans & froids, ceux qu'on appelle ſtupides, ſont plus capables d'application ; ils écoutent au moins

ce qu'on leur dit, y font enſuite quelques réflexions ſelon leur portée, & amaſſent ainſi peu à peu des connoiſſances & des principes qui leur ſervent dans les occaſions à regler leurs jugemens.

Les ſots de la premiere eſpece, les ſots vifs & étourdis, ſont les plus ſots de tous, ou du moins les plus irrévocablement ſots. Leur peu d'eſprit fait qu'ils ne peuvent rien produire d'eux-mêmes; leur extrême vivacité fait qu'ils ne peuvent rien apprendre.

Il eſt moins difficile d'étendre un eſprit borné, que de redreſſer un eſprit faux.

V.

Il y a des eſprits excellens, capables d'inventer, de découvrir, & de pouſſer leurs découvertes auſſi loin qu'elles peuvent aller. Il y en a d'autres qui n'ont que des demi-vûës, des idées confuſes & bornées, dans leſquelles néanmoins il y a du vrai & du nouveau. D'autres enfin, incapables de ces demi-vûës & d'aucune idée vraiment nouvelle, ſont cependant très-capables d'éclaircir & de perfectionner celles qu'on leur aura communiquées. Quelques lignes qu'ils rencontrent dans un Livre, ſouvent peu con-

nu & peu digne de l'être, & que tout autre auroit lûës ſans réflexion; une propoſition jettée comme au hazard dans la converſation, & que perſonne ne s'eſt aviſé de relever; en un mot le plus foible commencement de penſée, eſt pour eux une ſource féconde de penſées également ingenieuſes & ſolides. Ce peu leur a ſuffi pour les mettre en train de penſer, mais il leur étoit néceſſaire, & ils n'auroient jamais rien penſé d'eux-mêmes. Il y a dans le monde bien des eſprits de ce caractere; & la République des Lettres ne leur a guéres moins d'obligation qu'aux génies ſuperieurs.

Le terroir le plus favorable à la naiſſance & à la production de certaines plantes, ne l'eſt pas toujours à leur accroiſſement; il faut les tranſplanter ailleurs, ſi l'on veut qu'elles profitent, & qu'elles viennent à bien. Il en eſt de même de beaucoup de bonnes penſées qui auroient peri dans l'eſprit où elles ſont nées, ſi elles n'avoient pas paſſé dans un autre.

V I.

On traite ſouvent d'Ouvrages frivoles, & on a bien raiſon dans un ſens, ceux dont le but principal eſt de plaire plutôt que

d'inſtruire, & d'exciter des ſentimens, plutôt que de donner des connoiſſances; cependant ils apprennent bien des choſes à une perſonne qui les lit avec réflexion. Il y a une maniere de lire des Piéces de théatre, des Romans, qui fait, pour ainſi dire, changer de nature à ces Ouvrages. Ils deviennent des Livres philoſophiques entre les mains d'un Lecteur Philoſophe; ils le font & ſentir, & penſer. En réflechiſſant ſur les ſentimens qu'ils excitent en lui, en cherchant les cauſes de ſon plaiſir, il s'inſtruit ſur la nature de l'art qu'on a employé pour lui plaire; & ce qui eſt bien plus important encore, il apprend à ſe connoître lui-même, à connoître l'homme.

VII.

L'eſprit eſt journalier, & ſur-tout cette faculté de l'eſprit qu'on appelle imagination, & qui produit les Ouvrages d'agrément: il ne faut point la forcer; il ne faut point lui demander plus qu'elle ne veut donner. Outre que les efforts qu'on fait dans ces momens d'engourdiſſement & de ſterilité, ſont preſque toujours inutiles, ils ſont encore très-dangereux pour la ſanté, & peuvent jetter enfin dans un

épuiſement d'où naît une impuiſſance abſoluë de penſer. Combien de gens d'étude, qui diſſipateurs, pour ainſi dire, de leur eſprit, à force d'en avoir eu, n'en ont plus.

Mes Ouvrages ne m'ont jamais beaucoup coûté, me diſoit un homme qui nous en a donné de fort beaux. Je ne m'opiniâtre point au travail lorſque je ne m'y ſens point diſpoſé. Les idées en ſe preſentant, me mettent la plume à la main : dès qu'elles ceſſent de venir, je la quitte ; & pour moi, chercher le beau, ce n'eſt guéres que l'attendre.

Il y a des gens de beaucoup d'eſprit, qui ſont en même tems peu capables d'application, par la délicateſſe de leur temperamment ; deux heures de travail les épuiſent, & leur ôtent la moitié de leur eſprit. S'ils veulent continuer de s'appliquer à la compoſition malgré cet épuiſement, ce qu'ils feront ſe reſſentira néceſſairement de leur foibleſſe. Voilà ſans doute une des cauſes des inégalités qu'on remarque dans quelques Livres, dans quelques Piéces d'éloquence & de Poëſie, & même de la difference qui ſe trouve quelquefois entre les Livres, entre les Piéces d'un même Auteur. Ces Piéces ne ſont pas toutes, ou ne ſont pas

par-tout de la même force, parce que leur Auteur y a travaillé dans des tems où il étoit fort different de lui-même : on croit avec raiſon y reconnoître deux mains, & en effet elles ſont l'Ouvrage de la même perſonne, ſans être l'Ouvrage du même eſprit.

VIII.

Qu'on prenne d'une part le plus ignorant & le plus ſçavant de tous les hommes, & de l'autre l'homme du monde qui a le plus d'eſprit, & celui qui en a le moins ; je dis que l'homme d'eſprit ſurpaſſe plus le ſot en eſprit, que le ſçavant ne ſurpaſſe l'ignorant en ſçience. D'ailleurs la difference de l'homme d'eſprit au ſot, eſt infiniment plus précieuſe & plus eſtimable que celle du ſçavant à l'ignorant. Mais cette derniere difference eſt bien plus ſenſible & bien plus frappante que l'autre. Il eſt aiſé de marquer en quoi elle conſiſte : le ſçavant ſçait les Langues, l'Hiſtoire, les Mathematiques, &c. l'ignorant ne ſçait rien de tout cela, & connoît ſon ignorance. De-là l'admiration outrée du vulgaire pour les ſçavans.

L'ignorance ſe connoît elle-même par elle-même ; mais on ne connoît qu'on

manque d'eſprit, que par ce qu'on a d'eſprit. L'extrême ſtupidité ne ſe connoît point. L'ignorant juge plus favorablement du ſçavant, que le ſot ne juge de l'homme d'eſprit. Notre ignorance nous groſſit ordinairement la ſcience des autres; au lieu que notre ſotiſe nous diminuë leur eſprit. On n'apperçoit l'eſprit dans les autres, qu'à proportion qu'on en a ſoi-même.

La plûpart des ſots croient n'être qu'ignorans.

I X.

Le plus grand obſtacle à la connoiſſance de la vérité, n'eſt pas la foibleſſe de l'eſprit humain, mais plutôt l'humeur, les paſſions, les préventions. Un homme eſt dans l'erreur, vous cherchez à le défabuſer; vous raiſonnez avec lui, & vos raiſonnemens ſont ſimples, clairs, évidens: cependant il ne ſe rend point; il n'eſt pas même ébranlé; il ne paroît pas vous entendre. Vous en êtes ſurpris; & vous vous écriez: Que cet homme a l'eſprit faux! qu'il eſt ſtupide! Ou bien vous le ſoupçonnez de mauvaiſe foi. Vous vous trompez; & pour découvrir la vraie cauſe de l'opiniâtreté de l'homme en queſtion, raiſonnez avec lui ſur toute

autre matiere : choiſiſſez-en une plus abſtraite & plus profonde ; employez des raiſonnemens plus fins, plus compliqués. On vous entendra de reſte ; on vous applaudira : on demandera s'il eſt poſſible qu'il y ait des gens d'une opinion contraire à celle dont vous venez d'apporter les preuves. Alors vous trouverez de l'eſprit à celui qui vous paroiſſoit il n'y a qu'un moment en manquer tout à fait. C'eſt qu'on en a preſque toujours aſſez, quand on peut faire uſage de tout celui qu'on a. Ainſi cette qualité qui fait qu'on porte ordinairement des jugemens juſtes, n'eſt pas une ſimple qualité de l'eſprit : ce n'eſt pas ſeulement un effet de la pénetration & de l'étenduë de l'eſprit ; c'eſt encore une ſuite & une dépendance de ce qu'on appelle proprement le caractere. Ce ne ſont pas toujours les eſprits les plus pénetrans & les plus étendus, en un mot les plus grands eſprits, qui ont le plus de juſteſſe. Il s'en trouve ſouvent davantage dans un homme d'un eſprit médiocre, mais ſans paſſion & ſans humeur, & d'un caractere doux & moderé.

X.

Mr. N... a infiniment d'eſprit & de

ſçavoir; mais c'eſt en même tems l'homme du monde le plus contrediſant, parce qu'il eſt plein d'humeur & de vanité. De-là l'impoliteſſe la plus groſſiere, & ſouvent même l'extravagance la plus outrée. Il ne parle avec douceur & avec raiſon, que quand il parle le premier; car il ne ſuffit pas de ne le point contredire. Il y a preſque autant d'inconvénient à être de ſon avis, qu'à n'en être pas : il abandonne & combat l'opinion qu'il vient de ſoutenir, auſſitôt que quelqu'un l'adopte; il n'y a donc de ſûreté qu'à ne lui répondre abſolument rien. Il eſt vrai qu'alors il ſe taît, & qu'on eſt bientôt privé du plaiſir de l'entendre; parce qu'il n'en trouve lui-même à parler, qu'autant qu'il contredit & qu'il diſpute.

XI.

Un homme d'eſprit eſt difficile, ou plutôt délicat; & en quelque ſorte il en eſt fâché : il voit ce qu'il y perd; il tâche du moins de ne le point paroître; il diſſimule. Au contraire un ſot blâme tout, & n'approuve rien, & fait le difficile ſans l'être. N'eſt-ce pas le plus grand de tous les ridicules ?

Un ſot diſoit beaucoup de mal d'un

Ouvrage médiocre. Quelqu'un lui répondit : Vous vous trompez, Monsieur, prenez-y garde, cet Ouvrage-là doit vous paroître fort beau.

L'esprit, le goût, le sçavoir, font moins de gens difficiles, que l'humeur, la vanité, la malignité.

Au reste les sots ne se seroient jamais avisés d'affecter de paroître difficiles, si la plûpart des gens d'esprit ne l'étoient pas ; ils le sont donc, & il est très-naturel qu'ils le soient. Notre siécle, par exemple, est difficile & dégoûté ; & cela devroit être ainsi, n'y eût-il plus de vanité, ni de malignité dans le monde. C'est l'effet nécessaire de cette multitude de bons Ouvrages, qui ont enrichi la République des Lettres depuis environ cent ans, & qui font la plus belle portion de ses richesses. Eclairés par ces Ouvrages, nous connoissons mieux, & nous sentons plus vivement les défauts de ceux qui paroissent aujourd'hui. Nous en connoissons mieux aussi les beautés ; mais accoutumés à de pareilles, ou même à de plus grandes, nous en sommes moins touchés. Les grands plaisirs de la lecture ont été pour nos peres. Après un jeûne assez rigoureux, si je puis m'exprimer ainsi, ils se sont trouvés presque

tout-à-coup aſſis devant une table chargée des mets les plus exquis. Pour nous égaler à eux en ce point, il faudroit qu'on nous donnât maintenant des Ouvrages très-ſuperieurs à ceux que nous avons déja; il faudroit que notre ſiécle ſurpaſſât autant le ſiécle paſſé, que celui-ci l'a emporté ſur les précedens; mais c'eſt ce qui eſt peut-être impoſſible.

Les excellens Artiſtes ſont les bons juges; leurs Ouvrages les éclairent, & leur forment le goût A leur tour les bons juges ſont les grands Artiſtes; la précieuſe gloire dont ils récompenſent le génie, le fait éclore, & le met en mouvement par tout où il eſt. Mais lorſque les connoiſſeurs, dégoûtés ou devenus trop délicats par la multitude des bons Ouvrages, ne loüent plus rien, & blâment tout; lorſque les ſots font de même pour paroître connoiſſeurs, les bons Artiſtes deviennent plus rares. Le génie languit & tombe dès qu'il n'eſt plus excité par un motif ſuffiſant; & c'eſt ainſi que de l'abondance des bonnes choſes, en doit naître naturellement la diſette.

Tel Auteur ſeroit bien plus eſtimé, bien plus conſideré qu'il ne l'eſt, s'il n'avoit fait que la moitié de ſes Ouvrages. Ce n'eſt pas qu'ils ne ſoient à peu-près

également bons, mais ils sont en trop grand nombre ; ils se suivent de trop près ; on en est rassasié, le plaisir baisse, & on en conclud que les Ouvrages baissent aussi. D'ailleurs on s'imaginoit qu'ils coûtoient beaucoup à l'Auteur, & cela en rehaussoit beaucoup le prix : mais puisqu'il en fait tant, il est clair qu'il les fait très-facilement. Il s'est avili par ce qui devoit mettre le comble à sa gloire.

XII.

On rencontre dans des Auteurs de génie, des expressions singulieres, des termes nouveaux, des tours hardis. Quelques-unes de leurs phrases sont composées de mots qui ne se trouvent pas ordinairement ensemble, & qui ne paroissent pas faits les uns pour les autres. Quel stile bizarre, s'écrie un Critique ! Quel jargon ! cela n'est point François, cela ne se dit point. Je réponds au Critique, que si cela ne se dit point, il seroit à souhaiter que cela se pût dire, lorsque cela est net, précis, vif, énergique. Or telles sont plusieurs expressions, plusieurs façons de parler, qu'on a blâmées dans quelques Ouvrages nouveaux. Elles rendent très-bien les idées de ceux qui les

ont employées ; elles les font passer dans l'ame du Lecteur avec le même degré de force & de vivacité qu'elles avoient dans l'ame de l'Auteur, au moment qu'il écrivoit. J'ai vû des gens d'esprit, mais de bonne foi, que ces façons de parler blessoient un peu, parce qu'elles leur paroissoient singulieres & peu Françoises ; je les ai vûs, dis-je, essayer de les changer, & de leur en substituer d'autres plus sages & moins hardies. Mais ils reconnoissoient bientôt que cette correction du langage ne pouvoit se faire qu'aux dépens des choses mêmes ; & qu'en faisant mieux parler l'Auteur, on le faisoit nécessairement moins penser. Or cet aveu est l'apologie, ou plutôt l'éloge des Auteurs censurés ; & en un mot, dès qu'en critiquant on est pourtant obligé de convenir qu'il seroit à souhaiter que ce qu'on critique se pût dire, j'en conclus hardiment qu'on a dû le dire.

A raisonner sur les principes de quelques Ecrivains, on a grand tort de faire tant de cas du stile de *Montaigne*, & de le trouver si agréable. *Montaigne* est un *jargoneur* pour le tems même dans lequel il a écrit ; ses contemporains le lui ont reproché. Il ne respecte point sa langue. Il ose en disposer comme de son propre

bien. Il franchit sans scrupule les bornes de l'usage. C'est un moyen bien facile de dire tout ce qu'on veut. Qui est-ce qui n'auroit pas de l'esprit à ces conditions-là, s'il en vouloit avoir ?

XIII.

Nous jugeons toujours un peu autrement d'un Ouvrage dont nous connoissons personnellement l'Auteur, que nous n'en jugerions s'il nous étoit inconnu. Indépendemment de la prévention qui peut naître de l'amitié ou de la haine, cette habitude avec l'Auteur d'un Ouvrage nous y fait ordinairement appercevoir des beautés ou des défauts, que nous n'y verrions pas sans cela.

Il ne seroit pas de l'interêt de la plûpart des Auteurs d'être connus de leurs Lecteurs.

Ce ne sont pas toujours les amis de l'Auteur qui estiment le plus son Ouvrage.

Quand un tel, disoit quelqu'un, feroit un Livre qui me paroîtroit bon à moi-même, je croirois que je me trompe, plutôt que de juger que le Livre fût effectivement bon.

M. de * * * me parle d'un certain Livre

vre avec beaucoup d'éloges : deux jours après il m'en parle avec assez de mépris ; dans l'intervale il avoit vû l'Auteur.

XIV.

Nous voyons un homme pour la premiere fois ; sa conversation nous enchante ; il nous paroît avoir infiniment d'esprit. Cependant il n'a dit que des choses ausquelles nous n'aurions pas fait d'attention dans la bouche de ceux que nous voyons ordinairement.

En estime & en amitié, de même qu'en amour, il y a bien de petites inconstances passageres, dont il ne faut pas paroître s'appercevoir.

XV.

Un homme disoit à un autre : Je sçai ce que vous valez, & vous ne sçavez pas ce que je vaux. C'est que le premier étoit un homme d'esprit & de goût ; & le second, un homme d'imagination & de génie.

Tous ceux qui ont de l'esprit ne sont pas de bons juges en matiere d'esprit ; ce ne seroit pas un petit éloge que de dire de quelqu'un, qu'il trouve de l'esprit à tous ceux qui en ont.

Un homme d'esprit peut paroître un

sot, non-seulement à un sot, mais encore à un autre homme d'esprit, & cela sans que les passions s'en mêlent.

XVI.

Les plus belles inventions sont dûës en partie au hazard. On ne trouve point, on rencontre : mais c'est encore beaucoup que de rencontrer ; pour cela il faut au moins de bons yeux. Un sot rencontre souvent inutilement ; semblable au Coq de la Fable, il voit, il touche une chose d'un grand prix, & la laisse-là faute de la connoître.

Le hazard nous met quelquefois sous les yeux de certaines choses, qui vûës par un homme d'esprit, lui auroient fait faire d'heureuses découvertes.

Souvent un homme d'esprit en cherchant une chose en trouve une autre, & on dit qu'il l'a trouvée par hazard : mais puisqu'il étoit sur la voye qui y conduit, & qu'il a fait, quoique dans une autre intention, tout ce qu'il falloit faire pour la trouver ; ce n'est, comme on l'a fort bien remarqué, qu'un demi-hazard, qui n'ôte presque rien à la gloire de l'inventeur. *

* *Discours préliminaire par le P. Castel, à la tête de l'Analise des infiniment Petits, par M. Stone.*

Quant aux découvertes ſemblables à celles de cet Indien qui découvrit, dit-on, les Mines du Pérou, en arrachant un arbuſte qui tenoit à une de ces Mines, on peut dire abſolument & ſans reſtriction, que c'eſt le hazard qui les a faites ; or il y a beaucoup de ces ſortes de découvertes.

XVII.

C'eſt un talent rare que celui d'approfondir, de creuſer les matieres ; d'enviſager les objets par toutes leurs faces, de remarquer les differences qui ſont entre les choſes qui paroiſſent ſemblables, & les rapports qui ſont entre celles qui paroiſſent les plus differentes. Cependant quelque eſtimable que ſoit en lui-même ce talent, il ne faut pas trop s'y livrer ; il eſt tout près de deux grands défauts. Tantôt on s'appeſantit ſur les matieres, & on devient ennuyeux. Tantôt on ſubtiliſe trop, & on n'eſt plus entendu.

XVIII.

Les qualités du cœur que nous deſirons le plus de trouver dans les autres, & que nous y goûtons davantage, ſont celles que nous n'avons pas nous-mêmes.

C'eſt tout le contraire par rapport aux qualités de l'eſprit; nous aimons & nous goûtons principalement dans les autres, celles de ces qualités qui nous ſont communes avec eux.

Celui qui a l'eſprit juſte & délicat, aimera & goûtera plus un eſprit de ce caractere, qu'un homme d'une imagination brillante & féconde en ſaillies. L'homme d'imagination lui procurera pour quelques momens un plaiſir plus vif; ainſi il ſera charmé de le voir de tems en tems : mais peut être ne voudroit-il point vivre avec lui. Au contraire l'autre ſera pour lui un homme de toutes les heures ; il ne pourra en être long tems éloigné ſans peine, & il ſe trouvera toujours auprès de lui avec plaiſir.

Je fais une ſeconde queſtion, & je demande, ſi nous eſtimons plus dans les autres les qualités de l'eſprit que nous avons, ou que nous nous flattons d'avoir, que celles que nous n'avons pas. Il paroît d'abord que cela doit être toujours ainſi, par un effet de l'illuſion de l'amour propre. Mais d'un autre côté il eſt naturel de faire moins de cas de ce qu'on a, que de ce qu'on n'a point; & je crois que l'indifference qui naît de la poſſeſſion, & l'eſtime envieuſe qui naît de la priva-

tion, s'étendent quelquefois jusqu'aux qualités même de l'esprit. Ainsi d'une part, l'amour propre nous porte à n'estimer que les qualités que nous possedons, ou du moins à les préferer à celles d'un autre genre ; & de l'autre, l'effet de la possession est de les rabaisser à nos yeux. Voilà donc deux causes qui agissent, pour ainsi dire, en opposition l'une de l'autre, & la plus forte l'emporte. Ceux en qui l'amour propre est moins fort & moins agissant, accordent souvent plus d'estime aux qualités qui leur manquent, qu'à celles qu'ils possedent, lors même que celles-ci sont réellement les plus estimables. Les autres, & c'est le plus grand nombre, aveuglés par leur amour propre, ne font cas que des qualités qu'ils croyent avoir. Nul n'a d'esprit qu'eux & leurs semblables. Ils n'estiment qu'eux-mêmes dans les autres.

Generalement parlant, ceux que nous estimons le plus, sont ceux à qui (pour me servir d'une expression que j'ai déja employée ailleurs) nous ressemblons en petit : ce sont ceux en qui nous voyons les qualités & la sorte de mérite que nous avons nous-mêmes, mais en qui ces qualités & ce mérite sont, de notre aveu, dans un degré très-superieur

à celui dans lequel elles sont en nous.

XIX.

Les ridicules sont & plus frappans, & peut-être même plus communs dans ceux qui ont de l'esprit, que dans ceux qui n'en ont point; du moins est-il certain qu'il y a plusieurs ridicules qui supposent une certaine mesure d'esprit, quoiqu'il soit vrai en même tems qu'ils ne partent que d'un défaut d'esprit.

Le sot complet est un homme tout uni, &, comme on dit, tout d'une piéce; il est ce qu'il est, ce que la nature l'a fait; il n'affecte rien, ne se pique de rien. Il est *automate*, *machine*, *ressort*,* & par conséquent ennuyeux, pesant, désagréable; mais à proprement parler, il n'est point ridicule, ou du moins il n'est point risible.

Le fat est plus ridicule que le sot.

Les sots tout-à-fait sots, & les vicieux dont les vices attaquent la probité & nuisent à la société, ne sont point de bons personnages de Comedie. Les uns ne valent pas la peine qu'on en rie; les autres, quand on en pourroit rire, ne seroient pas assez punis par-là. Le sot n'est digne que de mépris, ou de pitié. Le vicieux, ou plutôt le vice, est digne de haine.

* *La Bruyere.*

Mais l'objet naturel de la moquerie & de la raillerie, ce ſont ces travers & ces ridicules qu'on voit ſi ſouvent dans des gens d'eſprit, ſur-tout lorſque ces travers & ces ridicules viennent du mauvais uſage qu'ils font de leur eſprit, de leur ſçavoir, de leurs talens.

Qu'on parcoure nos meilleures Comedies de caractere, on verra que le principal perſonnage qu'on y expoſe à la riſée publique, eſt preſque toujours un homme d'eſprit, & dont le ridicule vient en partie de ſon eſprit.

C'eſt pour cela qu'il ne faut pas trop charger les ridicules. Portés à l'excès, ils ne peuvent plus être ſuppoſés avec vrai-ſemblance dans un homme de quelque eſprit; & dèſlors ils ſont beaucoup moins plaiſans pour les gens délicats.

On a remarqué que Dom-*Guichote* n'a jamais réuſſi ſur le Théatre, quoiqu'il nous divertiſſe beaucoup dans le Livre qui porte ſon nom. Ce n'eſt pas que Dom-*Guichote*, tel que l'a peint *Cervantes*, ſoit un perſonnage abſolument chimerique, & contre nature. Ce bon Chevalier eſt plutôt fanatique que fou. Or un fanatique peut être un homme plein d'eſprit, & même de raiſon à certains

égards. J'en pourrois citer des exemples sans sortir de notre tems. Le caractere de Dom-*Guichote* est donc possible à la rigueur ; il l'est assez pour le Roman, & ne l'est pas assez pour la Comedie, qui est bien plus assujettie au vrai-semblable que le Roman.

XX.

C'est un avantage pour chaque homme en particulier de n'avoir pas beaucoup d'esprit ; ceux qui en ont le moins, sont communément les plus heureux. C'est un avantage pour les hommes en general, qu'il n'y ait pas dans le monde plus d'esprit qu'il y en a ; & peut-être que tout n'en iroit que mieux, s'il y en avoit moins encore. Ce qui s'y fait de plus important & de plus nécessaire, s'y fait par des gens de peu d'esprit ; de grands génies ne voudroient pas s'y abaisser, & même ne le feroient pas si bien.

XXI.

Les sots soupçonnent & accusent aisément d'orgueil un homme d'esprit, & souvent c'est à tort. Quelquefois ils lui imputent ce vice sans aucun fondement, & de

& de mauvaise foi, par malice & par jalousie ; ils cherchent à se venger d'un mérite qui leur est odieux, en le rendant odieux aux autres. Quelquefois aussi leurs soupçons sont fondés sur quelques legeres apparences ; leurs accusations sont sinceres, quoiqu'elles soient injustes. Un homme d'esprit n'est presque jamais de l'avis des sots, ou s'il pense comme eux, c'est par d'autres raisons. Souvent il mépriſe ou il blâme ce qu'ils estiment, & ce qu'ils approuvent. Or cette conduite a un air d'orgueil, surtout si l'homme d'esprit, ami du vrai & ennemi du faux à proportion, témoigne ses sentimens avec trop de franchise & de vivacité.

J'ai connu à Paris un homme fort aimable, qui passoit dans sa Province pour un orgueilleux, pour un homme difficile, & qui ne trouvoit rien à son gré ; il m'avoit toujours paru d'un caractere bien different. Ses autres amis & moi nous le raillions souvent sur son extrême facilité à approuver. Il y a quelque tems qu'il vint en Province, me disoit un de ses compatriotes ; on lui demanda ce qu'il pensoit de certains Livres nouveaux qui faisoient alors l'amusement de toute la Ville : il répondit bonnement qu'ils

ne valoient rien, & qu'à Paris ils n'avoient eu aucun succès ; cela lui fit un tort infini.

XXII.

Les sots fournissent tant d'occasions à un homme d'esprit de les contredire, & ils sont pour l'ordinaire si sensibles à la contradiction, qu'il lui est très-difficile de vivre avec eux sans les offenser, & sans s'attirer leur haine.

Il ne suffit pas que la contradiction soit assaisonnée de beaucoup de douceur & de politesse, il faut encore qu'elle soit très-rare : si elle revient trop souvent, tous les adoucissemens du monde n'empêcheront pas qu'elle n'offense.

Un homme d'esprit ne devroit presque jamais contredire un sot ; il l'irrite sans l'instruire. Le sot ne mérite pas d'être contredit ; le dépit que les discours des sots causent à un homme d'esprit, est une pure foiblesse.

XXIII.

On ne veut point être connu pour ce qu'on est, & les gens d'esprit sont clairvoyans ; il n'est pas aisé de leur cacher ses défauts. Ils ont beau faire semblant

de ne rien voir, on ſe défie de leur politeſſe ; on les craint, & de-là à la haine il n'y a qu'un pas. On appelle orgueil leurs lumieres ; on leur impute comme vices du cœur, les qualités de leur eſprit.

XXIV.

Les ſots ſont ſenſibles au mépris ; cela eſt naturel : ils le ſont ordinairement plus que les gens d'eſprit ; ils doivent l'être ; c'eſt, comme on dit, la vérité qui offenſe. Ils haïſſent ceux dont ils ſont mépriſés ; cela eſt naturel encore. Ils croyent facilement qu'on les mépriſe ; ils ſe rendent juſtice. Ils imputent à orgueil ce prétendu mépris ; cela eſt également injuſte & bizarre.

XXV.

Vous me haïſſez, *Lycas*, & je mérite votre haine ; je n'ai pû m'empêcher de vous faire ſentir que je vous mépriſois. Après vous avoir long-tems flatté, le dépit & l'indignation m'ont enfin arraché l'expreſſion de mes vrais ſentimens à votre égard. J'ai tort, j'en conviens ; quelque juſte que ſoit le mépris, il eſt preſque toujours injuſte d'en donner des marques. Je devois être plus maître de

moi-même, & je ne ceſſerai point de me reprocher ma foi bleſſe. Voyez donc mon repentir, & recevez mes excuſes ; ou ſi elles ne vous ſatisfont pas, & que vous ſoyez abſolument déterminé à la vengeance, dites par-tout que je ſuis un impoli, mais ne dites pas que je ſuis un orgueilleux.

XXVI.

Les ſots n'aiment point les gens d'eſprit, parce que les gens d'eſprit n'eſtiment point les ſots. Un ſot pourroit aimer un homme d'eſprit, ſi un homme d'eſprit pouvoit eſtimer un ſot, ou du moins lui faire croire qu'il l'eſtime. Cela paroît aiſé, & cela ne l'eſt pas toujours. Quoiqu'un ſot deſire d'être eſtimé, il ne croit pas toujours ſi facilement qu'on l'eſtime, parce qu'au fond il ſent bien qu'il n'eſt guéres eſtimable.

Je demandois à quelqu'un pourquoi il n'aimoit pas un homme de mérite qui lui témoignoit beaucoup d'amitié. Ce n'eſt pas de l'amitié que je lui demande, me répondit-il, c'eſt de l'eſtime. Il ſçait bien que j'en ai beaucoup pour lui ; c'eſt un ingrat. Mais il me ſemble, ajoutai-je, qu'il en a auſſi pour vous, & je l'ai vû vous en donner des marques. Je ne me fie pas

à ces marques-là, me répliqua-t-il ; je pénetre dans ſa penſée. Il croit que j'aime à être flatté, & il me flatte : il joint la fourberie à l'ingratitude ; mais je ſuis auſſi fin que lui en bien des choſes.

Un homme d'eſprit aimera plutôt un ſot, qu'un ſot n'aimera un homme d'eſprit. En general on aime plutôt ſon inferieur que ſon ſuperieur, & cela eſt vrai de toutes ſortes d'inferiorité & de ſuperiorité.

XXVII.

Je rencontre dans une compagnie un homme que je ne connois point, & je lui entends dire d'un air piqué, qu'un autre qui m'eſt également inconnu, eſt un orgueilleux ; ſi j'avois à parier lequel des deux à le plus d'eſprit, je parierois pour l'abſent.

L'orgueil eſt bien commun ; mais un de ſes principaux effets eſt de le faire croire encore plus commun qu'il n'eſt, en le faiſant voir où il n'eſt pas

L'orgueil eſt quelquefois d'autant plus odieux, qu'il eſt joint à plus de mérite.

XXVIII.

Quelques gens d'eſprit, comme je l'ai

dit ailleurs, parlent peu dans la conversation, & on l'attribuë souvent à orgueil. Ils ne daignent pas, dit-on, parler devant des gens qu'ils croyent incapables de les entendre ; il n'y a là aucune gloire à recueillir. Souvent aussi, ajoute-t-on, ils se taisent parce qu'il n'ont rien de bon à dire, & qu'ils voudroient toujours briller. J'avouë que ce jugement n'est pas toujours injuste ; on se taît quelquefois en certaines occasions par le même motif, qui fait parler en d'autres par vanité. Mais il ne faut pas faire des applications téméraires de cette maxime ; & comme ce n'est pas toujours par vanité qu'on cherche à dire de bonnes choses, ce n'est pas aussi toujours par vanité qu'on dédaigne de dire des choses communes & médiocres. Un homme d'esprit sçait bien qu'il se feroit admirer à peu de frais ; mais l'approbation des autres ne le flatte point, s'il n'obtient la sienne propre. Il n'a de plaisir à parler qu'autant qu'il parle bien, parce qu'il n'aime que le bon ; il est difficile, plutôt que vain. En un mot il dédaigne de dire des choses triviales, des choses mal conçuës & mal exprimées, par la même raison qu'il souffre d'en entendre de pareilles ; il craint, pour ainsi dire, de s'ennuyer

ſoi-même, autant que d'ennuyer les autres.

XXIX.

Si j'entendois dire de quelqu'un, qu'il eſt l'homme de ſa Ville qui a le plus d'eſprit, & pourtant le plus aimé, je dirois que celui dont on fait un ſi bel éloge eſt un homme unique, & j'en aurois la plus haute idée; j'aurois bonne idée auſſi de ſes compatriotes.

Un homme d'eſprit n'eſt pas toujours aimé, & ſouvent c'eſt ſa faute; mais c'eſt ſouvent auſſi celle de ceux qui ne l'aiment pas.

Aimer beaucoup quelqu'un, & néanmoins ne l'eſtimer pas plus qu'il mérite d'être eſtimé; eſtimer beaucoup quelqu'un, & néanmoins l'aimer autant qu'il mérite d'être aimé, ce ſont deux choſes preſque également rares.

XXX.

La concluſion de tout ceci eſt, qu'un homme d'eſprit ne ſçauroit avoir trop d'attention à la maniere de ſe conduire avec le commun des hommes; c'eſt-là qu'il doit principalement employer & les dons de la nature, & les fruits de l'é-

de: En pourroit-il faire un meilleur uſage? Le ſçavoir-vivre eſt préferable à tous les talens, à toutes les ſciences ; les qualités aimables ſont au fond les plus eſtimables. Qu'il penſe donc ſouvent que les loix de la ſociété ſont plus ſéveres pour lui que pour tous les autres, bien-loin qu'il puiſſe ſur ſon eſprit ſe faire un droit de les violer. Les mêmes choſes qu'un ſot diroit ſans offenſer, offenſent dans la bouche d'un homme d'eſprit. On ne prend pas garde à ce que dit un ſot, parce qu'il n'y prend pas garde lui-même, ou parce qu'on mépriſe tout ce qu'il pourroit dire. En voulant offenſer, il n'offenſe pas ; l'homme d'eſprit offenſe ſans le vouloir. Un ſot ſe fera ſouvent moins de tort par les diſcours les plus malins, qu'un homme d'eſprit ne s'en fera quelquefois par une parole imprudente. Le ſot ne ſe fait point de tort, quoiqu'il diſe, parce qu'il n'en fait point aux autres ; l'offenſe ſe meſure au mérite de l'offenſeur.

XXXI.

Il y a plus d'eſprit & moins de probité dans les Villes Capitales, & dans les autres grandes Villes à proportion que dans les Provinces, & dans les petites Villes.

La meſure de l'eſprit dépend en grande partie de la premiere éducation, qui eſt meilleure dans les grandes Villes que dans les petites. L'éducation n'eſt qu'un dévelopement, & ainſi elle met peu de difference eſtimable entre ceux qui ſont nés ſots; mais par cela même elle en met beaucoup entre ceux qui ſont nés avec de l'eſprit. On ne laiſſe pas de remarquer beaucoup de difference entre deux hommes ſans éducation, dont l'un eſt né avec de l'eſprit, & l'autre ſans eſprit; entre deux païſans par exemple. Mais il en paroît bien davantage entre deux hommes nés avec cette heureuſe conformation des organes qui fait l'eſprit, lorſque l'un a eu de l'éducation, & que l'autre n'en a point eu, ou n'en a pas eu une ſi bonne.

La meſure de l'eſprit dépend encore de l'exercice qu'on lui donne, & du plus ou du moins d'application au travail. Or dans les Villes conſiderables il y a beaucoup plus d'occaſions & de motifs d'exercer ſon eſprit, & de s'appliquer aux choſes auſquelles on eſt propre, qu'il n'y en a dans les petites Villes. Les occaſions font les hommes, ou du moins découvrent & aux autres & à eux-mêmes de quoi ils ſont capables.

Un grand nombre de ceux qui sont nés avec de l'esprit & des talens, quittent la Province pour la Capitale.

Enfin le commerce que les hommes ont les uns avec les autres, réforme leurs préjugés, étend & multiplie leurs connoissances, aiguise leur industrie, en un mot perfectionne leur esprit; & par conséquent plus ce commerce est étendu, plus il est propre à produire tous ces effets.

Au contraire il y a moins de probité dans les grandes Villes que dans les petites. Les hommes ont formé les sociétés pour s'y mettre à couvert de la méchanceté les uns des autres; mais ils sont devenus plus méchans dans ces sociétés, qu'ils ne l'étoient lorsqu'ils vivoient dispersés dans les solitudes. L'effet naturel & nécessaire du commerce que les hommes ont entr'eux, est de corrompre leur cœur, aussi-bien que de perfectionner leur esprit.

Je ne dis pas qu'il faille regreter le premier état du genre humain; le nôtre est bien meilleur, même dans le point dont il s'agit ici. Parmi nous les méchans sont en plus grand nombre, & plus méchans; mais il y a contr'eux plus de ressources. Nous vivons au milieu de

bêtes feroces, mais elles sont enchaînées ; & pour le dire en passant, l'arrangement ordinaire des âges du monde est tout à fait mal imaginé. La bonne Philosophie le trouve absurde, & l'Histoire le dément. L'âge de fer a dû être, & a été en effet le premier. L'âge d'airain lui a succedé ; & il a été suivi de l'âge d'argent : c'est le nôtre. On dira peut-être que c'est plutôt l'âge d'airain ; mais il est certain que la difference de notre état à celui de nos premiers Ancêtres est de plus d'un degré. Nous pouvons encore aller plus loin ; & sans se livrer à des chimeres, on conçoit aisément la possibilité d'un état plus heureux que celui ou nous sommes ; ce sera l'âge d'or.

XXXII.

Cette partie de l'éducation qui a les mœurs pour objet, est meilleure dans les grandes Villes que dans les petites, aussi-bien que celle qui concerne les Lettres & les Sciences. Mais il ne s'ensuit pas de-là qu'il y ait plus de probité dans les grandes Villes, comme il y a plus d'esprit & de sçavoir. L'éducation met encore moins de difference entre ceux qui sont nés méchans, qu'entre ceux qui

ſont nés ſots ; elle peut encore moins ſur le cœur que ſur l'eſprit. L'éducation par rapport aux mœurs eſt une habitude priſe de bonne heure ; voilà l'idée la plus avantageuſe qu'on en puiſſe donner. Mais une habitude priſe contre des penchans naturels, contre des penchans forts, & ſur-tout une habitude forcée & involontaire, ne ſurmonte jamais la nature ; *Horace* l'a dit :

Naturam expellas furcâ, tamen uſque recurret.

Il eſt vrai qu'il dit ailleurs :

Nil adeò durum eſt quod non manſueſcere poſſit,

Dummodo cultura patientem accommodet aurem.

Mais la condition qu'il exige de ſe prêter à l'éducation avec docilité, ne ſe rencontre point dans les enfans d'un mauvais naturel.

XXXIII.

Une infinité de gens viennent des Provinces dans la Capitale pour y faire fortune ; c'eſt-à-dire, qu'ils y viennent la plûpart pour y faire des crimes.

Les mauvais exemples ſont d'autant

plus contagieux, qu'ils ſont en plus grand nombre ; & en general plus les ſociétés ſont nombreuſes, plus elles ſont corrompuës.

XXXIV.

Quand même le commerce que les hommes ont les uns avec les autres dans les Capitales, ne les rendroit pas réellement plus méchans, il leur donneroit lieu d'executer plus facilement les actions auſquelles leur méchanceté naturelle les porte, en augmentant leur eſprit & leur courage. Combien d'hommes ont tout ce qu'il faut pour être de grands ſcelerats, excepté la hardieſſe & l'induſtrie !

XXXV.

L'eſprit & le ſçavoir corrigent quelquefois un homme né méchant ; mais le plus ſouvent ils ne lui ſervent qu'à être plus finement, & par-là plus dangereuſement méchant.

C'eſt dans les ſiécles les plus polis & les plus éclairés, qu'on trouve les exemples des plus grandes vertus, & des plus grands vices.

XXXVI.

Il y a des crimes qui ne peuvent être l'ouvrage d'un seul homme ; tel mauvais dessein meurt, pour ainsi dire, dans le cœur qui l'a formé, faute d'un associé & d'un complice.

Deux hommes connus par les plus grands crimes auroient été toute leur vie d'honnêtes gens, ou plutôt auroient été méchans sans nuire, s'ils ne s'étoient jamais rencontrés. Ils sont venus l'un & l'autre à Paris des deux extrêmités de la France : c'est-là qu'un méchant homme trouve aisément son semblable.

XXXVII.

Dans les grandes Villes les passions y sont plus vives, & les occasions de malfaire plus fréquentes ; le crime y est moins réprimé ; & par les Loix, parce qu'il est plus facile de s'y dérober à leur poursuite en se cachant dans la foule ; & par la haine publique, parce que y étant plus commun, il y est moins odieux.

Un des principaux avantages des grandes Villes, c'est la liberté avec laquelle on y vit ; l'attention partagée entre une infinité d'objets, y est moindre pour

chacun en particulier ; ainſi on y peut vivre comme on veut ſans crainte de paſſer pour ſingulier, non-ſeulement parce qu'on y eſt moins obſervé, mais encore parce que dans un ſi grand nombre de perſonnes, un homme quelque ſingulier qu'il ſoit, en trouve toujours quelques autres qui lui reſſemblent. Le Philoſophe profite de cette liberté pour vivre à ſa fantaiſie, ſans s'aſſujettir à ce qui le gêneroit. Le méchant en abuſe, pour faire le mal ſans être apperçu.

XXXVIII.

Enfin il y a moins de religion dans les grandes Villes, & ſur-tout dans les Capitales, que dans les petites. L'incredulité malheureuſement ſi commune dans celles-là, eſt à peine connue dans celles-ci ; elle n'y naît point, elle y eſt toujours apportée d'ailleurs. A Paris, à Londres, ceux mêmes qui ont le plus de religion, entendent dire ſans en être fort émus, que tels & tels n'en ont point. En Province on frémit d'une juſte horreur à un pareil diſcours ; on n'oſe même y ajouter foi ; la choſe ne paroît preſque pas poſſible. Or, quoiqu'en diſe une fauſſe ſubtilité, la Religion eſt un frein, & elle

empêche bien des crimes ; c'eſt le plus ſolide fondement des ſociétés, parce qu'elle fournit les plus puiſſans motifs de la probité. D'ailleurs ſans elle les autres motifs qui ne ſont qu'humains, perdent beaucoup de leur force. La perte de la foi entraîne aiſément celle des ſentimens d'honneur. Quand on ne craint point Dieu, on craint moins les hommes, parce qu'on les mépriſe, & qu'on regarde leurs jugemens comme un effet du préjugé.

PARALLELE DE L'ETUDE & de la Vie.

L'Homme qui au ſortir des ténebres de l'enfance, commence à s'appercevoir qu'il vit ; & celui qui délivré du joug des premiers Maîtres, ſe livre par goût & par choix à la récherche de la vérité ; ces deux hommes, dis-je, entrent dans deux eſpeces de carrieres bien differentes, celle de la vie, & celle de l'étude.

Celui qui entre dans la carriere de la vie, n'en voit point le terme ; il ne ſçauroit cependant ſe cacher qu'elle en a un.

Il

Il voit tous les jours des gens qui y arrivent, & qui comme lui ne l'avoient point apperçu ; cela ſeul l'empêche de ſe faire illuſion à cet égard : car il ſeroit naturellement porté à conclure que l'eſpace qu'il a à parcourir eſt infini, de ce qu'il n'en voit point les bornes.

Cinquante ou ſoixante années de vie paroiſſent une durée infinie à un jeune homme, comme deux ou trois piſtoles paroiſſent une fortune inépuiſable à un enfant.

Celui au contraire qui entre dans la carriere de l'étude, qui veut enrichir ſon eſprit des connoiſſances dignes de l'homme, ſe propoſe d'ordinaire un certain tems auquel il ſe flatte d'avoir atteint ſon but, & de pouvoir borner ſes recherches.

Un jeune homme ne connoît point ce qu'un vieillard lui dit ſur la briéveté de la vie, ni ce qu'un Sçavant lui dit ſur l'étenduë des Sciences.

A peine le vivant, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, a-t-il commencé ſa carriere, qu'il l'a finie ; il n'a encore fait que quelques pas, & il ne lui en reſte plus à faire. Le terme peu attendu paroît tout-à-coup, & l'arrête au milieu de ſa courſe.

L'homme d'étude au contraire, qui croyoit appercevoir de fort près le terme

de ſa carriere, arrive à l'endroit où il l'avoit fixé d'abord; étonné de l'intervale immenſe qui l'en ſépare encore, il s'en trouve plus loin que lorſqu'il avoit commencé à le chercher. Chaque pas qu'il fait pour l'atteindre, paroît l'en éloigner; à meſure qu'il avance, il s'enfuit devant ſes yeux: enfin il le perd de vûë, ou du moins il ne le voit plus que dans un éloignement preſque infini qui lui ôte juſqu'à l'eſperance d'y parvenir; & c'eſt alors qu'il a atteint le ſeul but qu'il ſoit capable d'atteindre. Celui-là ſeul connoît en quoi conſiſte la véritable ſcience, qui déſeſpere ſagement de l'acquerir.

Dans la carriere de la vie, les hommes marchent toujours, & fort vîte; & même ſi on les croyoit, on leur épargneroit plus de la moitié du chemin. Le terme eſt cependant la mort qu'ils haïſſent & qu'ils craignent. La vie eſt bien courte, diſent-ils; cependant les jours leur paroiſſent longs. Ils voudroient preſque tous abreger ces jours, & même en retrancher pluſieurs entierement, ſans ſonger que par-là ils abregeroient d'autant leur vie.

Dans la carriere de l'étude, les hommes marchent d'un pas tardif & lent; ſouvent ils s'arrêtent, ils reculent même.

On oublie ce qu'on ſçavoit ; on découvre, ſur-tout en matiere de Philoſophie, qu'on ne ſçavoit pas ce qu'on croyoit ſçavoir, & que par bien des travaux on n'a fait ſur pluſieurs points qu'ajouter l'erreur à l'ignorance. M. *Nicole* diſoit en ce ſens, *je déſapprends tous les jours.*

Dans la carriere de la vie, plus on avance, plus le chemin eſt pénible. On eſt moins malheureux dans l'enfance que dans la jeuneſſe ; les malheurs ſemblent ſe multiplier avec les années.

Dans la carriere de l'étude, il n'y a que les commencemens qui ſoient difficiles ; le chemin s'applanit dans la ſuite ; plus on a couru, plus il eſt facile de courir.

Le plus ſage des vivans eſt celui qui ſe croit le plus près de la mort, & qui regle tous ſes pas ſur cette penſée.

Le plus ſenſé au contraire parmi ceux qui recherchent la ſcience, eſt celui qui s'en croit le plus éloigné, & qui, quelques lumieres qu'il ait acquiſes, quelqu'avancé qu'il ſoit dans ſa route, étudie comme s'il ne ſçavoit encore rien, marche comme s'il en étoit encore aux premiers pas.

DU RESPECT HUMAIN.

IL eſt difficile de rendre témoignage à la verité aux dépens de ſes interêts ; il l'eſt quelquefois davantage de ſe déclarer pour elle, lorſqu'on s'expoſe par cette conduite à être ſoupçonné d'agir par interêt. Des hommes d'un certain caractere braveroient la mort & les ſupplices, & ils cedent à la crainte d'un ſoupçon injurieux. Il eſt pour eux un interêt bien plus important que celui de leur fortune & de leur vie même : c'eſt l'interêt de leur réputation. La verité proſcrite les auroit pour défenſeurs, & ils n'oſent parler pour la verité triomphante. Ils ſeroient des Sectaires intrepides & zelés, & ils ſont des Catholiques honteux & timides.

M. de *Turenne* & M. *Peliſſon*, tous deux nés dans le ſein de l'hereſie, reconnurent leurs erreurs long-tems avant que de les abjurer. Il leur en coûta bien des efforts pour ſe mettre au-deſſus des jugemens d'un certain Public.

J'avouë qu'il falloit pour la confuſion de l'hereſie & pour l'honneur de l'Egliſe, qu'on ne pût attribuer leur converſion

à des motifs humains, & qu'il leur convenoit de prendre de ſages meſures pour aſſurer à leur exemple toute la force qu'il devoit avoir par lui-même. Peut-être néanmoins ces meſures furent-elles un peu trop lentes; peut-être la vûë de leur propre gloire y eut-elle trop de part. Les plus legeres traces de la diſgrace que M. *Peliſſon* avoit encouruë à l'occaſion de M. *Fouquet*, étoient effacées lorſqu'il ſe déclara Catholique; & malgré tous ces délais, il fut encore ſoupçonné. M. de *Turenne* étoit parvenu aux premiers honneurs de la Guerre, lorſqu'il renonça publiquement au Calviniſme. Il ne voulut pas qu'on pût croire avec le moindre fondement, que ſon changement eût contribué à ſon élevation, ou que le deſir de ſon élevation eût contribué à ſon changement. Ce grand Homme qui tant de fois avoit vû la mort ſans effroi, fut peut-être un peu trop ſenſible à la crainte d'une interprétation maligne. Je regarderois ſa converſion comme la plus glorieuſe action de ſa vie, ſi elle avoit été plus prompte. Elle auroit ſans doute été ſuſpecte à ceux qui le connoiſſoient mal; mais qu'il y auroit eu de grandeur d'ame à braver ces injuſtes ſoupçons! Qu'eſt-ce en effet qu'une action glorieuſe? c'eſt

une action bonne, une action juſte, mais difficile. Et qu'eſt-ce que le difficile pour les hommes d'un certain ordre ? Eſt-ce d'expoſer leurs biens & leur vie ? non ſans doute ; c'eſt d'expoſer, c'eſt de ſacrifier leur gloire. M. de *Turenne* l'a fait en bien des occaſions. Ses Panegyriſtes parlant d'après le Public, lui ont donné la plus belle & la plus rare de toutes les loüanges, lorſqu'ils ont dit que ſa propre réputation lui étoit moins precieuſe que le bien de l'Etat, que la vie même des ſoldats. Semblable à *Fabius*, il étoit ſourd à tous ces vains bruits qu'enfante la malice ou l'ignorance, & qu'adopte quelquefois la ſageſſe elle-même, trompée par de fauſſes apparences. *

Du motif qui nous anime, dépend la regle qui nous conduit. Il n'eſt donc pas étonnant que les jugemens des hommes ſoient la regle de ceux qui n'agiſſent que dans la vûë de ſe rendre ces jugemens favorables. Or tels ſont beaucoup de prétendus grands Hommes ; l'amour de la gloire eſt leur principal motif. Celui de M. de *Turenne* étoit l'amour du devoir : voilà ſon caractere. De-là, pour me ſervir de l'expreſſion d'un de nos Poëtes, cette

* *Non ponebat enim rumores ante ſalutem.* Ennius.

héroïque indiference que le devoir ſeul déterminoit, cette diſpoſition generale à tout bien, que le devoir ſeul appliquoit ſelon les circonſtances.

Si M. de *Turenne* a tenu une conduite un peu differente quand il s'eſt agi de ſon retour à l'Egliſe Catholique, c'eſt qu'il étoit plus jaloux des qualités qui font l'honnête homme, que de celles qui font le grand Capitaine; plus délicat ſur l'honneur, que ſur la gloire.

Au reſte c'eſt ici la ſeule faute de cette nature qu'on puiſſe lui imputer. Peut-être même s'eſt-on trompé ſur celle dont il s'agit; peut-être que la mauvaiſe honte & le reſpect humain n'y eurent aucune part, & qu'il ne faut l'attribuer qu'à la déference de M. de *Turenne* pour ſon Epouſe: déference exceſſive ſans doute, & néanmoins excuſable en quelque ſorte par le rare mérite de celle qui en étoit l'objet. L'illuſtre Hiſtorien du Heros dont je parle, nous éclaircira ſans doute ce point important de ſa vie.

INCERTITUDE des jugemens sur les Actions humaines : que l'homme n'agit que par sentiment.

I.

UNe grande experience, l'étude réflechie de l'Histoire, une profonde méditation sur les principes dont le cœur humain est, pour ainsi dire, composé, & sur les differentes manieres dont ces principes peuvent être combinés entre eux ; (car c'est de cette combinaison que résultent les actions ;) voilà les moyens de parvenir à connoître l'homme du côté du cœur. Mais avec tous ces secours cette connoissance est toujours bien imparfaite; il reste toujours quelque chose d'inconnu au fond du cœur, que nous croyons avoir le mieux pénetré; & quelque parfaite que pût être cette connoissance, elle ne pourroit encore nous permettre que des conjectures fort incertaines sur les motifs des actions, & sur les actions mêmes.

Pour deviner sûrement le motif d'une action, il ne suffit pas de bien connoître celui qui l'a faite; il faut encore être pleinement

nement inſtruit des circonſtances dans leſquelles il a agi. Il en eſt de même de la prévoyance des actions futures; on ne peut les prévoir qu'à l'aide des mêmes connoiſſances par leſquelles on peut découvrir les motifs des actions paſſées. On riſqueroit donc beaucoup de ſe tromper, en jugeant des diſpoſitions où étoit un homme, par ce qu'il a fait; ou en jugeant de ce qu'il fera, par ce qu'on connoît de ſes diſpoſitions. Une legere circonſtance qui vous eſt inconnuë, a cauſé cette détermination dont vous cherchez à deviner le motif; vous le cherchez donc en vain. De-même c'eſt inutilement que vous travaillez à deviner quel parti prendra un certain homme en telle ou telle occaſion, c'eſt-à-dire en tel ou tel aſſemblage de circonſtances; car il peut ſe trouver d'autres circonſtances que celles ſur leſquelles vous raiſonnez, & dès-lors vous raiſonnez en l'air. Cet homme, déterminé par une circonſtance qui n'entroit point dans votre ſuppoſition, va démentir toutes vos conjectures, en faiſant ce que vous ſoupçonniez le moins qu'il pût faire.

En Morale auſſi bien qu'en Phyſique, la ſolidité d'un ſiſtême dépend quelquefois d'une bagatelle, ou plutôt tout eſt

important quand il s'agit de former un ſiſtême ; il faut auparavant s'être bien aſſuré de la qualité des faits qui en doivent être le fondement, & qu'on entreprend d'expliquer. La moindre incertitude à cet égard doit arrêter, parce que la plus legere mépriſe ſuffiroit pour renverſer tout l'édifice, & même pour donner un air de ridicule au ſiſtême.

II.

Pour expliquer ou pour prévoir les actions humaines, il faut toujours raiſonner, dit-on, ſur des ſuppoſitions qui n'ôtent pas à l'homme le ſens commun ; mais ſouvent nous n'avons de la peine à accorder une certaine conduite avec le ſens commun, que parce que nous ne voyons pas tout. Ainſi des évenemens qui n'ont point étonné les contemporains, nous paroiſſent incomprehenſibles, parce que nous ne connoiſſons pas toutes les cauſes qui y ont contribué ; ſi nous les connoiſſions, nous verrions ou que les hommes n'ont point manqué de ſens commun dans les occaſions dont il s'agit, ou qu'il étoit très-naturel qu'ils en manquaſſent. On a vû des gens ſans Religion ſe déclarer ouvertement pour une Secte proſcrite, juſqu'à s'expoſer à de très-grands

maux. Ceux qui les connoiſſoient intimement voyoient bien ce qui les faiſoit agir, c'étoit une énigme pour tous les autres.

III.

Il faut être très-réſervé à fixer les bornes du poſſible, dans tout ce qui dépend de la maniere de penſer des hommes. Les prodiges ſont communs en cette matiere; ou plutôt quand on connoît bien l'homme, on ne s'étonne de rien. Les paſſions combinées en une infinité de manieres les unes avec les autres, & avec la foibleſſe de l'eſprit humain, produiront tous les jours la conduite la plus bizarre en apparence.

Les Chrétiens ont-ils le ſens commun de faire ce qu'ils font en croyant ce qu'ils croyent? Non ſans doute; il eſt certain qu'ils n'agiſſent pas raiſonnablement: mais ils agiſſent néanmoins d'une maniere très-conforme à la nature, qui eſt de ſe laiſſer emporter à des ſentimens vifs & preſens. Au lieu donc de dire, il faut ſuppoſer que les hommes agiſſent ſelon le ſens commun, il ſeroit plus juſte de dire, il faut ſuppoſer que les hommes agiſſent ſelon leur nature. Il ne faut pas renverſer leur nature pour expliquer leurs

actions ; toute ſuppoſition qui va là ; dèſlors eſt non-recevable. Mais la nature de l'homme eſt d'agir plus par ſentiment que par raiſon. Quelquefois la raiſon & la paſſion s'uniſſent, parce que celle-ci ſéduit l'autre. Quelquefois auſſi il eſt tellement évident qu'il ſeroit raiſonnable de faire ou de ne pas faire telle ou telle choſe, que la raiſon ne peut être ſéduite. Mais ſi la paſſion eſt forte à un certain point, elle n'en eſt pas moins la maîtreſſe de l'action ; & à peine cette réſiſtance de la raiſon à la paſſion eſt-elle pour l'homme la cauſe de quelque inquiétude ; les réflexions ſeules ne troublent point ſa paix. Il ne commence à être agité que lorſque le ſentiment ſe joint à la lumiere, lorſqu'il vient à craindre vivement les malheurs auſquels il s'expoſe en ſuivant ſes paſſions. Mais toute vûë de ces malheurs ne produit pas cette crainte, & cette crainte n'eſt pas toujours de durée. Si elle dure, alors il y a combat entre le ſentiment de la crainte & celui de la paſſion ; & à la fin, le ſentiment le plus fort l'emporte. Souvent la victoire eſt long-tems incertaine, & la vie ſe paſſe le plus malheureuſement du monde dans ces agitations.

L'homme ne ſe gouverne donc que

par le ſentiment ; c'eſt par-là qu'il faut le prendre, ſi on en veut venir à bout. Auſſi l'éloquence qui eſt appellée la maîtreſſe des volontés, n'eſt-elle que l'art d'exciter des ſentimens. C'eſt pour cela qu'elle doit parler à l'imagination, en nous repreſentant les objets ſous des images ſenſibles, ſeules capables d'ordinaire d'exciter des ſentimens ; enſorte qu'on la pourroit définir, l'art ou le talent d'aller au cœur par l'imagination. C'eſt encore en partie pour cette raiſon que, toutes choſes égales d'ailleurs, un Sermon ſur l'Enfer touchera davantage qu'un Sermon ſur le Paradis ; car outre que la crainte eſt un motif plus fort que l'eſperance, on nous donne des idées ſenſibles de l'Enfer, & on ne ſçauroit nous en donner de telles du Paradis. Il n'entre aucun bien ſenſible dans ce que la Religion nous enſeigne touchant la récompenſe deſtinée aux bons ; & elle raſſemble au contraire les plus terribles maux que nous connoiſſions par les ſens, dans la punition dont elle menace les méchans : Vaines menaces cependant pour la plûpart des Chrétiens les mieux perſuadés, & ſouvent même les plus ſenſés en toute autre choſe. Mais le Chrétien eſt un homme ; la foi ne détruit point les paſſions.

Ce qu'on ne voit que dans l'éloignement, change en quelque ſorte de nature, ceſſe d'être ſenſible, ſe ſpiritualiſe, pour ainſi dire, & par-là s'anéantit à des yeux charnels.

DE L'INCRE'DULITE'.

I.

TOus les incrédules me ſont ſuſpects du côté du cœur & des mœurs; & s'ils vouloient parler ſincerement, ils avoüeroient qu'ils ſe défient tous les uns des autres à cet égard. Mais il n'y en a point qui me le ſoient davantage que ces Déiſtes inconſequens, qui nient les peines & les récompenſes futures, & qui croyent que Dieu n'exige d'eux que le ſterile aveu de ſon exiſtence, de ſa grandeur, & de leur petiteſſe. S'il eſt des Athées de ſiſteme, leur ſiſteme eſt mieux lié. En effet quand on reconnoît un Dieu auteur du monde, s'arrêter là, & ne pas reconnoître en même tems un Dieu vengeur des crimes & rémunerateur des vertus, ce ne peut être l'effet que de cette eſpece d'aveuglement qui a ſa ſource dans le cœur. Ou Dieu eſt juſte, ou il

n'y a point de Dieu ; ou Dieu n'eſt pas juſte, ou il y a une Providence ; & ſi l'homme de bien infortuné n'a rien à eſperer, ſi le coupable heureux n'a rien à craindre après cette vie, la Providence n'eſt plus qu'une chimere ; & cet attribut de la Divinité, par lequel principalement elle exiſte pour nous, reſte ſans défenſe contre les objections de l'Athée. Un Dieu, un Dieu juſte, une Providence, une autre vie, toutes ces verités tiennent l'une à l'autre par un enchaînement néceſſaire ; & ne les pas admettre également, c'eſt rompre le fil des conſéquences, c'eſt dire le oui & le non, c'eſt renverſer toutes les loix du raiſonnement.

Funeſte, mais ordinaire effet des paſſions ; il n'y a point d'évidence qu'elles n'obſcurciſſent. Le cœur laiſſe croire à l'eſprit ce qui ne le menace en quelque ſorte que de loin ; il le laiſſe décider les queſtions tant qu'elles demeurent dans une certaine generalité qui ne l'intereſſe point, & qu'elles n'ont pas encore été amenées à ce point précis où il y va de tout pour lui, ſi la déciſion ne lui eſt pas favorable. De ce nombre eſt la queſtion de l'exiſtence de Dieu, tant qu'elle n'eſt qu'une pure queſtion de Phyſique ou de Methaphyſique. La déciſion vague qu'il

y a un Dieu, n'emporte pas encore le ſacrifice du cœur; il ne s'y oppoſe point. Mais veut-on faire un pas plus avant, & examiner les rapports de cette verité juſqu'alors indifferente, avec la Morale; s'agit-il de ſçavoir s'il y a une autre regle de nos actions que le plaiſir; demande-t-on ſi ce ſentiment que nous avons tous du juſte & de l'injuſte, eſt une Loi du Créateur, ou un préjugé de l'éducation; ſi nous ſommes libres, & ſi notre deſtinée éternelle dépend du bon & du mauvais uſage de notre liberté? Alors s'éteignent ſouvent les lumieres de l'eſprit le plus éclairé; alors s'élevent d'un cœur corrompu des vapeurs qui dérobent la vûë du vrai à l'eſprit le plus perçant. Cet homme dont on admire le grand ſens & la pénetration dans les affaires, dans les ſciences humaines, & qui même raiſonnant en Phyſicien, ſçait mettre dans un ſi beau jour les preuves de l'exiſtence d'un Etre ſuprême, ſans lequel on ne peut expliquer l'origine, la conſervation, & le bel ordre du monde; ce rare génie, dis-je, n'eſt plus en matiere de Religion qu'un faux bel eſprit, un vain diſcoureur, un raiſonneur pitoyable. Pour échaper à des verités gênantes, tantôt il admet les principes les

plus abſurdes, & en tire les plus ridicules conſéquences ; tantôt il nie les conſéquences les plus ſimples & les plus évidentes des principes qu'il eſt forcé d'admettre. Il dévore les contradictions les plus étranges. Il prend pour des démonſtrations les paralogiſmes les plus groſſiers. Vous qui l'entendez pour la premiere fois cet homme d'une ſi grande réputation, qui fremiſſez, qui gemiſſez tout enſemble de ſes diſcours également impies & extravagans, vous êtes bien éloigné de lui trouver de l'eſprit, & vous demandez avec ſurpriſe comment il peut paſſer pour en avoir ; votre étonnement eſt juſte, mais un mot va le faire ceſſer, ſi vous connoiſſez bien le cœur humain, & le pouvoir des paſſions: ce grand eſprit eſt un homme ſuperbe & voluptueux.

I I.

Un homme fort connu par ſon incrédulité, d'ailleurs d'un caractere aſſez doux, diſputoit un jour ſur la Religion avec aigreur & emportement ; mais il n'en étoit venu là que ſur la fin de la diſpute, & il avoit parlé d'abord d'une maniere aſſez moderée. Monſieur, lui dit ſon Antagoniſte en le quittant, vous

m'avez effrayé au commencement de notre converſation. Au ſens froid dont vous parliez, je vous croyois convaincu ; mais le ton que vous avez pris enſuite m'a raſſuré. Peut être voudriez-vous ne point croire, c'eſt une diſpoſition bien fâcheuſe : mais enfin vous croyez encore, ou du moins vous n'êtes pas allé plus loin que le doute. Courage, Monſieur, votre état n'eſt point deſeſperé ; vous avez ſenti la force de mes preuves & la foibleſſe de vos réponſes, votre colere me l'a dit.

III.

Il y a peu d'incrédules bien affermis dans leur incrédulité ; la Religion a trop de preuves, & des preuves trop frappantes. La plûpart avoüeront, s'ils veulent être ſinceres, qu'ils n'en ſont encore qu'à douter ; la plûpart de ceux qui doutent de la Religion, avoüeront encore qu'ils ſouhaitent qu'elle ſoit fauſſe. Ils peuvent donc dire, je ſuis incrédule, mais j'ai interêt de l'être ; je ſouhaite de l'être de plus en plus : j'aime à trouver des raiſons qui me confirment dans mon incrédulité ; celles qui la combattent me font une ſecrette peine, à proportion qu'elles me paroiſſent plus fortes. J'évite d'y penſer,

le plus qu'il m'eſt poſſible ; & en matiere de Religion je m'occupe plus volontiers des objections que des preuves. N'eſt-ce donc point mon interêt qui me rend incrédule ? Je devrois craindre que mon cœur ne me fiſt illuſion, quand même la Religion me paroîtroit évidemment fauſſe. Mais je ſuis bien éloigné de cette évidence ; la Religion ne me paroît ni évidemment fauſſe, ni évidemment vraie. Or je ſçai que dans les occaſions où il n'y a évidence ni de part ni d'autre, le cœur décide ordinairement. Il eſt donc probable que je ne ſuis incrédule que par le cœur ; c'eſt-à dire que je joins à des diſpoſitions très-criminelles, l'imprudence la plus groſſiere.

Raiſonnement ſimple, capable de ſe faire ſentir aux hommes de l'eſprit le plus borné, & d'effrayer les plus intrépides.

IV.

Il eſt impoſſible d'accorder la Religion avec les paſſions, elle les condamne trop clairement. On peut bien ſe faire illuſion ſur certains points plus difficiles & plus obſcurs ; mais on ne ſçauroit s'aveugler entierement ſur ſes devoirs eſſentiels ; & d'ailleurs il ſeroit trop long d'examiner

en détail ſur tout ce que la paſſion ſuggere, s'il eſt permis ou défendu. Il y a une méthode plus abregée, c'eſt l'Athéiſme, ou cette eſpece de Déiſme dont je viens de parler ; ce point entraîne tous les autres. On prononce donc hardiment qu'il n'y a point de Dieu, ou que Dieu ne ſe mêle point de nos actions ; & par ce ſeul mot toutes les queſtions ſont terminées, ou plutôt prévenuës ; tous les doutes ſont levés, tout eſt ouvert à la paſſion. Mais comme il n'eſt pas moins difficile de croire fermement qu'il n'y a point de Dieu, ou même que la Religion eſt fauſſe, que de ſe perſuader qu'elle ne condamne pas nos déreglemens ; il n'y a de paix, ni pour l'impie qui nie la verité de la Religion, ni pour le mauvais Chrétien qui en viole les Loix.

V.

La Religion enſeigne des verités ſpeculatives, & des verités pratiques ; celles-ci font douter des autres. Ce qu'il y a de contraire à nos paſſions dans la Morale du Chriſtianiſme, nous fait faire attention à ce qui paroît de contraire à notre raiſon dans ſes myſteres.

La vraie cauſe de l'incrédulité, c'eſt la

ſeverité de la Morale chrétienne. L'obſcurité des myſteres n'en eſt que le prétexte ; on croiroit ſans peine, & même ſans réflexion, s'il ſuffiſoit de croire pour être ſauvé.

Les preuves de la Religion ſont, tout enſemble, aſſez fortes pour obliger les plus habiles à ſoumettre leur raiſon, aſſez claires pour diſpenſer les plus ſimples de raiſonner ; c'eſt le cœur qui les affoiblit, & qui les obſcurcit. L'impie dit qu'il n'y a point de Dieu, mais il ne le dit que dans ſon cœur ; il ne le croit pas, il le déſire, & ſa raiſon lui reproche ſans ceſſe l'impoſſibilité de ſes deſirs.

Les Dieux des Payens ſont puiſſans & corrompus ; c'eſt qu'ils ſont en partie ce que l'homme eſt, en partie ce qu'il voudroit être.

VI.

La raiſon eſt à l'égard de la Foi, ce que ſont les ſens à l'égard de la raiſon ; & le Chrétien fidele n'a pas plus de peine à ſoumettre ſa raiſon à ſa foi, que le Philoſophe éclairé en a à préferer ſa raiſon à ſes ſens.

VII.

Y a-t'il quelque choſe de plus abſurde

que les myſteres de la Religion, dit un incrédule ? Oui, peut-on lui répondre, & ce ſont vos objections contre la Religion, fondées ſur la prétenduë abſurdité de ſes myſteres ; car la plus abſurde de toutes les manieres de raiſonner, celle qui marque le plus de mauvaiſe foi, ou de faux dans l'eſprit, c'eſt de raiſonner hors de la queſtion. Quels que ſoient en eux-mêmes ces raiſonnemens, le raiſonneur eſt toujours très-ridicule, & il ne mérite pas qu'on lui réponde. Or tels ſont les raiſonnemens de la plûpart des incrédules ; ils ne touchent point l'état de la queſtion. Je veux qu'ils ſoient ſans réplique à certains égards ; ils n'en ſont pas moins ſans force contre la Religion, qui convient qu'elle propoſe à croire des choſes incomprehenſibles, mais qui offre d'en prouver la verité par des preuves de fait, qu'elle conſent qu'on examine à la rigueur. Quelques objections qu'on puiſſe faire contre les myſteres de la Religion, il faut les croire, diſent ſes défenſeurs, ſi Jeſus-Chriſt & ſes Apôtres qui les ont annoncés, ont fait les miracles racontés dans le nouveau Teſtament. Or Jeſus-Chriſt & ſes Apôtres ont fait ces miracles ; donc.... Que répond à cela l'incrédule ? Attaque-t'il la premiere ou la

ſeconde partie de cet argument ? non ſans doute. La premiere eſt évidente par les ſeules lumieres naturelles ; la ſeconde eſt certaine de toute la certitude que comporte l'Hiſtoire ; & d'ailleurs cette diſcuſſion demanderoit des connoiſſances qui lui manquent ordinairement. Que fait-il donc ? il fait des objections contre les myſteres.

J'ai vû quelquefois des libertins beaux eſprits, aux priſes ſur la Religion avec de ſçavans Théologiens ; & ſi un mouvement de compaſſion ne m'avoit arrêté, j'aurois été tenté de rire ; il me ſembloit entendre une femme diſputer ſur les Antipodes avec un habile Géographe.

VIII.

C'eſt une foibleſſe d'eſprit de croire ſur des preuves foibles ; c'en eſt une plus grande de ne pas croire ſur des preuves démonſtratives. Or telles ſont les preuves de la Religion ; donc les eſprits forts ſont des eſprits foibles.

Il me ſemble qu'il y a quelque choſe de plus humiliant à ne pas appercevoir l'évidence où elle eſt, qu'à la voir où elle n'eſt pas ; & que celui qui ne ſe rend pas à la raiſon quand on la lui mon-

tre clairement, eſt bien plus mépriſable que celui qui embraſſe une opinion fauſſe ſur de foibles raiſons.

On diſoit de deux hommes, qu'on pouvoit quelquefois tromper l'un, mais qu'on ne pouvoit jamais détromper l'autre ; j'aimerois mieux être le premier que le ſecond.

Il y a de la foibleſſe à croire tout ; il y a de l'emportement & de la brutalité à nier tout.

Celui qui croit tout eſt un imbecile ; celui qui douteroit de tout ſeroit un fou.

IX.

Les erreurs les plus ridicules ſont celles qui ſont oppoſées à des verités generalement reçuës ; les erreurs communes, quelque ridicules, quelque deſtituées de preuves qu'elles puiſſent être, ont au moins pour elles l'autorité du grand nombre.

X.

Ou les incrédules ont étudié les preuves de la Religion, ou ils ne les ont pas étudiées. Dans le premier cas, ils ſont bien ſtupides ou bien corrompus de n'en avoir pas ſenti la force ; dans le ſecon à

cond, ils ſont bien fous d'avoir pris leur parti ſans connoiſſance de cauſe, ſur une matiere où l'erreur a de ſi terribles conſéquences.

XI.

Il y a des incrédules beaux eſprits; c'eſt le grand nombre; il y en a de ſçavans; peut-être même s'en trouve-t-il qui ont des principes d'honneur & de probité, des vertus de temperamment. Mais qu'il y en ait qui joignent à la pureté du cœur & des mœurs, un eſprit ſolide & un grand ſçavoir, voilà ce que j'ai bien de la peine à croire.

XII.

Il n'y a rien de plus inſenſé que les diſcours contre la Religion; ceux qui la pratiquent ont interêt qu'elle ſoit vraie; ceux qui ne la pratiquent pas ont interêt qu'elle ſoit fauſſe : tous ont également interêt qu'elle ſoit crûë.

L'Athéiſme même a ſes fanatiques, témoin *Vanini*; car la vraie idée du fanatiſme, c'eſt un zele furieux pour des opinions folles. Si les Fanatiques en general ſont les plus odieux & les plus mépriſables de tous les hommes, que penſer des Fanatiques athées?

SUR LES RICHESSES.

I.

QU'eſt-ce que bien uſer des richeſſes ? c'eſt premierement, ſelon le mot fameux d'un Pere de l'Egliſe, en uſer ſimplement & n'en pas joüir ; c'eſt-à-dire, comme s'exprime l'Ecriture, n'y point mettre, n'y point attacher ſon cœur. Les richeſſes ne nous ſont pas données pour être aimées ; ainſi quiconque les aime, en uſe mal, du moins en cela qu'il les aime. Au contraire le détachement des richeſſes comprend tout ce qui eſt néceſſaire pour en bien uſer ; elles n'inſpireront point un ridicule orgueil à celui qui ne les aime pas ; il ne regardera pas comme un mérite, ce qu'il ne regarde pas même comme un bien. S'il n'aime pas les richeſſes, c'eſt qu'il n'aime pas ce qu'elles procurent, les honneurs, les plaiſirs ; & par conſéquent il ne s'en ſert pas pour arriver aux honneurs, pour joüir des plaiſirs. Ainſi celui qui n'aime pas les richeſſes, n'aime rien de criminel ; exempt de cette paſſion, il faut qu'il le ſoit de toutes les

autres ; car toute paſſion conduit du moins indirectement à celle des richeſſes, parce qu'elle les regarde comme le moyen eſſentiel pour ſe ſatisfaire. En effet elles ſervent à tout ; de quelque côté qu'on tourne ſes pas, elles applaniſſent, elles abregent le chemin, elles facilitent l'acquiſition même de la gloire. Enfin celui qui n'aime ni les richeſſes, ni l'éclat & les délices qui les accompagnent, également éloigné de l'avarice ſordide qui les reſerve, & de l'aveugle prodigalité qui les conſume en dépenſes toujours condamnables, quand elles ne ſeroient qu'inutiles ; celui-là, dis-je, ne les employera que pour ſa vraie utilité, pour l'utilité de ceux qui lui ſont unis par les liens du ſang & de l'amitié ; enfin pour la plus grande utilité de la ſociété dont il fait partie, & au milieu de laquelle il vit.

II.

Le déſintéreſſement & l'humilité ſont des vertus ſi eſſentielles au bon ordre de la ſociété, qu'il n'eſt troublé que par les vices contraires. En effet qu'eſt-ce qui diviſe les hommes entr'eux ? Qu'eſt-ce qui s'oppoſe au penchant naturel qui les porte à s'aimer les uns les autres ? L'or-

gueil & l'interêt ; voilà la ſource des haines, des combats. Otez ces deux paſſions du cœur des hommes, vous le rempliſſez d'une affection mutuelle ; vous établiſſez entr'eux une paix inalterable. L'homme ne voit plus dans l'homme ſon rival, ſon concurrent ; il n'y voit que l'homme ; il s'y voit, pour ainſi dire, lui-même.

En general toutes les paſſions arment les hommes les uns contre les autres ; je ſuis l'ennemi né de quiconque prétend au même bien que moi. L'amour, par exemple, a quelquefois produit par la jalouſie des évenemens bien funeſtes ; mais outre qu'il y a ſouvent dans la jalouſie plus de vanité que d'amour, ces évenemens ſont aſſez rares en comparaiſon de ceux dont l'orgueil & l'interêt ſont chaque jour la cauſe.

L'homme deſintereſſé verra preſque tous les hommes courir après la fortune ; il les plaindra, & d'autant plus amerement qu'ils courront avec plus de ſuccès ; mais il ne les haïra pas. Il ne marche pas dans la même voye ; il ne cherche point à augmenter ſes richeſſes ; ou s'il les augmente par ſon travail, & par une ſage économie, la Religion même lui preſcrit ce travail ; & la Morale de l'E-

vangile, auſſi bien que la Morale purement humaine, met cette économie au nombre des vertus. Elle ne condamne dans l'acquiſition des richeſſes que l'injuſtice des moyens, & l'avidité des deſirs. Ainſi ce riche Chrétien agit en pluſieurs occaſions à peu-près comme les autres hommes ; il fait exterieurement les mêmes choſes ; mais comme il agit dans d'autres vûës, & par d'autres motifs que ceux que la cupidité leur inſpire, il regarde avec indifference le bon ou le mauvais ſuccès de ſes ſoins & de ſes travaux ; il voit ſans envie que d'autres ſoient plus heureux, (pour parler le langage ordinaire,) ou qu'il ayent été plus prudens. Les injuſtices mêmes qu'ils commettroient à ſon égard, ne ſeroient pas pour lui une raiſon de les haïr. Ils ne ſçauroient lui enlever ce qu'il aime ; le dépoüillaſſent-ils de la meilleure partie de ce qu'il poſſede, ce ne ſeroit que le décharger de ce qui lui peſe, & le délivrer d'un embarras dangereux. Comme il uſoit moins de ſes richeſſes pour lui-même que pour les autres, le changement de ſa condition ne changeroit point ſa maniere de vivre. Il ne s'appercevroit qu'il n'eſt plus riche, que parce qu'il ne pourroit plus donner ; l'impuiſſance de ſoulager les miſerables,

ſeroit pour lui le ſeul mal de la miſere.

III.

L'orgueil eſt encore plus puiſſant que l'interêt pour bannir du cœur des hommes l'amour qu'ils ſe doivent réciproquement ; & c'eſt parce que ces deux paſſions ſe réuniſſent dans la plûpart des conteſtations, parce que, outre l'amour du gain, on ſe fait un point d'honneur de l'emporter, qu'on pouſſe la haine aux derniers excès, & qu'on devient ennemi irréconciliable. La perte du bien n'eſt pas toujours ce qui nous touche le plus dans la perte d'un procès. Combien de gens pour obtenir un Jugement favorable dans une affaire d'interêt, ſacrifieroient volontiers le double de ce qui fait l'objet de la conteſtation ?

Il en eſt de même du jeu ; c'eſt en partie l'interêt qui l'a établi. Cependant la vanité ne laiſſe pas d'avoir quelque part au plaiſir de gagner & à la peine de perdre ; & cela eſt vrai à l'égard des jeux mêmes qu'on appelle jeux de pur hazard.

IV.

Quoiqu'en certaines occaſions l'orgueil

& l'interêt ſe trouvent oppoſés, & qu'on ſoit quelquefois deſintereſſé par orgueil ; cependant il eſt vrai de dire, generalement parlant, que le détachement des richeſſes ſuppoſe l'exemption d'orgueil, & qu'au contraire l'amour des richeſſes eſt une ſuite naturelle de l'orgueil. Car ce n'eſt pas ſeulement pour joüir des plaiſirs des ſens qu'on deſire les richeſſes; leur principal avantage pour la plûpart des hommes plus orgueilleux encore que ſenſuels, c'eſt la conſideration qu'elles attirent à ceux qui les poſſedent, le reſpect qu'elles leur font rendre, l'indépendance où elles les mettent. Et la preuve qu'on aime encore plus les richeſſes par orgueil que par ſenſualité, c'eſt que ſi par quelque revers on eſt obligé de retrancher de ſa dépenſe, on prend plutôt ſur la ſenſualité, ſur la néceſſité même, que de rien ôter à l'orgueil.

En combien de manieres les richeſſes ne flattent-elles pas l'orgueil ? Premierement les places d'honneur & d'autorité ne ſont guéres que pour les riches ; elles s'achetent preſque toutes & ne ſe méritent point. Mais ſans le ſecours des dignités, le riche, ſeulement en tant que riche, eſt l'idole de tous ceux qui veulent obtenir quelque part à ſes faveurs. Ce ne

ſont que complaiſances aſſiduës, éloges flatteurs, profonds reſpects; & ces hommages ne ſont pas toujours purement exterieurs, il y a ſouvent de la bonne foi dans ceux qui les rendent; c'eſt eſtime ſincere. L'éclat dont brille le riche, ébloüit tellement leurs foibles yeux, qu'il les aveugle ſur ſes défauts, leur fait voir en lui des qualités qui n'y ſont pas, leur groſſit infiniment celles qui y ſont en effet.

Ce n'eſt pas tout; & comme quelques-uns, ce qui cependant eſt rare, ne ſeroient guéres flattés d'une eſtime non-méritée, il faut dire que les richeſſes ſont d'un grand ſecours pour arriver à la réputation la plus légitimement duë, en aidant le mérite à ſe produire. Il attire tout autrement l'attention dans le riche, que dans l'homme médiocre; & il eſt bien plus vrai encore des richeſſes que de la beauté, qu'elles donnent aux qualités de l'ame un nouveau luſtre & un nouvel agrément, aux yeux même des plus Philoſophes. Mais cette dépendance des autres à notre égard, cette eſtime & ces hommages doivent nous flatter à proportion de notre orgueil; & par conſéquent nous aimerons, ſelon le degré de cet orgueil, les richeſſes qui les procurent.

V.

V.

Vous dites à ce riche qui s'enorgueillit de ſes richeſſes, qu'il n'en eſt pas plus eſtimé pour avoir cent mille livres de rente. Celà n'eſt pas vrai ; dites-lui ſeulement qu'il n'en eſt pas plus eſtimable ; rétranchez-vous dans le droit, car le fait eſt inconteſtable.

Si j'étois riche, diſoit un homme d'eſprit dont la fortune étoit très-médiocre, j'en vaudrois mieux, parce que cela me donneroit plus de confiance & de hardieſſe ; & ce que je vaux ſeroit mieux ſenti.

Un Poëte l'a dit ; ce qu'il y a de plus *dur* dans la pauvreté, c'eſt qu'elle eſt un aviliſſement, un déshonneur, un *ridicule* même. * De-là tant de pauvres, moins affligés de l'être, que honteux d'être connus pour tels. On exhortoit un de ces pauvres à déclarer ſon état à des perſonnes qui pouvoient le ſecourir : Attendez encore un peu, leur répondit-il ; le ſentiment de ma miſere, quand elle ſera extrême, étouffera ou du moins ſurmontera en moi celui de la honte qu'il y a à la faire connoître ; & dans les autres le ſentiment de la pitié ſurmontera peut-

* *Nil habet infelix paupertas durius in ſe, Quàm quòd ridiculos homines facit.* Juv.

être celui du mépris, qu'excite naturellement la pauvreté connuë. Aujourd'hui je n'ai ni le courage de demander, ni l'eſperance d'obtenir. Le mépris eſt dur & avare ; la pitié ſeule eſt ſecourable.

Qu'il eſt douloureux, à moins qu'on n'ait une vertu éminente, d'être obligé de dire, je me ſuis donc humilié en vain.

J'ai lû quelque part, ou entendu dire ce qui ſuit. Un pauvre remercioit un riche qui venoit de lui faire une aumône conſiderable ; celui-ci lui répondit : C'eſt Dieu ſeul que vous devez remercier, parce que c'eſt lui qui m'a donné, & mes richeſſes, & la volonté de vous en faire part ; pour moi je vais lui rendre graces de m'avoir fait connoître votre vertu & vos beſoins.

VI.

On peut bien uſer des richeſſes, je veux dire en uſer utilement pour la ſociété, par un motif d'orgueil. Et que deviendroient les miſerables ſi la charité ſeule les ſecouroit ? Que deviendroit la ſociété, ſi les paſſions n'avoient ſouvent les effets des vertus ? Il y a donc une liberalité orgueilleuſe qui ſupplée au défaut d'un bon cœur & de la charité Chré-

tienne ; orgueilleuſe, non-ſeulement en ce ſens qu'elle inſpire l'orgueil, ce qui arrive aux plus juſtes, mais encore en cet autre ſens plus litteral, qu'elle n'a que l'orgueil pour principe. Mais alors on n'eſt point véritablement détaché des richeſſes ; on les aime, du moins pour la gloire ſi flatteuſe de faire par elles le bonheur des autres. Et il n'eſt pas néceſſaire pour qu'on ſoit cenſé donner par orgueil, de ſe propoſer en donnant cette gloire exterieure qui conſiſte dans les loüanges des hommes ; il ſuffit d'y chercher cette autre gloire interieure qui naît du témoignage qu'on ſe rend à ſoi-même d'une bonne action ; il ſuffit d'y rechercher ſa propre eſtime. Ne vouloir être eſtimé que de ſoi, eſt d'autant plus orgueil, que c'eſt mépriſer tous les autres & n'eſtimer que ſoi-même. Tel étoit l'orgueil des Sages du Paganiſme ; orgueil auſſi oppoſé à la véritable vertu, que l'orgueil le plus groſſier.

VII.

Dans ce détachement des richeſſes, fondé ſur l'exemption ou la ſoumiſſion des paſſions qui ont beſoin des richeſſes pour ſe ſatisfaire ; dans le retranchement des

obſtacles les plus conſiderables à l'amour des autres hommes par un déſintereſſement & une humilité ſinceres, ce ne ſera pas un nouvel effort de vertu pour le riche de leur faire part de ſes biens. C'eſt une double facilité pour donner, que d'aimer beaucoup ceux à qui l'on donne, & d'aimer peu ce qu'on leur donne. Il n'eſt donc pas néceſſaire d'exhorter ce riche à donner genereuſement ; il ne faut que lui apprendre à donner avec diſcernement & avec prudence. Son cœur eſt bien diſpoſé, il n'y a plus qu'à éclairer ſon eſprit ; & il eſt d'autant plus important qu'il ſoit bien inſtruit des regles que la raiſon & la Religion preſcrivent également à la liberalité, qu'on donne ordinairement avec d'autant moins de précaution, qu'on fait moins de cas de ce qu'on donne.

VIII.

La liberalité conduite par la prudence eſt le moyen le plus aſſuré d'acquerir l'amour & l'eſtime de tout le monde. Cette eſtime, je l'avoüe, eſt fondée en partie ſur l'amour propre qui nous porte à conſacrer en quelque ſorte tout ce que nous regardons comme un bien pour nous ; & il eſt vrai que cet amour propre à ſou-

vent trompé les hommes, en leur faiſant donner le nom de vertu à des qualités ſimplement utiles, & peu loüables au fonds. Mais quant à la liberalité dont je parle ici, le Philoſophe éclairé va encore plus loin que le peuple dans l'eſtime qu'il a pour elle ; il en connoît bien mieux le véritable prix, parce qu'il en juge plutôt par la nobleſſe de ſes principes & la pureté de ſes motifs, que par les bons effets qu'elle produit. Le Philoſophe, & j'entends le Philoſophe Chrétien, voit preſque toutes les vertus, où le peuple n'en voit qu'une.

I X.

Mais parmi les bons effets de la ſage diſtribution que le riche fait de ſes biens, le peuple ne voit encore que les moins importans, & pour ainſi dire, les plus groſſiers. Il voit un homme qui rétablit ſa fortune preſque ruinée, à la faveur d'un don qu'un ami genereux lui a déguiſé ſous l'apparence d'un preſt. Il voit des malades gueris & ſoulagés, des pauvres revêtus & nourris par d'abondantes aumônes ; il voit des bâtimens ſuperbes, dignes d'être la demeure des Rois, habités par les derniers de leurs Sujets. Mais il ne voit pas mille vertus occaſionnées,

mille crimes prévenus par ce bon uſage des richeſſes. Cet homme ruiné eût peut-être cherché à réparer ſes pertes par l'injuſtice ; maintenant redevenu riche, & touché de l'exemple de ſon bienfaicteur, il uſe comme lui de ſes richeſſes, & lui témoigne ſa reconnoiſſance en l'imitant. Ce Soldat que l'âge ou les bleſſures ont mis hors d'état de ſervir le Prince & la Patrie, ne trouve pas ſeulement la récompenſe de ſes travaux dans l'aſile que la pieuſe magnificence d'un Grand Roi lui a procuré, il y trouve encore une reſſource à ſon ſalut, après une vie ordinairement paſſée dans la licence. Ce Miniſtre de l'Evangile qui l'annonce avec tant d'éloquence & de fruit, ce Sçavant dont les Ouvrages font honneur à ſon ſiécle & à ſa Nation, ne ſeroient peut-être maintenant occupés qu'aux plus vils travaux, ſi quelque riche auſſi habile à connoître le mérite qu'ardent à le proteger, n'eût apperçu en eux à travers les tenebres de l'enfance, & malgré la groſſiereté de leur premiere éducation, la ſemence des plus rares talens, & ne leur eût procuré le moyen de faire éclore cette précieuſe ſemence, & de cultiver ces heureux talens, par l'étude & par le commerce des perſonnes habiles. Enfin cette

fille qui ſous le voile de la Religion s'eſt élevée à une ſainteté éminente, auroit peut-être trouvé dans ſa beauté & dans ſa miſere des tentations invincibles, ſi quelqu'un moins touché de ſes appas que des dangers auſquels ils l'expoſoient, ne lui eût ouvert l'entrée du Cloître que ſa pauvreté lui fermoit.

Voilà les grands avantages de la libéralité chrétienne. C'eſt par rapport à l'ame qu'il faut prendre ſoin du corps : c'eſt l'autre vie, c'eſt l'éternité qu'il faut avoir en vuë dans le bien qu'on fait à des êtres créés pour elle. Le riche ſpirituel porte ſon intention plus loin que les deſirs du pauvre ; il veut lui donner plus qu'il ne lui demande.

X.

Il faut excepter les richeſſes de ce qu'on dit des autres biens, que la jouiſſance en dégoûte. On ſe dégoûte d'un bien pour un autre bien, des honneurs pour les plaiſirs. Mais dans ce changement de goûts, celui des richeſſes ſubſiſte & ſe fortifie de plus en plus, parce que ce n'eſt que par elles qu'on peut contenter tous les autres. Plus on vit, plus on ſe convainc de l'utilité & même de la néceſſité des richeſſes ; plus on éprouve

que ſans elles on ne peut rien, qu'avec elles on peut tout. Auſſi eſt-ce un langage aſſez ordinaire dans la bouche même de beaucoup de prétendus Philoſophes, qu'il n'y a de ſolide avantage dans le monde que les richeſſes. Elles excitent & fortifient toutes les paſſions par les moyens qu'elles procurent de les faire joüir de leurs objets ; & les paſſions excitées fortifient à leur tour l'amour des richeſſes. C'eſt ainſi que les richeſſes attachent aux richeſſes, que l'accroiſſement des richeſſes en augmente l'amour, en augmentant le nombre & la force des paſſions, & par-là les beſoins.

XI.

On n'aime point les richeſſes pour les richeſſes ; ceux qui les amaſſent avec le plus d'avidité ſans en uſer, pour qui les richeſſes entaſſées ſont un ſpectacle ſi charmant, & que par cette raiſon on accuſe de les aimer pour elles-mêmes, ne les aiment au fonds que pour les beſoins & les commodités de la vie. La crainte de ne pouvoir fournir un jour à ces beſoins & à ces commodités, eſt la cauſe de leur exceſſive économie.

L'illuſion des Avares, dit Madame ***,

dont nous avons les Réflexions parmi celles de Mr. *de la Rochefoucauld, l'illuſion des Avares eſt de prendre l'or & l'argent pour des biens, au lieu que ce ne ſont que des moyens pour en avoir.* Cette penſée eſt ingénieuſe, mais je ne ſçai ſi elle eſt bien vraye. Certainement l'or & l'argent ne ſont par leur nature que des moyens ; mais les plus avares ne l'ignorent pas. Leur illuſion & leur ridicule n'eſt pas d'aimer l'or & l'argent pour eux-mêmes, & de les prendre pour des biens ; mais de craindre au milieu des monceaux d'or & d'argent, de manquer du néceſſaire, & de s'en priver par cette crainte. Ainſi quand on dit que les avares font leur fin de ce qui n'eſt que moyen, cela veut dire ſeulement que les avares font conſiſter leur bonheur, non pas à joüir des plaiſirs & des commodités de la vie, mais à pouvoir en joüir, & à s'aſſurer la poſſibilité de cette jouiſſance pour l'avenir le plus éloigné. Il ne s'agit donc pas pour corriger un avare de le déſabuſer ſur la nature des richeſſes ; il faudroit, s'il étoit poſſible, le raſſurer contre les frayeurs de l'avenir, & l'incertitude des évenemens. * Mais on dit communément qu'il

**Cogitatus præſcientiæ avertit ſenſum.* Eccleſ. 31. 2.

n'y a point de remede contre la peur ; & c'eſt pour cela qu'il n'y en a point contre l'avarice ; elle eſt moins une erreur de l'eſprit qu'une foibleſſe du cœur. La plûpart des avares ont de l'eſprit, mais ils ſont preſque tous timides & poltrons. Ils réflechiſſent & ils raiſonnent beaucoup ; & c'eſt ce qui les égare. Guidés dans leurs réflexions & leurs raiſonnemens par la crainte qui les agite, ils voyent comme prêts à fondre ſur leur tête tous les malheurs poſſibles. Les apparences les plus fortes d'une proſperité durable ne leur ſuffiſent pas pour l'eſperer ; mais ils ſe croyent bien ſages de craindre tout, & en conſéquence de ſe munir contre tout.

XII.

Les richeſſes ſont ſouvent le fruit & la ſource d'une infinité d'injuſtices : injuſtices d'autant plus criantes, que le pauvre en eſt ordinairement l'objet & la victime. Un riche ne voit pas ſeulement avec envie les richeſſes des autres riches, la médiocreté la plus voiſine de l'indigence excite encore ſes criminels deſirs. De tous les riches il voudroit n'en faire qu'un en ſa perſonne ; mais ces mêmes richeſſes

qu'il brûle d'envahir, mettent ceux qui les poſſedent à couvert de ſes coups. La victoire ſur le pauvre eſt plus facile ; & ſi ſa dépoüille eſt peu conſiderable, on ſe dédommage par le nombre des vaincus. Dans le choix des moyens de groſſir ſes treſors, on examine s'ils ſont prompts & ſûrs, tout au plus ſi l'injuſtice n'en pourroit point être découverte & punie. L'équité n'eſt preferée au crime que lorſqu'elle eſt également utile.

Il n'eſt donc pas ſeulement difficile de faire un bon uſage des richeſſes, il eſt difficile de n'être pas criminel dans la poſſeſſion des richeſſes. Il n'eſt pas ſeulement difficile de ſoulager des miſerables, il eſt difficile de n'en pas faire. Etrange renverſement ! Le riche, dans les deſſeins de la Providence, n'eſt riche que pour le pauvre ; & ſouvent le pauvre n'eſt pauvre que par le riche.

XIII.

L'idée préciſe de la vertu, c'eſt la juſtice acquiſe & conſervée par des efforts pénibles. Si la juſtice étoit naturelle à l'homme, ſi elle ne lui coûtoit rien, elle feroit ſon bonheur plutôt que ſon mérite ; elle feroit en lui une perfection plutôt qu'une vertu.

Mais il y a divers degrés dans la juſtice ; & il y a auſſi plus ou moins de difficultés à l'acquerir & à la conſerver, ſelon les états, les temperammens, les caracteres differens. Or la vertu de l'homme juſte ſe meſure également ſur ces deux titres, ſur la grandeur de ſa juſtice, ſur la grandeur & ſur le nombre des obſtacles qu'il lui a falu vaincre pour y arriver, & qu'il lui faut encore ſurmonter pour s'y maintenir. Ainſi le plus vertueux de tous les hommes, c'eſt celui qui eſt le plus juſte, & à qui il eſt plus difficile de l'être, celui qui eſt parvenu à une plus grande juſtice, & qui y perſevere par de plus grands efforts.

Or d'une part le bon uſage des richeſſes ſuppoſe la plus parfaite juſtice, les vertus les plus éminentes & les plus néceſſaires ; & de l'autre la poſſeſſion des richeſſes eſt le plus grand obſtacle à la juſtice, aux vertus. Par conſéquent le riche qui uſe le mieux de ſes richeſſes, eſt le plus vertueux de tous les riches, & dèſlors de tous les hommes.

Auſſi l'Ecriture traçant le caractere du riche vertueux, s'écrie: Qui eſt-il cet homme heureux ? où le trouverons-nous ? De quels éloges n'eſt-il point digne ? Il a fait des choſes admirables ; il a été éprouvé

par les richeſſes, & trouvé parfait. Mais quelle eſt donc une vertu ſi rare, & en quoi conſiſte-t-elle? Il a pû violer le Commandement de Dieu, ajoûte le Texte Sacré, & il ne l'a point violé; il a pû faire le mal, & il ne l'a pas fait. L'éloignement du crime dans un état où tout le favoriſe, tout y entraîne; l'alliance d'une volonté conſtamment attachée au bien, avec le pouvoir toujours preſent de faire le mal; voilà ce qui éleve le riche vertueux au-deſſus de tous les autres hommes. L'impuiſſance de mal faire en ôte ſouvent juſqu'à la penſée; elle étouffe dans leur naiſſance d'injuſtes deſirs; elle détruit des penchans dangereux, du moins elle les tient comme renfermés & aſſoupis au fonds de l'ame. Mais la facilité de les ſatisfaire les réveille, les met en liberté, les crée, pour ainſi dire; on voit éclore tous les vices dans un cœur, où la nature avoit jetté la ſemence de toutes les vertus.

Il eſt encore plus difficile à un riche d'acquerir ou de conſerver la ſageſſe, qu'à un ſage d'acquerir les richeſſes.

Les richeſſes viennent quelquefois au pauvre ſans qu'à proprement parler il les acquere. La ſageſſe eſt toujours une acquiſition pour celui qui ne l'avoit pas, elle coûte toujours,

XIV.

Ne peut-on ſe ſervir des richeſſes pour goûter d'innocens plaiſirs, pour joüir des douceurs de la vie ? En les employant à faire des heureux, n'eſt-il pas permis d'y trouver auſſi ſon propre bonheur ? Et quand à la juſtice qui ne nuit point, on joint la charité qui ſert, n'eſt-on pas irreprehenſible ? On l'eſt devant les hommes, mais on ne l'eſt pas devant Dieu. On l'eſt ſelon les maximes de cette morale toute humaine, qui ne juge du bien & du mal que par rapport à la ſociété civile, & qui ne regle que ce que l'homme doit à l'homme ; mais on ne l'eſt pas ſelon les principes de cette morale ſublime qui définit la juſtice, la conformité à l'ordre éternel, qui nous apprend que l'homme étant fait pour Dieu, & Dieu étant l'unique bien de l'homme, l'ordre exige que l'homme n'aime que Dieu ; qu'ainſi tout plaiſir naturel eſt dangereux, parce qu'il attache à l'objet qui paroît en être la cauſe, ou plutôt au plaiſir même ; bien plus, que tout plaiſir non-néceſſaire & recherché par le ſeul motif du plaiſir, ne peut être appellé innocent, parce qu'il n'eſt pas permis d'aimer le plaiſir pour le plaiſir, & d'en faire ſa fin dans aucune

action ; qu'il faut donc non-ſeulement n'uſer des créatures que dans les bornes de la néceſſité, mais encore reſſerrer ces bornes le plus qu'il eſt poſſible, & retrancher en quelque ſorte de la néceſſité même. Tout cela eſt compris dans le bon uſage des richeſſes.

XV.

Les Chaires chrétiennes retentiſſent tous les jours des anathêmes prononcés par JESUS-CHRIST contre les riches & les richeſſes. Comment accorder ces idées effrayantes, ces terribles portraits de l'état de l'opulence, avec les promeſſes conſolantes faites à l'aumône, à l'aſſiſtance du pauvre, en tant d'endroits de l'Ecriture ? Car ſi le ſalut eſt attaché à l'aumône, à qui doit-il être plus facile qu'aux riches qui la peuvent faire ſi facilement? Il eſt vrai que rien n'eſt plus facile aux riches que de faire l'aumône, s'ils le veulent ; mais rien ne leur eſt ſi difficile que de le vouloir, ſur-tout de le vouloir par des motifs vraiment chrétiens ; parce que rien ne leur eſt plus difficile que de conſerver dans la poſſeſſion des richeſſes les deux diſpoſitions qui ſont les principes de la charité chrétienne, je veux dire

le détachement de leurs richeſſes, & la ſenſibilité aux beſoins des pauvres ; l'amour de Dieu qui leur commande l'aumône, & l'amour du prochain qui la leur demande: Ou ſi quelquefois un reſte de compaſſion naturelle ſe fait encore ſentir au fonds du cœur ; ſi leurs entrailles s'ouvrent, pour ainſi dire, à la vuë ou au récit de certaines miſeres dont on ne peut s'empêcher d'être touché, l'avarice, plus forte que le ſentiment, ferme la main. Ainſi en même tems que les richeſſes préſentent aux riches un moyen aſſuré de ſalut, du moyen même naît un obſtacle preſque inſurmontable à la volonté de s'en ſervir.

Il faut l'avoüer, cette extrême difficulté de bien uſer des richeſſes qui fait le mérite des riches vertueux, excuſe un peu les fautes & la foibleſſe des autres riches, & doit par conſequent corriger ce zele amer avec lequel on s'emporte ſouvent contre eux. On ſeroit plus indulgent ſi on étoit plus éclairé, & quand on connoît bien l'homme on fait aiſément grace au criminel ; on le plaint ſans le haïr. Mais cette même difficulté rend inexcuſables ceux qui dans un état médiocre envient l'état des riches, & font tous leurs efforts pour y parvenir. Cependant

pendant ce deſir des richeſſes eſt une diſpoſition ſi commune, qu'en être exempt, c'eſt la perfection du Chriſtianiſme. Qu'eſt-ce donc que notre Foi ? Car parmi les verités qui en ſont l'objet, en eſt-il une plus clairement & plus ſouvent exprimée dans les ſaints Livres, que la difficulté du ſalut pour les riches ? En eſt-il une ſur laquelle la raiſon s'accorde mieux avec la Religion ?

XVI.

On s'éleve avec un zele apparent contre un homme qui a fait fortune par des voyes criminelles, & au fonds du cœur on lui porte envie ; on lui prodigue les noms les plus odieux ; on dit tout haut qu'il eſt un ſcelerat, & tout bas qu'il eſt bienheureux.

Le crime heureux paſſe pour vertu dans les Grands, les Rois, les Conquerans, &c. Dans les petits, dans nos égaux, le crime nous paroît d'autant plus odieux, d'autant plus crime, qu'il a procuré plus d'avantages à celui qui l'a commis.

C'eſt un grand malheur pour ſoi-même & pour les autres d'être très-riche ou très-pauvre avec de mauvaiſes inclinations.

CONCLUSION.

LEs Ouvrages de la nature de celui qu'on vient de lire, les Livres de Réflexions, ne sont pas les plus propres à réussir. Premierement ce genre d'écrire est peu agréable par lui-même ; il est trop froid, trop serieux, trop appliquant. Quant à ceux qui aiment les réflexions, parce qu'ils sçavent eux-mêmes réflechir, ils sont bien avancés de ce côté-là, & par conséquent très-difficiles à satisfaire. Pour leur plaire il faudroit leur donner du nouveau ; mais qu'est-ce qui peut paroître nouveau à des gens qui ont lû & médité tout ce que nous avons de meilleur en ce genre ? Que peut-on ajouter à ce tresor immense de réflexions, qu'ils se sont fait des pensées de tant de bons esprits, & des leurs propres ?

Il est vrai que par cela même qu'ils sçavent ce qui a été dit de meilleur, ils ne manqueront pas de reconnoître ce qui n'a pas été encore dit ; au lieu que beaucoup d'autres Lecteurs moins instruits ne sont point en état de distinguer ce qui est nouveau d'avec ce qui ne l'est pas.

Mais il ne s'enſuit pas de-là qu'il ſoit toujours plus aiſé d'obtenir leur eſtime, que d'obtenir celle des vrais connoiſſeurs. Ils prennent ſouvent pour des penſées aſſez communes, des penſées très-nouvelles, parce qu'elles ſont ſi vraies & ſi naturelles, qu'il leur ſemble qu'elles ont dû venir à tout le monde. Ils avoient eu eux-mêmes ces penſées-là, diſent-ils; & en le diſant ils ſe trompent, mais ils ne mentent pas. Car il eſt naturel que nous croyons avoir penſé de certaines choſes, quand on vient à nous les dire, dont pourtant nous ne nous étions jamais aviſés. Or des choſes de cette nature-là n'excitent pas l'admiration. Il eſt vrai que nous approuvons toujours un Auteur lorſqu'il penſe comme nous; mais nous ne l'admirons que lorſqu'il nous fait penſer comme lui, ſoit en inſtruiſant notre ignorance, ſoit en nous détrompant de nos erreurs. Ainſi on a eu raiſon de dire que pour réuſſir à un certain point dans les Réflexions morales ou méthaphyſiques, il faut penſer mieux, non-ſeulement que les autres ne penſent, mais encore mieux qu'ils ne croyent penſer.

D'un autre côté ſi ces réflexions neuves & vraies, qui ſe trouvent dans votre

Ouvrage, ſont d'un vrai plus fin, plus recherché, plus reculé des idées communes, elles paroiſſent fauſſes à beaucoup de Lecteurs, ou du moins trop ſubtiles.

Au reſte, rien n'eſt plus ordinaire; & mon Livre en ſera peut-être une nouvelle preuve, rien n'eſt plus ordinaire que de donner dans le faux & dans le chimerique en cherchant le neuf, & de demeurer dans le commun, en craignant de ſortir du vrai.

F I N.

A01 1464008

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requestes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien amé ANTOINE-CLAUDE BRIASSON, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui avoit été mis en main le Théatre de Palaprat, *Essais sur divers sujets de Litterature*, qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au public s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires; s'offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Présentes: A CES CAUSES voulant traiter favorablement ledit Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus specifiés, en un ou plusieurs volumes, conjoinctement ou separément & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des presentes, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la datte desd. presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance; Comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire au-

cun desdits Livres ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auroient droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous depens, dommages & interêts. A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente, les manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression desd. Livres seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données ès mains de notre très cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur Chauvelin, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Presentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans-cause, pleinement, & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desd. Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la

ſin deſd. Livres, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiées, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & autres Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Verſailles le dixiéme jours du mois de Mars l'an de grace 1735., & de notre Regne le vingt. Par le Roi en ſon Conſeil, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris N. 79. folio 67. conformement aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris le 13, Mars 1735.

Signé, *G. MARTIN*, Syndic.

De l'Imprimerie de G. VALLEYRE, Fils.

ERRATA.

On n'a marqué que les fautes de quelque importance.

TOme 1. page 47, ligne 17, il ne faut faire l'un & l'autre, *liſez* il ne faut faire ni l'un ni l'autre.

Pag. 48, lig. 17, quoiqu'injurieuſes, *liſez* quoiqu'ingenieuſes.

Pag. 118, lig. 13, notre, *liſez* votre.

Pag. 170, lig. 22, d'éloquence, *liſz* d'élegance.

Pag. 171, lig. 2, les rares, *liſez* les avares.

Pag. 191, lig. 24, il faut des yeux, *liſez* il faut des jeux.

Pag 199, lig. 4, celles-là *liſez* celle-là.

Pag 208, lig. 14, inferieurs à ſe rendre, *liſez* inferieurs, à ſe rendre.

Pag. 208, lig. 16, & il ſeroit impoſſible, *liſez* & qu'il ſeroit impoſſible.

Pag. 229, lig. 17, les critiques groſſiers, *liſez* ces critiques groſſiers.

Pag. 238, lig. 25, M. Dacier, *liſez* Me Dacier.

Pag. 250, lig. 3, avoir plus de lumiere, *liſez* avoir le plus de lumiere.

Pag. 259, lig. 21, le goût ſpirituel, il eſt, *liſez* le goût ſpirituel eſt.